
LLI


Ex libris
FRANCISCI CARAFÆ
DUCIS DE FORLI,
ET
COMITIS POLICASTRI
Pl. Loc. N.
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO X
N.° CATENA 18
A. DISCORSO-CIPRIANI
NAPOLI
LEGATORIA



COLLECTION
DE
COMÉDIES CHOISIES
EN UN ACTE ET EN DEUX
DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS.

TOME SIXIEME.





A LIVOURNE 1776.

Chez Thomas Masi et Compagnie,
Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.



Vaca d' Yelgi

LA FÊTE
DE VILLAGE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

Par Monsieur DANCOURT.

ACTEURS.

M. NAQUART, *Procureur de la Cour.*

M. BLANDINEAU, *Procureur au Châtelet.*

LE COMTE.

LOLIVE, *valet du Comte.*

LE MAGISTER.

LE TABELLION.

Mde. BLANDINEAU.

LA GREFFIERE.

L'ELEUE.

Mde. CARMIN.

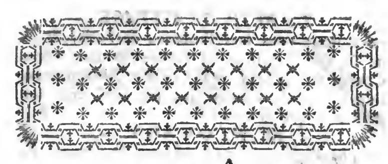
ANGE'LIQUE, *amoureuſe du Comte.*

LISETTE.

UN LAQUAIS.

Pluſieurs Payſans & Payſannes chantans & danſans.

La Scene eſt dans un Village de Brie.



LA FÊTE DE VILLAGE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

CEla ne reçoit pas la moindre difficulté, Monsieur le Tabellion ; & dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Hé bien, soit, vous le voulez comme ça, je le

veux itou: vous êtes Procureu de Paris, & je ne fis que Tabellion de Village; comme votre Charge vaut mieux que la mienne, je ferois un impertinent de vouloir que ma confcience fut meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de confcience là-dedans, & entre perfonnes du métier...

LE TABELLION.

Ça eft vrai, vous avez raifon, il ne peut pas s'agir d'une chofe qu'on n'a pas: mais tout coup vaille, il ne m'importe, pourvu que je fois bien payé, & que vous accomodiais vous-même toute cette manigance-là, je ne dirai mot, & je vous laifferai faire, il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous répons de l'évenement, & des fuites.

LE TABELLION.

Hé bien, tope, vela qui eft fait. Je m'en vas vous attendre; auffi-bien vela M Blandineau qui, m'eft avis, veut vous dire queuque chofe.

SCENE II.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

VOus voilà en grande conférence avec notre Tabellion? Ce n'eft pas moi qui vous interrompt peut-être?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, &...

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur: mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous sçavez; & je m'étonne que tous les travers que vous lui connoissez, ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, Monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable, & plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible. Ma femme n'est pas à beaucoup près si extravagante que sa sœur, & toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit & ses manieres, n'ont jusqu'à présent servi de rien; je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfans, votre femme aime le faste, la dépense, c'est-là, je crois, sa plus grande folie, laissez-là faire; au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

M. BLANDINEAU.

Oui, mais il y auroit un ridicule à un ſimple Procureur du Châtelet comme moi...

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira, quand on gagne du bien, il en faut jouir. Il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, Monſieur Naquart...

M. NAQUART.

Autrefois, Monſieur Blandineau, on ſe gouvernoit comme autrefois. Vivons à préſent comme dans le temps préſent; & puiſque c'eſt le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre ſelon ſon bien? Ne voudriez-vous point ſupprimer les mouchoirs parce qu'autrefois on ſe mouchoit ſur la manche?

M. BLANDINEAU.

Pourquoi non? je ſuis ennemi des ſuperfluités, je me contente du néceſſaire, & je ne ſçache rien au monde de ſi beau que la ſimplicité du temps paſſé.

M. NAQUART.

Oui, mais ſi comme au temps paſſé on vous donnoit trois ſols pariſis ou deux carolus pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre piſtoles, cette ſimplicité-là vous plairoit-elle, Monſieur Blandineau?

M. BLANDINEAU.

Oh pour cela, non, je vous l'avoue. Ce ne ſont pas nos droits que je veux ſimples, ce ſont nos dépenſes.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, Monsieur Blandineau, à la sotte vanité près Les manieres de votre femme sont très-bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux pour vous & pour elle que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'est là votre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la Greffiere! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang froid.

M. NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez, & puisque vous approuvez la chose, j'employerai pour la faire réussir, des moyens dont je ne me servirois pas sans votre aveu.

M. BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, proposez-lui l'affaire; selon la réponse qu'elle vous fera, nous réglerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu, je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCENE III.

M. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LISETTE.

LA GREFFIERE.

JE ne ſçaurois me tranquilliſer là-deſſus, ma pauvre Liſette, cette journée-ci ſera malheureuſe pour moi, je t'aſſure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, & je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, ma ſœur, j'allois monter chez vous.

LA GREFFIERE.

Chez moi, mon frere! & à quel deſſein? Je n'aime point les viſites de famille, comme vous ſçavez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma ſœur.

LA GREFFIERE.

De me marier, mon frere, de me marier? Cela eſt aſſez amuſant, vraiment: mais qu'eſt-ce que c'eſt que le mari? c'eſt ce qu'il faut ſçavoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche: Monſieur Naquart, Procureur de la Cour.

LA GREFFIERE.

Un vieux garçon à moi? Un Procureur, Lisette? Monſieur Naquart! Je ſerois Madame Naquart, moi? Le joli nom que Madame Naquart! C'eſt un plaiſant viſage que Monſieur Naquart, de ſonger à moi.

LISETTE.

Hé fi, Madame, il faut faire châtier cet inſolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc? Hé, qui êtes-vous, s'il vous plait? fille d'un Huiſſier qui étoit le pere de ma femme, ma belle ſœur à moi, qui ne ſuis que Procureur au Châtelet, veuve d'un Greffier à la Peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, Madame la Greffiere.

LA GREFFIERE.

Greffiere, Monſieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari eſt mort, la Charge eſt vendue, je n'ai plus de titre, plus de qualité, je ſuis une pierre d'attente, & deſtinée ſans vanité à des diſtinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes deſtinée à devenir tout-à-fait folle, ſi vous n'y prenez garde. Ecoutez, Madame ma belle-ſœur, il ſe préſente une occaſion de vous donner un mari fort riche & fort honnête homme: ſi vous ne l'épouſez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIERE.

Vous devez bien auſſi vous attendre, quand je ſerai Comteſſe, & vous Procureur, que nous n'aurons pas grand commerce enſemble.

M. BLANDINEAU.

Comment, Comteſſe! Allez, vous êtes folle.

LA GREFFIERE.

Je débute par là, c'eſt aſſez pour un commencement: mais cela augmentera dans la ſuite; & de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en répons, & le plus bruſquement qu'il me ſera poſſible.

M. BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIERE.

Holà ho, laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, Cocher; montez, Madame; après vous, Madame: Hé non, Madame, c'eſt mon carroſſe. Donnez-moi la main, Chevalier, mettez-vous là, Comtin; touche, Cocher. La jolie choſe qu'un équipage! La jolie choſe qu'un équipage!

SCENE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

VOilà un équipage qui la menera aux petites Maiſons. Elle a tout-à-fait perdu l'eſprit,

Lisette, je vais me hâter d'une maniere ou d'une autre, de la faire au plutôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur; Madame votre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément, & vous devez lui en sçavoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre: elle a tous les talens qu'il faut pour cela, je vous en répons.

M. BLANDINEAU.

Oh vraiment, je sçais bien qu'elle les a, de par tous les diables, & s'en sert souvent, c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous; la voilà, Monsieur; ne la chagrinez point.

SCENE V.

Mde. BLANDINEAU, M. BLANDINEAU, LISETTE.

Mde. BLANDINEAU.

A Quoi vous amusez-vous donc, Mademoiselle Lisette? Il y a une heure que je vous fais

chercher. Allons vîte, mes coëffes & mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, Madame? celle à réseau ou celle à frange?

Mde. BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, Mademoiselle Lisette; les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne sçauroit porter. Ah! vous voila, Monsieur Blandineau, je suis bien-aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, Madame? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

Mde. BLANDINEAU.

Cela est vrai, Monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer, il m'en faut d'autre, en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme.

Mde. BLANDINEAU.

Hé! fi donc, Monsieur Blandineau, que de façons. Au-lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU.

Vous remercier?

Mde. BLANDINEAU.

Oui vraiment, c'est un bien mal acquis qui ne fait point de profit; je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Hé, pourquoi jouer, Madame Blandineau?

Mde. BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, Monſieur? pourquoi jouer? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on faſſe de mieux, & à la campagne ſur-tout? J'ai la complaiſance de venir avec vous dans une chaumiere bourgeoiſe avec votre ennuyeuſe famille: il ſe trouve par hazard dans le Village des femmes d'eſprit, des perſonnes du monde, de jeunes gens polis; il ſe forme une agréable ſociété de plaiſir & de bonne chere, c'eſt le jeu qui eſt l'ame de toutes ces parties, & je ne jouerai pas? Non, Monſieur, ne comptez point là-deſſus, & donnez-moi de l'argent, s'il vous plait, ou j'en emprunterai: mais ce ſera ſur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien, Madame, voilà encore dix louis d'or: mais ſi vous les perdez...

Mde. BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenſerai, ne vous mettez pas en peine. A propos, c'eſt aujourd'hui la fête du Village, nous ſommes les plus conſidérables, on ſoupe ici ce ſoir, je crois que vous en êtes bien & duement averti?...

M. BLANDINEAU.

Quoi, votre deſſein ridicule continue, & malgré tout ce que je vous en ai dit?...

Mde. BLANDINEAU.

Ce ſont vos diſcours, Monſieur, vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pouſſerez à des extrêmités...

Mde. BLANDINEAU.

Monſieur Blandineau, vous me ferez faire des choſes...

M. BLANDINEAU.

Je vous défie, Madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

Mde. BLANDINEAU.

Comment donc, Monſieur, ſuis-je une libertine, une coquette?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, Madame ma femme. Quelle extravagance de raſſembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne ſont aſſurément pas de vos amies, pour leur donner à ſouper? leur faire manger votre bien?

Mde. BLANDINEAU.

Que vous avez l'ame craſſe, Monſieur Blandineau! que vous avez l'ame craſſe, & que vous ſçavez peu vous faire valoir! J'aime à paroître, moi, c'eſt-là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être auſſi peu raiſonnable...

Mde. BLANDINEAU.

Vous voyez, Monſieur, comme vous vous révoltez contre le ſouper: Oh bien, nous aurons les violons, de la muſique, un petit concert, le bal, & une eſpece d'Opera même, ſi vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah, quel abandonnement! quel déſordre! mais quand

quand vous feriez la femme d'un Traitant, vous ne feriez pas plus d'impertinences.

Mde. BLANDINEAU.

C'eſt ma ſœur qui fait cette dépenſe-là, ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuſe !

SCENE VI.

M. & Mde. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

VOilà votre écharpe, Madame.

Mde. BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. Appellez Caſcaret, qu'il vienne porter ma queue.

M. BLANDINEAU.

Votre queue, Madame Blandineau! Vous, vous faire porter la queue?

Mde. BLANDINEAU.

Oui, Monſieur Blandineau, moi-même; puiſque j'ai eu la complaiſance de prendre une queue toute unie, je me la ferai porter, s'il vous plait, pour ne pas figurer avec la populace.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme...

Mde. BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de diſpute. Quantité

de bougies dans la salle, & sur-tout, que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oui, Madame.

Mde. BLANDINEAU.

Jasmin & Cascaret rinceront les verres, le filleul & le cousin de Monsieur verseront à boire, & le Maître-Clerc mettra sur table.

M. BLANDINEAU.

Mon Maître-Clerc? Il n'en fera rien.

Mde. BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié: il n'est pas si impoli que vous, il n'oseroit me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, Madame Blandineau, songez...

Mde. BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plait pas, nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh, parbleu, j'y serai, je vous en répons, & vous verrez...

SCENE VII.

M. BLANDINEAU, LISETTE,

LISETTE.

VOilà une maîtresse femme, Monsieur, & qui met votre maison sur un bon pied. Faire une

espece de Maître d'hôtel d'un Maître-Clerc! cela est délicatement imaginé, au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, Monsieur, Madame & lui sont fort bons amis, il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE.

Non, Monsieur, je la trouve de fort bon esprit au contraire: elle prend ses commodités & ses plaisirs; & vous avez la peine & les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

M. BLANDINEAU.

Oh, c'est moi, sans contredit: mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte; & je voudrois bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme, c'est pour cela que je la voudrois marier à Monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit mariée? Tenez, Monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentimens, j'aurai soin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Hé bien, fais, Lisette: mais dépêche-toi. Je vais trouver Monsieur Naquart, & nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, Monſieur, vous ne tarderez pas à en avoir, laiſſez-moi faire. Ce Monſieur Blandineau, il eſt à plaindre. Mais, voici une petite perſonne qui l'eſt encore plus que lui, quoique ſon malheur ſoit d'une autre nature.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Quoi, te voilà ſeule, Liſette, & tu ne viens pas me trouver? Que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, & de ne pas être avec moi le plus ſouvent qu'il t'eſt poſſible!

LISETTE.

Je ne puis pas ſuffire à toute la famille, c'eſt à qui m'aura. Madame Blandineau, pour peſter contre ſon mari, le mari pour ſe plaindre de ſa femme. Madame la Greffiere, pour m'entretenir de ſon ajuſtement & de ſes charmes: & vous, pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGELIQUE.

Que mes tantes ſont folles, Liſette, & que je ſuis malheureuſe de me trouver ſans bien, ſans autres parens qu'elles ſeules, avec autant de foibleſſe dans le cœur pour un amant auſſi perfide!

LISETTE.

Oh, pour moi, je ne comprens pas comment depuis huit jours que nous ſommes ici, vous n'avez point eu de ſes nouvelles : il faut qu'il ſoit mort ou malade.

ANGELIQUE.

Il eſt pis que cela, Liſette, il eſt inconſtant. Quelques jours avant notre départ, il te ſouvient que nous le vimes dans ta chambre ; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume, il y demeura beaucoup moins, il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarraſſé : il commençoit à ne me plus aimer, Liſette, & l'abſence l'a fait m'oublier tout-à-fait.

LISETTE.

Si cela eſt, ce ſont vos tantes qui en ſont cauſes.

ANGELIQUE.

Que je les hais, Liſette !

LISETTE.

L'une avoit aſſez de penchant pour lui, à la vérité : mais elle ne vouloit pas qu'il en eut pour vous.

ANGELIQUE.

Oui, cela eſt vrai, ma tante la Greffiere, n'eſt-ce pas ? Je crois qu'elle étoit amoureuſe de lui.

LISETTE.

Juſtement, & c'en eſt aſſez pour faire déſerter un joli homme ; outre que Madame Blandineau, de ſon côté, qui ne veut point vous voir plus grande Dame qu'elle, a fait auſſi ce qu'elle a pu, pour l'éloigner à force de bruſqueries : c'eſt ce qui l'a rebuté, ſur ma parole.

ANGELIQUE.

Quelle injuſtice! Hé, que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit! Plus on me défendoit de le voir & de lui parler, plus ſa préſence & ſa converſation me cauſoient de joie & de raviſſement, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de conſtance.

ANGELIQUE.

Non, je t'aſſure.

LISETTE.

Oh, ſifait, ſifait: vous êtes fille, & le plaiſir de contredire, fait quelquefois plus de la moitié de nos paſſions, à nous autres.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Liſette, voici Lolive. Son maître n'eſt point inconſtant. Que je ſuis heureuſe!

LISETTE.

Le Ciel en ſoit loué, j'en ſuis ravie.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

JE ſuis bien heureux, Mademoiſelle, de vous trouver ainſi d'abord en arrivant; avant que perſonne...

ANGELIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner? Qui t'amene donc ici? Que fait ton maître?

LOLIVE.

La plus mauvaiſe manœuvre du monde. C'eſt un traître, un chien qui ne mérite pas de vivre, un homme à pendre, Mademoiſelle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge!

ANGELIQUE.

Que veux-tu donc dire?

LISETTE.

T'envoye-t'il ici pour nous dire cela?

LOLIVE.

Non, mais il y va venir, lui, pour ſe juſtifier.

ANGELIQUE.

Il va venir ici? Quoi faire?

LOLIVE.

Une très-haute ſottiſe: épouſer votre tante.

ANGELIQUE.

Epouſer ma tante, Liſette!

LISETTE.

Epouſer votre tante! cela ne ſe peut pas.

LOLIVE.

Si fait, vraiment, ce n'eſt pas celle qui a ſon mari, c'eſt celle qui eſt veuve, Madame la Greffiere; & j'ai ici une lettre pour elle que je m'en vais lui rendre au plus vîte.

ANGELIQUE.

Une lettre pour elle! Je la verrai, donne.

LOLIVE.

Non, Mademoiſelle, vous ne la verrez point. J'ai déja eu cent coups de pied dans le ventre, pour cette affaire-ci; il eſt bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'apperçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

SCENE X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

MA tante eſt-elle devenue folle, de vouloir épouſer Monſieur le Comte?

LISETTE.

Non, c'eſt Monſieur le Comte qui eſt devenu fou de vouloir épouſer votre tante.

ANGELIQUE.

Cela ne ſera point, Liſette, c'eſt un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à ſe flatter, cela tournera tout autrement que tu te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous même.

ANGELIQUE.

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chere Liſette; je vais attendre Monſieur le Comte à l'entrée du Village, je veux lui parler la pre-

miere, je sçaurai ses sentimens par lui-même, & je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve, une fois.

ANGELIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non, prenez quelque petite fille du Village, & me laissez parler à votre tante. J'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

Que cela soit bien tourné, Monsieur le Magister, que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine, partant que les garçons ne manquiont pas de vin & les filles de tartes, & que vous nous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les menétriers & pour ces petites chansonnettes que je fourrerons

par-ci par-là ; nan ragaillardira votre ſoirée de la belle façon, je vous en répons.

LA GREFFIERE.

Voilà ſix louis d'or, Monſieur le Magiſter, ce ſont dix francs plus que les vingt-écus.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux; je vous baillerons queuque petit par-deſſus pour ça; & comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons ſoin de faire votre épitra... votre épitra...

LA GREFFIERE.

Mon épitaphe ?

LE MAGISTER.

Hé, morgué, nenni, c'eſt tout le contraire, votre épitralame, je penſe, je ne ſçais pas bian comme ça s'appelle: mais ce feront des vars à votre louange, toûjours.

LA GREFFIERE.

Ne manquez pas, ſur-tout, d'y bien marquer les agrémens de la fin du ſiecle, il eſt ſi fortuné pour moi, ſi fortuné, que je veux que ma reconnoiſſance en ſoit publique.

LE MAGISTER.

Oh, târigué, laiſſez-moi faire, j'en ſis du moins auſſi content que vous. J'ai pardu ma femme, & puis j'avons cette année bon vin, bonne récolte, je ſommes tretous ſi aiſes. Allez, je chanterons à pleins goziers, & je remuerons le jarret de la belle magniere.

LA GREFFIERE.

Oui, mais c'eſt pour ce ſoir, Monſieur le Magiſter: & ces vers à ma louange...

LE MAGISTER.

Oh, que ça sera biantôt bâti. Il n'est pas mal-aisié de vous louer: vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIERE.

Je suis jeune aussi, Monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça; hé bien, volontiers, tout coup vaille; mais vous baillerez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIERE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison. Je daterons la chanson, & cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, Madame; je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIERE.

Adieu, Monsieur le Magister, votre très-humble servante. Ah! Que je suis ravie! Que j'envisage un charmant avenir! Quels heureux momens! Quels heureux momens! Je ne me sens pas de joie.

SCENE II.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

COmment donc, Madame, on dit que vous mettez en joie tout le village? Est-ce à cause

de la Fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir ?

LA GREFFIERE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette, j'ai reçu les plus agréables nouvelles...

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscretion, peut-être, de vous demander ce que c'est, Madame ?

LA GREFFIERE.

Qu'on blâme les Devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la du Verger, pour moi.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

LA GREFFIERE.

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette, nous y touchons du bout du doigt, ma chere enfant.

LISETTE.

Hé, à quoi, Madame ?

LA GREFFIERE.

A cet heureux temps que la du Verger m'a tant promis à la fin du siecle, & à mon bonheur.

LISETTE.

Hé, qu'a de commun la fin du siecle avec votre bonheur, Madame ?

LA GREFFIERE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci : mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets!

LA GREFFIERE.

Je ſuis déjà veuve, premierement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raiſon.

LA GREFFIERE.

Et je ne la ſerai pas long-temps, encore.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

LA GREFFIERE.

C'eſt la ſaiſon des révolutions, que la fin des ſiecles; & tu vas voir d'aſſez jolis changemens dans ma deſtinée.

LISETTE.

Hé, quels changemens, encore?

LA GREFFIERE.

Je ſerai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition! Cela ne me ſurprend point, vous êtes taillée pour cela, & vous en avez toutes les manieres.

LA GREFFIERE.

C'eſt ſans affectation, cela m'eſt naturel.

LISETTE.

Hé! quel heureux petit Seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition?

LA GREFFIERE.

Le petit Comte, ma chere Liſette, le petit Comte.

LISETTE.

Qui, le petit Comte? celui qui étoit amoureux de votre niece?

LA GREFFIERE.

Dis, qui feignoit de l'être pour s'approcher de moi.

LISETTE.

Ah, le petit fourbe !

LA GREFFIERE.

Nous avons bien conduit cela, n'eſt-ce pas ?

LISETTE.

Hé, qu'étoit-il beſoin de conduite là-dedans, vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIERE.

L'agrément du myſtere, mon enfant, l'agrément du myſtere, j'avois même deſſein qu'il m'enlevat : Oh ! Je crois que c'eſt un grand plaiſir, d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a ſon mérite, aſſurément.

LA GREFFIERE.

Nous nous ſerions mariés en cachette, *incognito*, ſous ſeing privé, pour éviter les manieres Bourgeoiſes.

LISETTE.

Cela étoit noblement penſé.

LA GREFFIERE.

Mais le plaiſir de faire enrager de près mon beau-frere le Procureur, qui eſt un fort impertinent perſonnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma ſœur & de ma niece, & de jouir par mes propres yeux du déſeſpoir de toutes les femmes de ma connoiſſance, nous a fait prendre la réſolution de faire ce mariage à leurs barbes. Oh, cela eſt bien ſatisfaiſant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raiſon.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte va arriver, & en poſte, même; ſon valet de chambre eſt déja ici, cette affaire-là ſera bien-tôt publique.

LISLTTE.

Ne le feroit-elle point déja, Madame? Voilà votre ſœur & votre couſine qui me paroiſſent bien échauffées.

SCENE III.

Mde. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, LISETTE.

Mde. BLANDINEAU.

QU'eſt-ce que c'eſt donc, ma ſœur? Il ſe répand un bruit dans le Village qui me paroît des plus ſurprenant.

L'ELUE.

Et à moi des plus ridicules.

LA GREFFIERE.

Et quoi donc, ridicule? Et qu'eſt-ce que c'eſt que ce bruit, s'il vous plait, Meſdames?

Mde. BLANDINEAU.

Que vous allez épouſer Monſieur le Comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve point cela vraiſemblable.

LA GREFFIERE.

Cela n'eſt pas moins vrai, ma ſœur, me voilà Comteſſe; & graces au Ciel, nous ne figurerons plus enſemble.

Mde. BLANDINEAU.

Comteſſe, vous? Vous, Comteſſe, ma ſœur?

LA GREFFIERE.

Dites Madame, Madame Blandineau, & Madame tout court, entendez-vous?

Mde. BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Ma ſœur Comteſſe, & moi Procureuſe! Un ſiege, & tôt, dépêchez Liſette.

LISETTE.

Madame, Madame; hola donc, Madame.

L'ELUE.

Vous feriez Comteſſe, vous, ma couſine la Greffiere?

LA GREFFIERE.

Ah! plus de couſinage, Madame l'Elue, plus de couſinage.

L'ELUE.

Un fauteuil auſſi: tôt, du ſecours; à moi, Liſette.

LISETTE.

Oh, par ma foi, donnez-vous patience.

L'ELUE.

Je m'affoiblis, je ſuffoque, j'agoniſe, & je m'en vais mourir de mort ſubite.

Mde. BLANDINEAU.

Ecoutez, ma ſœur, il n'y a qu'un mot qui ſerve: Vous voulez le porter plus beau que moi, parce

parce que vous êtes mon aînée, ç'a toûjours été votre fureur; mais je me féparerois d'avec mon mari, s'il me laiffoit avoir ce déboire là. Vous verrez de belles oppofitions, laiffez faire.

L'ELUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croifés, dans cette affaire-ci; il faut agir, il faut fe remuer, ma coufine.

LA GREFFIERE.

Oh, remuez vous, remuez-vous, je me remuerai auffi, moi, je vous en répons.

LISETTE.

Mort de ma vie, que de mouvement! Voilà une famille bien femillante!

LA GREFFIERE.

Mais, vraiment, je les trouve admirables, elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune: Ces Bourgillonnes-là font fi ridicules...

M. BLANDINEAU.

Bourgillonnes, Madame l'Elue, Bourgillonnes!

L'ELUE.

Ah, Ciel! Bourgillonne, moi qui fuis, par la grace de Dieu, fille, fœur & niece de Notaire, & femme d'un Elu, ma coufine.

Mde. BLANDINEAU.

Et moi, ma coufine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant qu'en nippes & bijoux. Je fuis dans une colere...

L'ELUE.

Et moi dans une rage.

LA GREFFIERE.

Oh, je deviendrai furieuſe, moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISETTE.

Hé, là, là, Meſdames, un peu de modération, voulez-vous donner à rire à tout le Village? Voilà cette groſſe Marchande de laine de la rue des Lombards, qui, comme vous ſçavez, n'eſt pas une bonne langue.

SCENE IV.

Mde. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, Mde. CARMIN, LISETTE.

Mde. CARMIN.

Bonjour, ma chere Madame Blandineau.

Mde. BLANDINEAU.

Madame Carmin, votre très-humble ſervante.

Mde. CARMIN.

Je ne puis pas être de votre ſouper, je m'en retourne à Paris, je viens prendre congé de vous, mes chers enfans.

LA GREFFIERE.

Ah! ne partez que demain, je vous prie, vous ne me refuſerez pas d'être témoin...

Mde. CARMIN.

Je ne puis différer mon départ. Je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la

conclusion avec impatience; elle est finie, il faut que je parte.

L'ELUE.

Hé, quelle affaire, Madame Carmin? sont-ce des laines d'Hollande, d'Angleterre qui vous arrivent?

Mde. CARMIN.

Ah! fi donc: rien moins que cela, Mesdames. Je quitte le négoce, je m'y suis enrichie, cela est au dessous de moi à l'heure qu'il est; j'achete une Charge à mon mari, je me fais Présidente.

Mde. BLANDINEAU.

Vous, Présidente, Madame Carmin?

Mde. CARMIN.

Moi-même.

L'ELUE.

Madame Carmin, Présidente!

Mde. CARMIN.

Oui, Madame.

LA GREFFIERE.

Et moi, Comtesse, Madame Carmin.

Mde. CARMIN.

Vous, Comtesse, Madame?

LA GREFFIERE.

Oui, Madame la Présidente.

Mde. CARMIN.

J'en suis ravie, Madame la Comtesse.

Mde. BLANDINEAU.

Et moi, je suffoque, je n'en puis plus.

L'ELUE.

Il y a pour en mourir, je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes. Hé, Madame Carmin remplira bien cette place-là.

Mde. CARMIN.

Oh, ce ne ſera pas moi qui exercerai, ce ſera mon mari : mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIERE.

Il ſera bon d'être de vos amies.

Mde. CARMIN.

Ce n'eſt qu'une Charge de campagne, à la vérité, & dans une élection d'une très-petite Ville du côté d'Eſtampes : mais il y a de grands agrémens, de grandes prérogatives.

L'ELUE.

Hé, quelles prérogatives, Madame?

Mde. CARMIN.

On eſt maître abſolu dans le pays, premierement ; il n'y a, je crois, dans toute la Juriſdiction, ni Procureurs, ni Avocats, ni Conſeillers même, & Monſieur le Préſident peut ſe vanter qu'il eſt lui ſeul toute la Juſtice ; cela eſt fort beau, Meſdames.

Mde. BLANDINEAU.

Oui, cela ſera fort beau de voir Monſieur Carmin juger tout ſeul, lui qui ne ſçait ni Latin, ni Pratique ; ni lire, ni écrire, peut-être.

Mde. CARMIN.

Oh, je vous demande pardon, Madame Blandineau, il ſignera ſon nom fort librement, & avec une paraphe, encore, à cauſe de la Charge.

L'ELUE.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir ſigner, il faut juger auparavant.

Mde. CARMIN.

Belle bagatelle! Il y a dans la Ville un Tabellion qui régle tout, moyennant trente ou quarante francs par année; & puis quand on a bon ſens, bon eſprit, on n'a qu'à juger à la rencontre, c'en eſt aſſez pour des gens de Province.

LISETTE.

Aſſurément, & les Juges les plus habiles ne ſont pas toûjours les plus équitables.

Mde. CARMIN.

Au bout du compte, ce n'eſt pas mon affaire. Je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me diſtingue. Monſieur Carmin eſt un bon homme qui aime la retraite, la campagne: il jugera comme il pourra. Il vivra content dans ſa petite Ville, & moi à Paris, comme une Préſidente.

LA GREFFIERE.

Et moi, comme une Comteſſe. Nous nous retrouverons, Madame la Préſidente.

Mde. CARMIN.

Adieu, ma chere Madame Blandineau, à mon retour nous ferons enſemble quelque partie de plaiſir.

Mde BLANDINEAU.

Adieu, Madame Carmin, bon voyage.

Mde. CARMIN.

Votre très-humble ſervante, Madame.

L'ELUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renvoyerai, Madame la Préſidente.

Mde. CARMIN.

On vous les changera, Madame l'Elue. Adieu, mon agréable Comteſſe.

LA GREFFIERE.

Adieu, ma chere Préſidente.

LISETTE.

Quelle politeſſe il y a parmi les femmes de qualité! Au bout du compte, voilà de belles fortunes! Une femme placée, une femme en Charge.

Mde. BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je ſuis au déſeſpoir; Monſieur Blandineau en achetera une qui m'ennobliſſe, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ELUE.

Monſieur l'Elu ceſſera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus ſa femme.

SCENE V.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

COurage, Madame, voilà le champ de bataille qui vous demeure, & il faut qu'il creve une douzaine de Bourgeoiſes de cette affaire-ci.

LA GREFFIERE.

C'eſt mon beau-frere à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle quand je lui parlois de devenir Comteſſe, je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amene Monſieur Naquart.

LA GREFFIERE.

Ah, tu vas voir comme je les recevrai.

SCENE VI.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

HÉ bien, ma ſœur, avez-vous réfléchi ſur la propoſition que je vous ai tantôt faite ? Quel eſt le fruit de vos réflexions ?

LA GREFFIERE.

Que c'eſt un animal bien perſécutant qu'un beau-frere, Monſieur Blandineau !

M. NAQUART.

C'eſt ſous les auſpices de Monſieur, Madame, que je prens la liberté...

LA GREFFIERE.

Bonjour, Monſieur Naquart, bonjour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur...

LA GREFFIERE.

Mais, mon beau frere, ne m'en parlez pas davantage. C'eſt une affaire jugée en dernier reſſort dans mon imagination; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais, demandez à Liſette.

LISETTE.

Oh, pour cela, non, c'eſt une des plus grandes perfections de Madame.

M. NAQUART.

J'avois cru, Madame...

LA GREFFIERE.

Vous êtes un malcréant, Monſieur Naquart.

M. NAQUART.

Que vous ayant adreſſé autrefois mes premiers hommages.

LA GREFFIERE.

Les temps ſont changés, Monſieur Naquart, j'étois une ſotte, une enfant, une imbécille: il eſt vrai, je m'en ſouviens, j'avois pour vous une heureuſe foibleſſe; & ſi j'en avois été crue, je ſerois veuve de vous à l'heure qu'il eſt.

M NAQUART.

Veuve de moi, Madame?

LA GREFFIERE.

Oui vraiment, il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je la ſuis devenue, & je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eut eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger eſt paſſé, laiſſez courir à Monſieur Naquart les riſques d'un ſecond.

LA GREFFIERE.

Oh, pour cela, non, qu'il ne s'y joue pas, je ne lui conſeille pas d'inſiſter là deſſus, mon étoile eſt terrible pour les maris; & ſelon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, & en très-peu de temps, & de qualité même: voyez combien dureroit un pauvre diable de Procureur.

LISETTE.

Quoi, Madame, vous aimez Monſieur le Comte, & vous avez la dureté de l'expoſer à la malignité de l'influence?

LA GREFFIERE.

Oui, pour la combattre, ma pauvre Liſette. C'eſt un jeune homme qui lui réſiſtera davantage.

LISETTE.

Vous avez raiſon, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous poſſeder, Madame? de vous être quelque choſe?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, Monſieur Naquart.

LISETTE.

Voilà un bon-homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIERE.

Qu'il eſt embarraſſant d'avoir trop de mérite! Mais ſi vous avez tant d'envie de m'appartenir,

Monſieur Naquart, épouſez ma niece Angélique; c'eſt une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

Ah, ah! en voici bien d'une autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous ſérieuſement, Madame?

LA GREFFIERE.

Oui, ſans doute, & vous me ferez plaiſir même. La pauvre enfant! Il faut bien faire quelque choſe pour elle. Je lui enleve Monſieur le Comte, qui étoit ſon amant; je l'épouſe ce ſoir, plus par vanité que par amour, moins pour ſon mérite que pour ſa qualité; car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom, c'eſt ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouſeriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angélique?

LA GREFFIERE.

Oui, vous dis je, je lui vole ſon amant: Monſieur Naquart eſt le mien, je le renvoye à elle, ce ne ſera qu'une eſpece de troc; & tu lui feras entendre, Liſette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vite pour lui apprendre cette bonne nouvelle: Que je vais la réjouir!



SCENE VII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE.

M. NAQUART.

SOngez bien à quoi vous vous engagez, Madame.

LA GREFFIERE.

A vous donner ma niece, Monſieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il ſera queſtion de ſigner, n'allez pas vous aviſer de vous dédire.

LA GREFFIERE.

Me dédire, moi, Monſieur Naquart, moi me dédire, une Comteſſe manquer de parole! Ah! ne craignez pas cela Vous avez l'uſage des affaires, faites au plutôt dreſſer votre contrat & le mien, nous les ſignerons dans le moment que nous aurons ici Monſieur le Comte.

M. BLANDINEAU.

Mais ce Monſieur le Comte...

LA GREFFIERE.

Ecoutez, ne vous aviſez pas de me manquer de reſpect devant lui, Monſieur Blandineau. Adieu, Meſſieurs les Procureurs, Madame la Comteſſe eſt votre très humble ſervante.

SCENE VIII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

SOn extravagance eſt au plus haut point, & je vous avertis que je ne ſouffrirai point qu'elle épouſe ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épouſera point, laiſſez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'eſt un homme ruiné qui n'a pas le ſou.

M. NAQUART.

Je ſçais mieux ſes affaires que perſonne, je ſuis ſon Procureur & ſon curateur tout enſemble, & il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCENE IX.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HÉ, venez vîte, Monſieur, parler à Madame. La voilà qui étouffe, & qui va mourir, parce que Madame la Greffiere va être Comteſſe.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Elue est avec elle qui fait tout comme elle ; elles s'asseoient, elle se levent, elles se tourmentent, elles se lamentent ; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire.

M. BLANDINEAU.

Oh, quel embarras, Monsieur Naquart! On ne voit que des folles de quelque côté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages, & si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, Monsieur Blandineau, & nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant pour quelque temps du moins à leur ridicule & à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout-à fait dans la suite.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE COMTE.

ANGELIQUE.

Monsieur le Comte, vous me désespérez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGELIQUE.

Et vous croyez me le persuader en devenant le mari de ma tante ?

LE COMTE.

Mais, que voulez-vous que je fasse ? Vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi, ni revenu; un procès que je viens de perdre acheve de me ruiner absolument, ma naissance & ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerois-je à moi même de vous associer à mon malheur ?

ANGELIQUE.

Oui, j'aime mieux être malheureuse avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le ferai point, je vous assure: ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGELIQUE.

Je n'en veux point, Monsieur, je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! soyez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous; je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGELIQUE.

Et vous ne m'épouserez point? Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! Laissez-moi céder pour un temps à notre mauvaise fortune, pour nous en assurer une meilleure, nous sommes jeunes

l'un & l'autre, votre tante n'a que très-peu de tems à vivre.

ANGELIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plait, je veux que vous m'épousiez la premiere; ma tante a déja été mariée, c'est à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGELIQUE.

Nous nous aimerons, Monsieur le Comte, & je serai contente: cela ne vous suffira-t'il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angélique! adorable personne!

SCENE II.

ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, & aimez-moi davantage, Monsieur le Comte. Ah, te voilà, ma chere Lisette! viens m'aider à le rendre raisonnable: il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Hé bien, mort de ma vie, laissez-le faire, &

épouſez auſſi quelqu'un qui faſſe le vôtre. Monſieur Naquart eſt plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir ſa femme.

LE COMTE.

Elle épouſeroit Monſieur Naquart, mon Procureur?

LISETTE.

Pourquoi non? Ce Procureur-là s'eſt emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer auſſi de votre maîtreſſe. La tante & lui ſont déja d'accord, cela ne dépend plus que de Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Oui? Oh bien, bien, Monſieur, épouſez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, Monſieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous conſentiriez à cette union?

ANGELIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaiſe fortune? Nous ſommes jeunes l'un & l'autre, & je ſerai veuve auſſitôt que vous pour le moins.

LISETTE.

Oh, pour cela, oui, j'en répons.

LE COMTE.

Je vous verrois entre les bras d'un autre?

ANGELIQUE.

Nous nous retrouverons, Monſieur, je vous donne rendez vous quand nous ſerons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au déſeſpoir.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

C'eſt vous, Monſieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conſervez-vous toute à moi, de grace.

ANGELIQUE.

Conſervez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilege que lui! cela eſt admirable.

LISETTE.

Il faut que cela ſoit égal de part & d'autre, il n'y a rien de plus juſte.

LE COMTE.

Hé bien, je n'épouſerai point votre tante, je vous le proteſte.

ANGELIQUE.

Et ſi vous ne vous hâtez de m'épouſer, moi j'épouſerai Monſieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir...

ANGELIQUE.

Ah, qu'il eſt vilain, ma pauvre Liſette!



SCENE III.

M. NAQUART, LE COMTE, ANGELIQUE, LISETTE.

M. NAQUART.

AH! c'eſt vous que je cherche, Monſieur le Comte: on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je ſuis ravi de vous rencontrer auſſi, Monſieur, pour vous dire...

M. NAQUART.

Comme je ſuis occupé à une affaire qui vous regarde, je ſuis bien-aiſe de vous entretenir quelques momens avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la propoſez, Monſieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela eſt violent.

ANGELIQUE.

Je ſuis auſſi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, Monſieur?

M. NAQUART.

Oui, Mademoiſelle.

ANGELIQUE..

Oh bien, Monſieur, ce ne ſera pas de mon aveu qu'elle ſe fera; & à moins que Monſieur le Comte n'ait l'impertinence d'épouſer ma tante, je ne ferai jamais la ſottiſe de vous épouſer, moi, vous pouvez compter là deſſus.

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

M. NAQUART.

Elle devroit me rebuter: mais j'ai fait ſerment de vous rendre heureuſe, & je veux que ce ſoit Monſieur le Comte lui-même qui vous porte à faire ce que je ſouhaite.

LE COMTE.

Moi, Monſieur?

ANGELIQUE.

Oh, pour cela, je ſuivrai ſon exemple, qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laiſſez-moi lui parler, & allez nous attendre avec Liſette chez le Tabellion du Village: vous y trouverez preſque toute votre famille. Si les contrats que je fais dreſſer vous conviennent, on les ſignera...

ANGELIQUE.

Ils ne me conviendront point, Monſieur, je vous en répons.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGELIQUE.

Plus je les ouvrirai, Monſieur, & moins je voudrai de vous, j'en ſuis ſûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence, ayez seulement la complaisauce de passer chez le Tabellion.

ANGELIQUE.

Je n'y veux point aller sans Monsieur le Comte.

LISETTE.

Hé, pourquoi non? Allons, venez, on ne vous fera pas signer par force.

ANGELIQUE.

Au moins, Monsieur le Comte, ne vous laissez pas persuader d'épouser ma tante, j'épouserois Monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCENE IV.

M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

OH çà, Monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincerement. Que venez-vous faire ici?

LE COMTE.

Chercher un asyle contre la misere où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet asyle est la maison de Madame la Greffiere que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'eſt mon deſſein. Elle a des rentes, des maiſons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître, je me mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires?

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achetent nos terres, ils uſurpent nos titres & nos noms même: quel inconvenient de faire leur metier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maiſons & dans nos Charges?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre maniere, ſi vous voulez ſuivre mes conſeils.

LE COMTE.

Helas! Monſieur Naquart, ce ſont vos conſeils qui m'ont perdu: on me propoſoit un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix: mais il ne ſe trouve que de jeunes Juges à une audience, & nous plaidons contre une jolie femme, le moyen d'avoir raiſon!

LE COMTE.

Ces réflexions ſont auſſi triſtes qu'inutiles, il n'y a point de retour, la ſeule choſe qui me reſte à faire, eſt de chercher les moyens de ne pas vivre miſérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jetter ſans réflexion.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement ?

LE COMTE.

Helas! Monſieur, je mourrai de douleur peut-être de ne pouvoir la rendre heureuſe.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici Madame la Greſſiere, entretenez là dans les ſentimens où elle eſt pour vous, & venez me joindre chez le Tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, Monſieur, le plutôt qu'il me ſera poſſible.

SCENE V.

LE COMTE, LA GREFFIERE, LOLIVE.

LOLIVE.

IL aura d'abord été chez vous en arrivant, Madame, il ſera bien faché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIERE.

Mais quel chemin aura-t-il pris ? Je l'attendois du côté de la petite ruelle : outre que c'eſt le plus court & le plus commode, la ſympathie l'y devoit attirer, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

La ſympathie ſe ſera trouvée en défaut, Madame.

LA GREFFIERE.

Hé! le voilà.

LE COMTE.

Madame.

LA GREFFIERE.

C'eſt donc vous que je vois, mon cher Comtin? Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux; l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir: quelle félicité! La ſentez-vous bien, mon cher petit Comte, & m'aimerez-vous toûjours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire?

LE COMTE.

Vous ne pouvez ſans me faire tort, Madame, douter de la continuation de mes ſentimens; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIERE.

Autant que mes charmes? Ah! Comtin, qu'ils ſoient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le feront, je vous le promets, Madame.

LOLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, Monſieur renouvellera d'amour, Madame.

LA GREFFIERE.

Mais veillai-je? n'eſt-ce point un ſonge? ſuis-je bien moi-même? Eſt-il poſſible que j'aie ſoumis un petit cœur fier comme celui-là?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, Madame ; une néceſſité indiſpenſable m'y reduit.

LA GREFFIERE.

Mon cher Comtin! Oh, il y a de l'étoile dans mon fait, & la du Verger me l'a toûjours dit.

LE COMTE.

Lolive.

LOLIVE.

Monſieur ?

LE COMTE.

Voilà une maîtreſſe folle dont je ſuis déja bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Que dites-vous, aimable Comtin?

LE COMTE.

Je dis, Madame...

LOLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Cela eſt vrai, le voilà tout je ne ſçais comment, il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh, cela ſe remettra, Madame, cela ſe remettra.

LA GREFFIERE.

Oh, que oui. Je m'en vais lui faire prendre de bons conſommés, de bons potages, & j'ai déja dit qu'on lui fit de la tiſane; de la tiſane, Comtin.

LE COMTE.

De la tiſane à moi, Madame ?

LA GREFFIERE.

Oui, Comtin, pour vous rafraîchir. Laiſſez-moi gouverner votre ſanté, vous ſçavez combien je m'y intéreſſe.

LE COMTE.

Je vous ſuis bien redevable, Madame. Maugrebleu de l'extravagante, avec ſa tiſane.

LOLIVE.

Pour moi, Madame, comme ma ſanté ne vous eſt pas ſi chere, il me faudra du vin, s'il vous plait, & en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIERE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCENE VI.

LA GREFFIERE, LE COMTE, LE MAGISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER.

MAdame, vela les filles & les garçons du Village avec les menétriers qui s'aſſemblont ſous l'Orme, & qui s'en allont faire un petit eſſayement de cette petite ſottiſe que vous m'avez dit de faire. Hé parguenne, venez-vous-en voir çà.

LA GREFFIERE.

Non, qu'ils viennent ici, Monſieur le Magiſter.

LE MAGISTER.

Ici ſoit. Je m'en vas vous les amener. Ça ne ſera peut-être pas biau drès l'abord, mais je tâcherons de mieux faire dans la ſuite.

LA GREFFIERE.

Qu'on nous apporte ici des ſieges. Allons, mon cher Comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, Madame, qu'eſt-ce que c'eſt que ceci ?

LA GREFFIERE.

C'eſt une petite Fête galante dont je veux régaler votre arrivée, un Divertiſſement de Village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, Madame ?

LA GREFFIERE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous ſommes ici. La fin du ſiecle m'eſt heureuſe, je me fais un plaiſir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela eſt d'une belle ame aſſurément : & pendant que vous donnerez vos ſoins aux préparatifs de votre Fête, permettez-moi d'aller auſſi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiéte, & qui ne me laiſſe pas l'eſprit dans une entiere liberté.

LA GREFFIERE.

Allez donc, Comtin: mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, Madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIERE.

Adieu, Comtin.

LOLIVE.

Adieu, Comtine.

SCENE VII.

LA GREFFIERE *seule.*

LE joli petit homme! il est fait pour moi, je suis faite pour lui : c'est l'amour assurément qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCENE VIII.

Mde. BLANDINEAU, LA GREFFIERE.

Mde. BLANDINEAU.

MA chere sœur, que je vous embrasse, je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir Comtesse, félicitez-moi d'être Baronne.

LA GREFFIERE.

Vous êtes Baronne, ma chere sœur?

Mde. BLANDINEAU.

Oui, ma chere Comtesse, c'est une affaire faite. Monsieur Blandineau vend sa Charge, & il donne quarante mille francs de la Baronnie de Boîtortu; le marché est conclu, je ne suis plus

Madame Blandineau, je ſuis la Baronne de Boſtourtu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIERE.

Mais cela eſt fort joli; cela eſt fort gracieux, ma ſœur. Ma ſœur la Baronne, votre ſœur la Comteſſe en eſt ravie, & voilà notre famille fort illuſtrée au moins.

Mde. BLANDINEAU.

Notre couſine l'Elue mourra de chagrin, Madame la Subſtitue s'en pendra, nous aurons ce ſoir à notre ſouper des viſages bien triſtes.

LA GREFFIERE.

Il faut tenir ſon rang, s'il vous plait, Madame la Baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoiſie-là, je vous le demande en grace.

Mde. BLANDINEAU.

Oh, voilà qui eſt fini, je vous l'accorde, Madame la Comteſſe.

LA GREFFIERE.

Monſieur Naquart épouſe Angélique, ſi nous pouvions auſſi le faire quitter: c'eſt un fort bonhomme, & qui mérite aſſez de devenir de qualité.

Mde. BLANDINEAU.

Il en ſera, je vous en répons. Il eſt en marché d'un Marquiſat, lui.

LA GREFFIERE.

D'un Marquiſat, ma ſœur! d'un Marquiſat? Monſieur Naquart Marquis! Monſieur le Marquis Naquart, cela ſeroit fort plaiſant: mais ce nom-là, ma ſœur, n'eſt point fait pour avoir un titre. (*On entend une ſymphonie.*)

SCENE IX.

Mde. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

TOut notre monde eſt là, Madame; mais comme vela Monſieu le Tabellion qui viant avec une groſſe compagnie vous apporter à ſigner queuque choſe, afin de n'être pas interrompus, & de ne pas interrompre, j'attendrons que cela ſoit fait, ſi bon vous ſemble.

LA GREFFIERE.

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

SCENE X. & Derniere.

M. & Mde. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE, TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

CEla eſt-il comme il faut, Monſieur Naquart?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, Ma-

dame. Vous n'avez qu'à lire, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION, *lit.*

Pardevant Baſtien Trigaudinet...

LISETTE.

Hé, fi donc, lire, voilà du temps bien employé vraiment! Que vous avez peu de patience, Madame! vous ſerez Comteſſe une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, Madame, l'empreſſement que j'ai d'être votre neveu ..

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait ſouffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIERE.

Ce cher mouton! Oh, il ne ſera pas dit que je ſois moins vive que vous, mon cher Comtin, je vous en répons. Donnez, donnez, Monſieur le Tabellion. Allons, à vous, Comtin. Signez, Monſieur Naquart.

M. NAQUART.

Je n'y entens pas plus de fineſſe que vous, je ſigne aveuglément, Madame.

LA GREFFIERE.

Vous riſquez beaucoup vraiment. Dépêchez, ma niece.

ANGELIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il ſuffit que ce ſoit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIERE.

Vous prenez le bon parti. Çà, ne ſignez-vous pas auſſi, Monſieur le Baron de Boîtortu?

M. BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuſer de ſigner des mariages qui ſont ſi fort ſelon mon goût, & il y avoit longtemps que je ſouhaitois de vous voir la femme de Monſieur Naquart, & de donner Angélique à Monſieur le Comte.

LA GREFFIERE.

Oh bien, Monſieur, puiſqu'il eſt ainſi, ne ſignez donc pas, je vous en avertis; car cela eſt tout autrement que vous ne ſouhaitez. C'eſt Angélique qui eſt Madame Naquart, & c'eſt moi qui ſuis Madame la Comteſſe.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, Madame, ça n'eſt pas comme ça. Quoique je ne ſoyons que Notaire de Village, je ne faiſons point de ſi groſſe bévue.

LA GREFFIERE.

Comment, cela n'eſt pas comme cela? Vous êtes un ſot, Monſieur le Tabellion, cela eſt comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Hé non, Madame, la peſte m'étouffe.

LA GREFFIERE.

Ouais, voici qui eſt admirable! Liſette?

LISETTE.

Vous avez tort de diſputer, Madame, il le ſçait mieux que vous; c'eſt lui qui a fait les Contrats, une fois.

LA GREFFIERE.

Monſieur Naquart?

M. NAQUART.

C'eſt un quiproquo, Madame, une mépriſe & cela ſera difficile à rectifier.

LA GREFFIERE.

Difficile tant qu'il vous plaira, Monſieur le Comte ni moi nous ne ferons point les dupes d'un quiproquo, ſur ma parole: n'eſt-ce pas, Comtin?

LE COMTE.

Non, Madame, je n'en ſerai point la dupe: mais j'en profiterai, s'il vous plait.

LA GREFFIERE.

Comment, vous en profiterez, petit perfide? Eſt-ce en profiter que de me perdre?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela, moi, Madame; & je ferai tout mon bonheur de vous poſſéder

LA GREFFIERE.

Oh, vous ne me poſſéderez point, Monſieur Naquart; vous avez beau faire, vous ne me poſſéderez point, je vous en répons.

M. BLANDINEAU.

Vous venez de ſigner le contraire.

LISETTE.

Eſt-ce que vous voudriez que Monſieur le Tabellion eut l'embarras de récrire tout cela, Madame?

LE TABELLION.

Ce ſeroit bien de la peine, au moins, Madame Naquart, ce ſeroit bien de la peine.

LA GREFFIERE.

Madame Naquart! On m'appelleroit Madame Naquart? j'aimerois mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'eſt que le nom qui vous chagrine, on vous

vous appellera Madame la Comtesse, si vous voulez. La Terre de Monsieur le Comte est à moi, je la lui rends, après ma mort; je lui assure tout mon bien: vous avez assuré tout le vôtre à votre niece, ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très-volontiers, Monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIERE.

C'est un accommodement qui change la chose, & pourvu que j'aie un équipage, & que vous ne soyez plus Procureur...

M. NAQUART.

Vous serez contente, Madame.

LA GREFFIERE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIERE.

Nous logerons ensemble, Madame la Baronne.

Mde. BLANDINEAU.

Et nous prendrons un Suisse à frais communs, Madame la Comtesse?

LA GREFFIERE.

Oh, pour cela, oui, très-volontiers. Je le sçavois bien que je serois de qualité, & que je ferois figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez: mais je serai bien-tôt veuve. Allons, Monsieur le Magister, voyons votre petite bagatelle, en attendant le souper, & quand on aura servi, que le Maître-d'hôtel de ma sœur la Baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Paysans & Paysannes conduits par le Magister, viennent répéter la Fête que Madame la Greffiere a commandée.

PREMIERE PAYSANNE.

Célébrons l'heureuse Greffiere,
Qui lorsque le siecle prend fin,
Se fait pour le siecle prochain
Comtesse de la Naquardiere.

Le beau destin !
Que de noblesse !
Que de jeunesse !
De quelle vîtesse
Greffiere Comtesse
Fera son chemin !

Entrée de quatre Paysannes.

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siecle est belle
Pour quiconque a bonne moisson !
Du bon vin, Maîtresse fidelle,
Et des pistoles à foison.

Entrée de Payſans & de Payſannes.

LE PAYSAN.

Bourgeoiſes charmantes,
Ne croyez pas
Etre moins brillantes
En ſimple damas:
De jeunes fillettes
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs griſettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

Entrée de Payſans.

PREMIERE PAYSANNE.

Que ſur notre ſimplicité
Chacun ſe forme & ſe modele;
Toute notre félicité
Vient de cette ſimplicité:
Parure, attrait, gloire & beauté,
Nous trouvons toûjours tout en elle.
Que ſur notre ſimplicité
Chacun ſe forme & ſe modele.

LE PAYSAN.

Que les maris ſeroient contens
De voir leurs femmes en griſettes.
Le bon exemple! ô l'heureux temps!
Que les maris ſeroient contens.

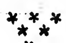
Moins les habits ſont éclatans,
Plus les fredaines ſont ſecretes.
Que les maris ſeroient contens
De voir leurs femmes en griſettes.

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eut pas quitté,
Modeſte ornement de nos meres,
Vertugadin, colet monté,
Si l'on ne vous eut pas quitté,
On eut gardé la pureté
De leurs mœurs & de leurs manieres,
Si l'on ne vous eut pas quitté,
Modeſte ornement de nos meres.

Du ridicule ici traité,
Paris fournit mainte copie;
Chacun reſſent la vérité
Du ridicule ici traité,
Tout eſt orgueil & vanité
Dans la plus ſimple Bourgeoiſie.
Du ridicule ici traité,
Paris fournit mainte copie.

FIN.



LES

COURTISANES

OU

L'ÉCOLE DES MŒURS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Par Monsieur . . . . . .



PERSONNAGES.

GERNANCE.

LISIMON, *parent & ami de Gernance.*

Monsieur SOPHANE'S, *faux Philosophe.*

MONDOR, *homme de Finance & de plaisir.*

ROSALIE,
ARTENICE,
ERMINIE,
HORTENSE, } *Courtisanes.*

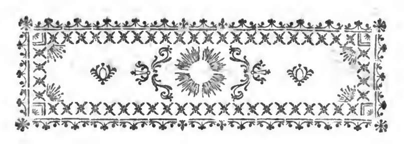
MARTON, *Courtisane-Douairiere; actuellement Suivante de Rosalie.*

UN MAITRE DE GUITARE.

UN LAQUAIS.

UN FIACRE.

La Scene est à Paris.



LES COURTISANES

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *occupée à considérer différentes Etoffes.*

LAiſſe-moi contempler ces étoffes nouvelles;
Quelle variété! que les couleurs ſont belles!

MARTON.

Eh bien, vous jouiſſez enfin de mes avis;
Vous repentirez-vous de les avoir ſuivis?
Vous allez éclipſer nos beautés les plus fieres.

ROSALIE.

Ce Pékin-là doit être admirable aux lumieres.

MARTON, *lui montrant un Ecrin.*

Ceci vaut un peu mieux. Regardez ces brillans.
Voilà, voilà, morbleu, de solides présens,
Et qu'on peut convertir en bons contrats de rente.
Vivent de tels effets.

ROSALIE.

Ce Quésaco m'enchante;
Comme il doit m'embellir! vîte, un miroir, Marton,
Je voudrois l'essayer.

MARTON.

Laissez-là ce chiffon,
Et songez...

ROSALIE.

Que Clary (1) c'est, ma foi, surpassée.
Regarde cette plume avec grace élancée...
Que je vais réussir au Bal de l'Opéra!

MARTON.

Je reconnais mon Sexe à ces sottises-là.
Ce goût pour la parure au fond n'est point blâmable;
Mais il est tems d'unir l'utile à l'agréable;
Il est tems de penser. Voyez ce lingot d'or,
Qui vous vient sûrement du Financier Mondor.
La forme en est antique & peut-être incommode;
Et je donnerais, moi, tous ces chiffons de mode
Pour un bijou pareil.

ROSALIE.

Eh bien, je t'en fais don.

(1) *Fameuse Marchande de Modes.*

Ce Mondor eſt ſi triſte & d'un ſi mauvais ton!

MARTON.

Vous pourriez lui marquer un peu de complaiſance.

ROSALIE.

Non, pour le ſupporter, je me fais violence,
Et je ne puis ſuffire aux propos aſſommans
Que ſans ceſſe il me tient. Avec ſes diamans
Dont la collection l'éblouit & l'enivre;
Il devient chaque jour plus difficile à vivre,
De ſes chevaux anglois qu'il raffole chez lui,
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter ſon ennui.

MARTON.

Vous brûlez cependant d'avoir un équipage?
Et bien, s'il vous l'offroit, auriez-vous le courage
Là... de lui refuſer d'être de vos amis?

ROSALIE.

Ce ſeroit le payer bien cher, à mon avis.

MARTON.

Abjurez, croyez moi, cette délicateſſe.
Que n'ai-je, comme vous, la beauté, la jeuneſſe!
Je ſaurois profiter du moins de mon bonheur.
Apprenez que Mondor eſt un homme en faveur,
Un homme eſſentiel. Sa politique habile,
Aux paſſions des Grands a ſu ſe rendre utile.
A ce titre-là ſeul il faut le conſerver.

ROSALIE.

Par de pareils emplois il croit ſe relever?

MARTON

S'il le croit? mais, ſans doute. Ignorez-vous encore
Que, dans ce ſiécle-ci, le Caducée honore,
Que c'eſt un ſûr moyen de parvenir à tout,

Et qu'il n'est point d'état mieux accueilli par-tout.
C'est un Art à la mode & réduit en systême
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé même.
Connoissez-donc nos mœurs & desabusez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous ?
A-t'on-besoin d'aïeux, alors qu'on est jolie ?
La France, par degrés, à tel point s'est polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Fiez-vous là-dessus à mon expérience.
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
Qui, peut-être demain, mettroit tout son orgueil
A recevoir de vous la faveur d'un coup d'œil.

ROSALIE.

Tu me fais des Romans.

MARTON.

Des Romans? non, ma chere;
Avez-vous moins d'attraits que Naïs & Glycere?
Vous avez pu les voir. De leurs obscurs débuts,
A peine il reste au monde un souvenir confus.
On ignore en quels lieux se passa leur jeunesse :
Eh bien; l'une est Marquise, & l'autre Vicomtesse.

ROSALIE.

Quoi! l'on peut, à ce point, s'oublier ?

MARTON.

Sûrement.
Ce qui blesse l'orgueil s'oublie en un moment.
Ayez donc en vous-même un peu de confiance.
Je vois à votre char un homme de Finance,
Un de nos sénateurs . . .

ROSALIE.

Ah! ne m'en parle pas.
Un petit Maître en robe a pour moi peu d appas.

MARTON.

Vous avez ſu charmer un bel eſprit en titre,
Et qui déjà, pour vous, a fait plus d'une Epître.

ROSALIE.

Oui, la conquête eſt rare, un Ecrivain blaſé,
Qui va traînant par-tout ſon perſiflage uſé;
J'ignore quels talens en ſa perſonne on vante,
Mais le plaiſir ennuie auſſi tôt qu'il le chante.

MARTON.

Je n'ai pas pour ſes vers plus de reſpect que vous.
A votre âge, pourtant, convenez qu'il eſt doux,
(Cette gloire par fois dût-elle être incommode)
De recevoir l'encens d'un Poëte à la mode.
Mais ce qui me paroît pour vous plus ſéduiſant,
C'eſt d'avoir obtenu le ſuffrage impoſant,
L'amitié, les conſeils d'un des grands Perſonnages
Que la Philoſophie a mis au rang des ſages.
Ces Meſſieurs, pour ſervir, ne font rien à demi.

ROSALIE.

Tu ne me parles point, Marton, de ſon ami.

MARTON.

De Gernance?

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

Enfin je vous devine,
Et ſi j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine
D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur,
Qui doit à ſes deſtins enchaîner votre cœur.

Romanesque, & voilà ce qui plait à votre âge,
C'est par vous que l'amour eut son premier hommage.
Sa figure est charmante ; elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propose a droit de vous flatter;
Mais avec lui, sur-tout, craignez d'être imprudente,
Et gardez, s'il se peut, une ame indifférente.

ROSALIE.

Ou je me connais mal, Marton, ou dans mon cœur,
Ce n'est qu'un simple goût qui parle en sa faveur.
J'aime sa bonne foi, son inexpérience.
Son amour est si vrai, si plein de confiance,
Qu'il croit ce que je veux. Il s'en fait une loi.
Ce ton du sentiment est si nouveau pour moi,
Que, sans me déguiser qu'il tient à sa jeunesse,
Sans m'aveugler enfin, son respect m'intéresse.
Tu sais qu'il est d'ailleurs Maître de son destin,
Et qu'il peut, en effet, disposer de sa main.
Un jour, il doit jouir de la plus grande aisance:
Voudrois-tu, sur la foi d'une vaine espérance,
Me conseiller, Marton, de ne point m'attacher
Au bonheur plus réel qui semble me chercher?

MARTON.

Vous avez mis tant d'art à subjuger Gernance,
Vous vous êtes souvent conduite en sa présence
Avec tant de réserve & de discrétion,
Que je n'ai pas douté de votre intention.
Votre humeur cependant dissipée & volage
Ne s'accorderoit guere avec le mariage;
Mais, usez de vos droits, du moins, jusqu'à ce jour,

Et fachez allier la prudence & l'amour.
Vous devez à Mondor quelque reconnoiſſance...

ROSALIE.

Paix, Marton, quelqu'un vient, c'eſt l'ami de Gernance.

SCENE II.

M. SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÉS.

JE ne veux vous cauſer aucun dérangement,
Aimable Roſalie, & je viens ſeulement
Par de nouveaux avis vous témoigner mon zele.
Je ne ſais ſi Gernance a perdu la cervelle;
Mais je vous peindrois mal ſa pétulante ardeur:
Il vient vous conjurer d'achever ſon bonheur.
J'ai pour l'exciter mieux, combattu ſon idée,
Il ne m'écoutoit pas. Sa tête eſt décidée;
Et jamais paſſion ne prit un tel eſſor.
Je vous laiſſe le ſoin de l'attiſer encor.
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe,
Je réponds du ſuccès.

ROSALIE.

Mais, mon cher Philoſophe,
Pouvez-vous m'en répondre aſſez? Si par malheur,
Les préjugés alloient renaître dans ſon cœur?
S'il venoit à rougir? ſi le public, l'uſage?...

M SOPHANÉS.
L'uſage & le public ſont le mépris du ſage.
Nous l'avons décidé. Nos plus purs ſentimens
Ne ſont-ils pas toûjours l'ouvrage de nos ſens ?
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimérique ?
Le moral n'eſt qu'un mot, tenons-nous au phyſique.
Vous plaiſez à Gernance, eh bien, tout eſt au mieux.
L'amour avoit ſon but, quand il forma vos yeux,
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire ?
Quel reproche Gernance auroit-il à vous faire ?
Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois...
Sans vous être permis... quelque eſſai de vos droits.
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre ?
Vous reprocheriez-vous un cœur ſenſible & tendre ?
Qu'un Miſantrope amer dans ſon triſte loiſir,
Se faſſe une vertu de fronder le plaiſir.
Moi, je ſais compatir à l'humaine foibleſſe ;
Et Ninon, à mon gré, l'emporte ſur Lucrece.
ROSALIE.
Ah ! Monſieur Sophanés, vous me flattez.
M. SOPHANÉS.
Moi, non.
Je dis ce que je penſe, interrogez Marton.
MARTON.
Ma foi, cette morale eſt du moins très-commode.
M. SOPHANÉS.
L'inſtinct de la nature eſt ma regle & mon code.
Je ne m'abaiſſe pas à ces ſcrupules vains

Dont ſe laiſſe bercer le commun des humains,
Et je laiſſe aux Pédans ces auſteres maximes
Qui mettent de niveau la foibleſſe & les crimes.

ROSALIE.

Mais Gernance, en effet, penſe-t-il comme vous?
S'il venoit à changer?

M. SOPHANÉS.

Non, il eſt trop jaloux
De paroître affranchi des préjugés vulgaires,
Pour reprendre jamais ces erreurs populaires.
Vous pouvez bien d'ailleurs vous en fier à moi.
(à demi voix.)
Entre nous, vous ſavez tout ce que je vous dois.
Ma vertu favorite eſt la reconnoiſſance,
Et je crois m'acquitter en vous livrant Gernance.

ROSALIE.

Eh bien, je m'abandonne à vos avis.

M. SOPHANÉS.

Parbleu!
Que pouvez-vous riſquer avec un ſi beau jeu?
Gernance, dans l'accès de ſa verve amoureuſe,
Vous croit d'une famille honnête & malheureuſe.
L'amour, exprès pour vous, lui prêta ſon bandeau,
Et de plus, ſa manie eſt de voir tout en beau.
Que Marton ſeulement le flatte & vous ſeconde.
Elle a, cette Marton, tout le bon ſens du monde.
A propos, il eſt tems d'employer ce reſſort,
Ce billet prétendu du Mylord Carlinfort.
(Il fouille dans ſes poches.)
Je crois l'avoir ſur moi. Marton, avec prudence,

Saura choisir l'instant d'en régaler Gernance.
Mais quoi! L'aurais-je donc perdu? Non, le voici.
(*Il remet une Lettre à Marton.*)
Adieu. Je ne veux pas qu'on nous rencontre ici.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

CE Monsieur Sophanés est une ame excellente.

MARTON.

Oui, sa Philosophie est tout-à-fait riante.

ROSALIE.

Pour servir ses amis, il ne ménage rien,
Il est plein de chaleur.

MARTON.

Vraiment, on le voit bien;
Sa morale... Il avoit, ma foi, deviné juste.
Gernance vient à nous. Prenez votre air auguste.

SCENE IV.

GERNANCE, ROSALIE, MARTON.

GERNANCE.

VOus devez vous lasser de me tenir rigueur,
Aimable Rosalie, & connoître mon cœur.

J'ai

J'ai quelques droits du moins sur votre confiance,
A quelle épreuve encor mettez-vous ma constance?
Qui vous croiroit barbare avec des yeux si doux?

ROSALIE.

Mais quels sont donc mes torts? de quoi vous plaignez-vous?

GERNANCE, *avec feu.*

Je me plains... Je me plains de vous voir indécise.
Est-ce là l'amitié que vous m'aviez promise?
Je voudrois vous venger de l'injuste hasard
Qui rendit la Fortune aveugle à votre égard;
C'est mon plus cher desir; l'adversité cruelle,
A mes yeux attendris, vous rend encor plus belle:
Cependant... (pardonnez à l'intérêt pressant
Que m'inspire pour vous un cœur compatissant,
Et peut-être à l'excès, enivré de vos charmes.)
Si j'en crois de ce cœur les secretes alarmes,
Vous avez des chagrins que vous me déguisez:
Auriez-vous des parens au malheur exposés?
Je vous offre pour eux mon crédit, mes services.

ROSALIE, *avec beaucoup de dignité.*

Non. Le sort m'a gardé toutes ses injustices:
Mais si mon seul partage étoit l'obscurité,
S'il mettoit entre nous trop d'inégalité,
Vous aurois-je permis la plus foible espérance?
Qui, moi, vous avilir! Le pensez-vous, Gernance?

GERNANCE.

Eh! pourquoi différer de recevoir ma main?
Quel caprice odieux!...

ROSALIE.

Vous me pressez envain.

GERNANCE.

Ah! vous me haïssez, & toute ma tendresse...

ROSALIE, *d'un ton le plus auguste.*

J'ai pour en abuser trop de délicatesse.
Je ne suis point, Gernance, insensible à l'amour;
Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour,
En combattant l'erreur dont mon ame est séduite.
Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduite:
Je ne puis seulement supposer sans effroi
Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
Eclairés tout à coup, verroient le précipice
Où vous auroit conduit un amoureux caprice.
Croyez, quand je refuse un partage aussi doux,
Que peut-être, je suis plus à plaindre que vous.
Ainsi que votre amour, ma foiblesse est extrême;
Mais je veux vous sauver, s'il se peut, de vous-même.

MARTON, *bas à Rosalie.*

A merveille!

GERNANCE.

Cessez des efforts superflus.
Apprenez que mon cœur ne se posséde plus.
Vous vous reprochez trop des erreurs de Jeunesse
Qui n'ont point de votre ame abaissé la noblesse.
Le malheur ne doit pas inspirer des remords,
Et la fortune enfin veut inspirer ses torts.
Vous m'aimez... Ah! cent fois daignez me le redire.
Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire,
Et que vous m'opposez avec trop de rigueur,
Ne m'empêcheront pas de signer mon bonheur.
Venez.

ROSALIE.

Vous le voulez. Eh bien, mon cher Gernance...
Mais non. De votre amour je crains la violence.
Tâchez du moins, tâchez d'en modérer le feu,
Et donnez-vous le temps de l'éprouver un peu.
Tenez, ce soir chez moi vous aurez compagnie,
Je vous promets Hortense, Arténice, Erminie.
Que sais-je? La gaieté, la dissipation
Pourront faire à vos feux quelque diversion.
Vous en auriez besoin. Vous viendrez, je l'espére.

GERNANCE.

Que ne ferai-je pas dans l'ardeur de vous plaire?
Mais mon cœur à son tour, vous impose une loi.

ROSALIE.

C'est...

GERNANCE.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez ma foi.

ROSALIE, *à Marton.*

Que vous êtes pressant! il faut le satisfaire.
[*à Gernance*]
A demain, soit. Je sors un moment, pour affaire.

MARTON, *bas à Rosalie.*

Vous allez chez Mondor?

ROSALIE, *à Marton, bas.*

Il le faut bien.
(*à Gernance, haut.*)
Adieu.

SCENE V.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

ENfin, j'ai le bonheur d'obtenir ſon aveu.
Mais, ma chere Marton, toi qui lis dans ſon ame,
D'où venoit la froideur dont s'indignoit ma flamme?
J'ai cru lui remarquer un certain embarras.
M'aime elle en effet?

MARTON.

Ah! Vous n'en doutez pas.
Jamais l'œil de l'amour a-t'il pu ſe méprendre?
Ce timide embarras eſt facile à comprendre.
Elle vous aime & craint, en acceptant vos vœux,
D'abuſer contre vous du pouvoir de ſes yeux.

GERNANCE.

Elle ſe plaint ſouvent des torts de la fortune.
Ma curioſité peut ſembler importune;
Mais j'y reviens encor: tu ſais tous les ſecrets.
Des Parens à ſa charge, & peut-être indiſcrets,
N'abuſeroient-ils pas de ſa bonté facile?

MARTON.

Pourquoi vous feroit-elle un myſtere inutile?
Sa famille, il eſt vrai, n'eſt pas dans la ſplendeur:
On peut ſans opulence, être loin du malheur.
Ah! ſi vous connoiſſiez le cœur de Roſalie,
Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie,
Vous y verriez, Monſieur, tant d'ingénuité!

GERNANCE.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

MARTON.

Je voudrois seulement lui voir plus de prudence,
Et que pour sa fortune elle eut moins d indolence,
Mais je n'ai pas le don de la persuader.
C'est là-dessus, Monsieur, qu'il faudroit la gronder,
Et non sur ses froideurs qui ne sont qu'apparentes.
Si vous pouviez savoir les offres séduisantes
Qu'elle vous sacrifie...

GERNANCE.

A moi, Marton?

MARTON.

A vous.
Mais d'un pareil secret son cœur est trop jaloux,
Je dois le respecter.

GERNANCE.

De grace.

MARTON.

A ma Maîtresse
J'ai promis de me taire. Oh! Non, point de foiblesse.

GERNANCE.

Peux-tu te défier de moi, chere Marton?
Laisse-toi désarmer.

MARTON.

Ah! J'ai le cœur trop bon.
[*Elle lui remet une Lettre.*]
Tenez, Monsieur, lisez. Jugez, si l'on vous aime,
Et si vous n'êtiez pas d'une injustice extrême.
Voyez ce qu'on refuse. Eh bien, avois-je tort?

GERNANCE, *lisant la fin de la Lettre.*

» La fortune & la main de MYLORD CARLINFORT! »

MARTON.

Hélas! de désespoir, il est parti pour Londre.

GERNANCE.

Qu'un procédé si noble a droit de me confondre!
Dans une humble fortune, ô Ciel! que de grandeur!
Tu ne m'étonnes pas, j'aurois lu dans son cœur.
Et je vais cependant essuyer les murmures,
Les reproches amers, peut-être les injures
D'une foule de sots, dont l'importune voix
Va bientôt s'élever pour condamner mon choix.
J'admire des humains l'inconséquence extrême!
Le croirais-tu, Marton? Monsieur Sophanés même,
Lui que j'ai vu cent fois avec tant de vigueur,
Des préjugés publics combattre la rigueur,
M'opposoit ce matin leur vaine tyrannie,
Et sembloit pour moi seul, démentir son génie.

MARTON.

Quoi! Monsieur Sophanés?

GERNANCE.

Je l'en ai fait rougir.
Mais qu'il est différent de parler ou d'agir!
Tu me verras du moins montrer plus de courage,
Et faire mon bonheur en dépit de l'usage.
Mais qui peut m'amener mon parent Lysimon?
D'où me fait-il ici? Retire-toi, Marton.

SCENE VI.

LYSIMON, GERNANCE.

LYSIMON.

J'Apprends, mon cher Gernance, une étrange nouvelle.
Dussé-je vous déplaire en vous prouvant mon zele,
L'amitié me défend de vous rien déguiser.
Si j'en crois le public, vous allez épouser
Une fille sans nom, dont votre ame séduite
Ignore apparemment les mœurs & la conduite.
D'où provient ce soupçon dont vous êtes noirci !
J'ai su par Sophanés que vous étiez ici,
Et sans perdre un moment, j'ai volé pour vous dire
Tout ce qu'en pareil cas, l'honneur blessé m'inspire.
Comment s'est répandu ce bruit injurieux ?

GERNANCE.

De notre attachement je respecte les nœuds,
Lysimon, respectez le cœur de Rosalie.
On se trompe souvent dans tout ce qu'on publie ;
Mais mon cœur qui ne voit rien à se reprocher,
Veut bien se découvrir, & ne rien vous cacher.
Peu fait pour consulter l'opinion commune,
Exempt d'ambition, maître de ma fortune,
Je prétends, il est vrai, disposer de ma foi,
Et ne plus exister désormais que pour moi.

LYSIMON.

Voilà donc où conduit cette philoſophie,
Cet abus de penſer, dont on ſe glorifie!
On croit impunément pouvoir braver les mœurs.

GERNANCE.

Dites qu'on fait la guerre à d'injuſtes erreurs.

LYSIMON.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque
De renoncer pour vous à l'eſtime publique:
Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au ſeul nom de leur mere,
Et punis en naiſſant, des foibleſſes d'un Pere,
Auront-ils, au beſoin, ce courage odieux?

GERNANCE.

J'aurai ſoin, Lyſimon, de deſſiller leurs yeux
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encenſe.
Mais briſons un diſcours dont l'amitié s'offenſe.
Vous parlez d'un objet qui vous eſt étranger;
Il faudroit le connoître avant de le juger.
Vous ſavez quels poiſons répand la calomnie:
Vous rougiriez vous-même, en voyant Roſalie,
D'avoir prêté l'oreille à des bruits impoſteurs.

LYSIMON.

Dès que la voix publique a condamné ſes mœurs,
Je ne la verrois pas ſans quelque répugnance,
Sinon pour empêcher le malheur de Gernance.

GERNANCE.

Quoi! ne vouloir pas même être déſabuſé!
Vos yeux...

LYSIMON.

Je ne crois pas qu'on m'en ait impoſé.

Je suis sans intérêt, & l'amour vous égare.

GERNANCE.

Non, quand j'honore ainsi la vertu la plus rare,
Croyez qu'à l'amour seul je ne me fierois pas.
Rosalie, à mes yeux, sans biens & sans appas,
Par d'autres qualités sauroit encor me plaire.
(Il lui montre la Lettre de Carlinfort.)
Jugez si ce refus est d'une ame vulgaire.
Lisez.

LYSIMON, *après avoir lu.*

Quoi! vous croyez à ces sottises-là?
Mais, mon cher, il n'est point de fille d'Opéra
Qui ne sache, au besoin, se forger de ces titres.
Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres,
Et je vous prouverai...

GERNANCE.

L'on ne me prouve rien.

LYSIMON.

J'ai connu Carlinfort. Il seroit un moyen,
Quoiqu'il soit éloigné, d'obtenir une preuve
Qui vous détromperoit. Permettez-en l'épreuve.

GERNANCE.

Non, mon cher Lysimon, rendez-moi ce billet;
Et sur cet objet-là, terminons, s'il vous plait.
Vous pouvez me trouver ou fantasque, ou crédule;
Mon choix peut vous sembler bizarre ou ridicule;
Je ne consulterai là-dessus que mon cœur.
Adieu.

LYSIMON.

Tâchons encor de le tirer d'erreur.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

L'Amour y pourvoira! c'eſt parler à merveille ;
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille.
Le tems preſſe, tâchons de les brouiller tous deux,
Ou Gernance à la fin pourroit ouvrir les yeux.

ROSALIE.

Ce Monſieur Lyſimon eſt donc bien redoutable ?

MARTON.

Oh! je vous en réponds ! je crois que c'eſt le diable
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès
Pour lutter contre nous & troubler nos projets.
Je m'en ſuis défiée en le voyant paroître,
Et pour parer les coups qu'il nous portoit en traître,
De ce cabinet-ci j'ai trouvé le moyen
D'écouter juſqu'au bout leur fâcheux entretien.
Quel abominable homme avec ſa mine auſtere !
Je ne me ſuis jamais ſenti tant de colere;
Et ſi j'avois ſuivi mon premier mouvement
Je l'aurois, de mes mains, étranglé prudemment.

ROSALIE.

Mais que disoit Gernance ?

MARTON.

Il étoit à la gêne
Un dépit concentré qu'il retenait à peine,
Et que sa passion vouloit dissimuler,
Sembloit, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais sur un mortel l'amour n'eut tant d'empire!
C'est un aveuglement qui va jusqu'au délire;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort
On pourroit dans son cœur se rendre le plus fort,
Et bannir le prestige où notre espoir se fonde.
Auriez-vous, par hasard, rencontré dans le monde
Ce Monsieur Lysimon?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connoissez ?

ROSALIE.

Je l'ai vu quelquefois.

MARTON.

C'en est assez. Je veux... Gernance est si crédule!...
Oui... cet expédient n'est pas trop ridicule.
Sophanés, au besoin, peut l'appuyer encor:
Il nous réussira. -- Vous avez vu Mondor?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des desseins de Gernance;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il?

ROSALIE.

Mais... fous condition.

MARTON.

J'entends.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs porté l'attention
Jufqu'à faire avertir Artenice, Erminie,
Hortenfe même, afin que par étourderie,
Tantôt devant Gernance, il ne fe paffe rien
Qui puiffe lui caufer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien.
Cette précaution, ou je fuis fort trompée,
Tout naturellement vous feroit échappée;
Car nous avons l'efprit d'une frivolité!
Un papillon n'a pas plus de légéreté.
Heureufement Mondor eft toûjours plein de zele?
(Regardant attentivement la main de Rofalie)
Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle?
Il eft du plus beau feu.

ROSALIE, *fouriant.*

Le trouves-tu, Marton?

MARTON.

Allons, vous faurez faire une bonne maifon,
C'eft ce que je voulois. Plus la fortune avare
Vous...

ROSALIE.

A propos, Marton, mon Maître de Guitare
Devroit être arrivé.

MARTON.

Qui? votre Abbé Fichet?

Que diable faites-vous de ce colifichet ?
C'eſt bien-là le moment !

ROSALIE.

Que tu deviens ſévere !
Sais-tu qu'on en raffole? une voix ſi légere !
Des ſons ſi bien filés ! un timbre ſi brillant !
Cours vîte à mon Boudoir, peut-être qu'il m'attend...
Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne ſonne,
Abſolument, Marton, je n'y ſuis pour perſonne.

MARTON.

Belle précaution ! pour qui ? pour un Abbé !

ROSALIE.

Que Marin tienne ouvert l'eſcalier dérobé,
Entends-tu.

MARTON.

Je voudrois, morbleu! ne pas entendre.
Et ſi Gernance vient ?

ROSALIE.

Tu le feras attendre,
Car c'eſt auſſi le jour de mon Peintre.

SCENE II.

MARTON.

VRaiment,
Le Peintre nous manquoit. Le bel arrangement !
Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices,

Et je ne puis au fond, mieux placer mes ſervices,
Je ſuis piquée au jeu, d'ailleurs. Un Lyſimon
Ne doit pas en crédit l'emporter ſur Marton.
Ici, fort à propos je vois venir Gernance.

SCENE III.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE, *en lui-même.*

Quel excès de fureur, & quelle extravagance!
Ta Maîtreſſe, Marton, eſt-elle de retour?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'inſtans dérobés à l'amour!

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous ſemblez en colere,
Monſieur, permettez-moi d'éclaircir un myſtere.
Vous me voyez encor dans une émotion!

GERNANCE.

Quoi donc?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous & ce Lyſimon,
Eu quelque démêlé?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte?
Tu me ſurprends.

MARTON.

Hélas! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il eſt très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets ſur nous....

GERNANCE.

Comment, ſur Roſalie?

MARTON.

Eh, oui, vraiment, ſur elle.
Je tremblois qu'il ne vint pour vous chercher querelle.
Roſalie, entre nous, l'a ſi fort maltraité,
Et je l'ai vu ſouvent d'une animoſité
Qui me cauſoit pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis-là, Marton, eſt-il croyable?

MARTON.

Comment? rien n'eſt plus ſûr; mais ce qui m'interdit,
C'eſt que, juſqu'à préſent, on ne vous l'ait pas dit.
Roſalie, il eſt vrai, s'en eſt debarraſſée
Si promptement, qu'à peine eſt-il dans ſa penſée;
Mais Monſieur Sophanés doit s'en reſſouvenir.

GERNANCE.

Embraſſe-moi, mon cœur ne peut ſe contenir.

MARTON.

Quoi donc?

GERNANCE.

Si tu ſavois avec combien d'adreſſe
Il eſt venu tantôt, me noircir ta Maîtreſſe,
Me reprocher mon choix & mon aveuglement,
Comme il contrefaiſoit le ton du ſentiment,
Oh! je te défierois de t'empêcher de rire!

MARTON.

En honneur, c'étoit-là ce qu'il venoit vous dire?

GERNANCE.

En honneur.

MARTON.

Oh! ma foi, le trait eſt trop plaiſant!

GERNANCE.

Je n'ai jamais rien vu de ſi divertiſſant.
Mais ſi je te peignois ſon air de pruderie,
Sa gravité, ſa morgue, & ſa pédanterie,
(Il rit.)
Tu n'y pourrois tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha.
Eh bien, l'on en impoſe avec ſes grands airs là.
Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

MARTON.

Je voudrois lui porter une botte moins franche,
Oppoſer ruſe à ruſe, & ſans émotion,
Sans y mettre d'humeur, ſans explication,
Je voudrois juſqu'au bout, ſuivre ſa perfidie,
Et je ferois, ma foi, durer la Comédie
Juſqu'après votre hymen.

GERNANCE.

Le tour ſeroit meilleur,
C'eſt bien dit, ha, ha, ha.



SCENE

SCENE IV.

M. SOPHANÉS, GERNANCE, MARTON.

M. SOPHANE'S.

TU ris de bien bon cœur.
Je venois m'accuſer à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis peut-être, une extrême imprudence
En t'adreſſant ici le triſte Lyſimon.

MARTON, *très-preſtement.*

Vous vous en accuſez vraiment avec raiſon.
Un rival maltraité, de qui la jalouſie
Auroit pu ſe porter à quelque frénéſie,
Car vous ſavez combien ſon orgueil fut bleſſé,
Et comme il eſt ardent malgré ſon air glacé.
Par bonheur, ſon dépit ſe borne à des injures.

M. SOPHANE'S.

A l'Amour malheureux on permet des murmures.
(à Gernance.)
Tu dois lui pardonner.

GERNANCE.

S'il n'offenſoit que moi;
Mais Roſalie!...

M. SOPHANE'S.

Eh bien, ce doit être pour toi
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte
Comme un rival jaloux qui ſe plaint d'une ingrate.
Il t'en a donc bien dit?

GERNANCE.

J'ignorois ſon motif;
Mais, parbleu! l'amour-propre eſt bien vindicatif!
C'eſt un déchaînement contre mon mariage.

M. SOPHANE'S.

Je l'aurois bien prévu : tu n'auras le ſuffrage
Que de quelques eſprits à peine remarqués,
Et toûjours, à coup ſûr, par l'envie attaqués;
Tu ſais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais ſi de ta raiſon le ſouverain empire
T'éleve en homme libre, au-deſſus des clameurs
De ce peuple inſenſé qui crie au nom des mœurs,
Moi-même, aveuglément, je t'invite à conclure.
Roſalie a l'eſprit, les talens, la figure ;
D'un honnête homme au moins, je lui crois les vertus :
Eh bien! pour être heureux, que te faut-il de plus ?

GERNANCE.

Ah ! je te reconnois à ce noble langage.
Que peut le préjugé contre la voix du Sage ?

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur eſt de vivre pour ſoi.

M. SOPHANE'S.

Sais-tu bien que Marton eſt Philoſophe ?

MARTON.

Moi!
Je ſuis tout bonnement, les loix de la nature,
Et m'embaraſſe peu ſi le monde en murmure.
Jamais les médiſans . . . mais, on ſonne, je crois?

GERNANCE.

Vois ſi c'eſt Roſalie.

MARTON.

Oh ! oui, j'entends ſa voix.

J'y vais.

M. SOPHANÉS.

Adieu, mon cher. Certain devoir d'uſage
Me force à te quitter ; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.

(*Il apperçoit Roſalie, & la ſalue reſpectueuſement.*)

GERNANCE.

A demain.

M. SOPHANE'S.

Sûrement.

SCENE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

SEs yeux ſeront témoins de notre engagement,
Charmante Roſalie, & cet ami fidele
Rendra notre union encor plus ſolemnelle.
Il ſera le garant des ſermens de l'amour.

ROSALIE.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour,
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me ſemble.
Regardez ce portrait ; trouvez-vous qu'il reſſemble ?

MARTON.

Je le trouve parlant.

GERNANCE.

Il m'eſt bien précieux :
Mais pardonnez... mon cœur ne voit point là vos yeux,
Ces yeux ſi ſéduiſans que l'amour ſeul peut rendre.
Peut-être dans l'Artiſte il n'eſt rien à reprendre;
Ce portrait eſt charmant, j'en conviens, mais tenez,
Là... ſans prévention... vous-même .. examinez,
Voyez ſi cette bouche où regne un doux ſourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux.
Que les efforts de l'art ſemblent infructueux!
Le teint a moins d'éclat, le nez moins de fineſſe,
Tous vos traits, en un mot, ont plus de gentilleſſe.

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur;
Gernance, mais enfin c'eſt un don de mon cœur.

GERNANCE.

Je reſſens tout le prix d'une faveur ſi chere.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire.
Vous ne me parlez pas de Monſieur Lyſimon?

GERNANCE.

J'aurois cru vous manquer en prononçant ſon nom.
Mais pardonnez de grace, à ſon extravagance;
Il eſt aſſez puni par votre indifférence.

ROSALIE, *avec fineſſe.*

Ses diſcours n'ont point fait d'impreſſion ſur vous?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux
Ne font pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

GERNANCE.

Il ne m'en auroit pas inspiré davantage,
Quand j'aurois ignoré ses secrets sentimens.
Je me prive à regret de mes plus doux momens;
Mais je les sacrifie à mon unique affaire.
J'ai donné rendez-vous ce soir, à mon Notaire:
Ce sont vos intérêts que nous devons régler,
Et j'ai quelques papiers encore à rassembler.
Adieu.

ROSALIE.

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

GERNANCE.

Je le sais.

SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

CEt Enfant vous aime à la folie,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inspirer l'amour.
Je crois que par degrés sa passion m'enflamme,
Et ce n'est plus l'orgueil qui commande à mon ame.

MARTON.

J'entends, je crois quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Mondor, ſûrement,
Qui m'amene du monde. Arrange promptement
Des ſieges.

SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENCE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *courant au-devant de ſes Amies.*

Quoi! c'eſt vous?

ARTENICE.

Nous accourons, ma Reine,
Pour te féliciter ſur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Gernance eſt-il ici?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu deſſein d'aller à l'Opéra;
Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée,
Et nous venons paſſer avec toi la ſoirée.

ROSALIE.

Rien n'eſt plus obligeant. Marton, qu'on laiſſe entrer
Et dites à Marin de venir éclairer.

[*à l'Aſſemblée.*]

Eh bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre?

HORTENCE.

On dit qu'Arſinoé vient de quitter Clitandre.

MONDOR.

Quoi! vraiment?

ARTENICE.

Oui, vraiment, & le trait eſt bien bon.

(*à Roſalie.*)

Tu ſais qu'ils s'étoient pris de belle paſſion.
C'étoit des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux tems l'incroyable conſtance.
Il s'étoient ſéqueſtrés du monde abſolument,
Et cela s'appelloit un coup de ſentiment.

ROSALIE.

Eh bien?

ARTENICE.

Pour t'abréger, notre auguſte héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la ſourdine.
Les gens étoient ſéduits, les paquets emportés,
Le pauvre Amant dormoit ſur la foi des traités;
Juge de ſon réveil, lorſqu'un fatal indice
Lui fait voir clairement qu'il perdoit Euridice.

[*à ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.*]

J'ai perdu mon Euridice.

ROSALIE.

Sans aller aux Enfers il la retrouvera.

HORTENCE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi! déjà?

MONDOR.

Sans doute. Arſinoé ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il est vrai, fut toûjours très-prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'Aglaé ?

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'Orval
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.
Il l'avoit enlevée au Financier Chrysante,
Qui lui faisant bâtir une maison charmante ;
Il lui devoit au moins un dédommagement ;
Il vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'Opéra la célebre Amélie.

ROSALIE.

Aglaé me paroît mille fois plus jolie.

HORTENCE.

Elle a de beaux cheveux.

ARTENICE.

Mais d'un blond très-ardent.

ROSALIE.

Je ne m'en doutois pas.

ARTENICE.

C'est un fait, cependant.

ROSALIE.

Son teint...

MONDOR.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle employe.

ROSALIE.

Elle ?

MONDOR.

Pour en juger, il suffit qu'on la voie.

ROSALIE.

Ah! c'est une noirçeur.

MONDOR.

Je vous dis qu'elle en met.
Pour peu qu'elle m'en eut demandé le secret,
Je ne le dirois pas.

HORTENCE.

Un fait plus incroyable,
Plus rare, & qui pourtant n'est pas moins véritable,
C'est que Julie...

ERMINIE.

Eh bien?

HORTENCE.

Oh! ma foi, devinez.

MONDOR.

Je n'y suis pas.

ROSALIE.

Ni moi.

HORTENCE.

Cherchez, imaginez.

ARTENICE.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle?

HORTENCE.

Vous tiendrois-je en suspens pour une bagatelle?
Elle est dévote au point d'afficher les remords.

ROSALIE, *éclatant de rire.*

Les remords de Julie!

MONDOR.

Elle a le Diable au corps.

HORTENCE.

Vous n'êtes pas au bout. La prude se marie.

MONDOR.

Et quel est le mortel de qui l'ame aguerrie?...

HORTENCE.

C'eſt une eſpece d'ours, un noble campagnard
Du Limouſin, dit-on, nommé Monſieur Nacquard.

ROSALIE.

Nacquard tant qu'on voudra, mais, malgré ſa réforme,
Avec ſon air ignoble, & ſa figure énorme,
Julie eſt de tout point un objet révoltant.

MONDOR.

Ah! ſes yeux quelquefois, ont aſſez de montant.

ROSALIE.

Oui; c'eſt tout ce qu'elle a de la figure humaine.

HORTENCE.

La nouvelle pourtant n'en eſt pas moins certaine.

ERMINIE.

Dieu préſerve à jamais de tout mauvais hazard
Le front & la ſanté du bon Monſieur Nacquard!

ROSALIE.

Vous ne me dites rien de l'illuſtre Arſénie?

MONDOR.

On prétend qu'elle mene une aſſez triſte vie
Avec ſon Commandeur. Il en eſt ſi jaloux
Qu'on ne peut lui parler ſans le mettre en courroux.
C'eſt bien de tout Paris le duo le plus ſombre;
Aux ſpectacles, au bal, il la ſuit comme une ombre,
Et ne s'apperçoit pas que c'eſt lui ménager
Ce ſuprême bonheur qu'on goûte à ſe venger.

ARTENICE.

Qui peut la retenir dans ce dur eſclavage?

MONDOR.

L'avarice Il lui donne un brillant équipage,
Des diamans sans nombre, un train du plus grand ton;
Et même on en murmure en plus d'une maison.
Il joue à s'abymer, malgré son opulence,
Et c'est ce qu'Arsénie attend avec prudence.

HORTENCE.

Le destin de sa sœur est beaucoup plus heureux.

ERMINIE.

Alceste en est, dit-on, toûjours plus amoureux.

ROSALIE.

Elle a de bons garants, du moins de sa tendresse.

ARTENICE.

Comment?

ROSALIE.

Il a quitté la petite Comtesse,
Qui, se piquant d'honneur, pour la premiere fois,
Affichoit la constance, au moins, depuis un mois.
On la dit furieuse, outrée, inconsolable.
Il faut qu'Alceste, au fond, soit un homme impayable
Pour occasionner de si vives douleurs.

HORTENCE.

Dit-on qu'il gagne au change?

ROSALIE.

Oui, du côté des mœurs.

MONDOR.

C'est toûjours pour Cléone un très-beau sacrifice.

ROSALIE.

Sans doute, & très-flatteur pour la fille d'un Suisse.

ERMINIE.

Quoi, ce n'est que cela?

ARTENICE.

Peut-être moins encor.

HORTENCE.

On devroit de ses airs rabattre un peu l'essor.

ROSALIE.

Le tableau de nos mœurs est, ma foi, bien bizarre!

ERMINIE.

Quoi! des réflexions! la fantaisie est rare.

(On entend chanter derriere le Théâtre.)

Que veut dire ce bruit? Est-ce un chant nuptial?

SCENE VIII.

L'ABBÉ FICHET, *les Acteurs précédens.*

MONDOR.

EH! c'est l'Abbé Fichet, en propre original.

ARTENICE.

On le trouve toûjours en bonne compagnie.

L'ABBÉ.

Vos deux airs sont notés, divine Rosalie;
Vous avez le premier & le second dessus.

MONDOR.

Comme le voilà fait!

HORTENCE.

Qu'il a les yeux battus!

ERMINIE.

N'importe, il nous dira quelques chansons nouvelles.

L'ABBÉ.

J'ai toûjours du regret à refuſer les belles.
Pardonnez. Ma poitrine eſt d'un délabrement
Qui ne me permet pas de parler ſeulement.
On donne à Céliante une Fête ſuperbe:
Je devois y chanter, y jouer un proverbe.
C'eſt ma fureur à moi qu'un proverbe: & d'hon
neur,
Je me ſuis vu forcé de lui tenir rigueur.
De mon talent un jour, je ſerois la victime,
Et je vais quelque-tems, m'exiler par régime.
Je ſuis anéanti.

ARTENICE.

Quoi! ſans remiſſion?...

L'ABBE'.

Moi, me faire prier? c'eſt mon averſion.

ROSALIE.

Ah! ne lui faiſons pas de demande indiſcrette,
Il a beſoin...

L'ABBE'.

Je vais riſquer une Ariette,
Puiſque vous m'y forcez; mais c'eſt ſous le ſe-
cret,
Céliante jamais ne me pardonnerait.
(*Il prélude & chante un air quelconque, mais très-court.*)

ROSALIE.

Il eſt délicieux!

ARTENICE.

Inconcevable!

ERMINIE.

Unique!

MONDOR.

Harmoniste profond !... En parlant de Musique,
Auriez-vous cette nuit, des projets de Vaux-Hall ?

HORTENCE, *vivement.*

Mais, en effet, pourquoi n'irions-nous pas au Bal ?
Mondor nous meneroit.

MONDOR.

Non, j'ai donné parole
D'aller faire au Marais un triste cavagnole.

ROSALIE.

Vous ne sauriez manquer à cet engagement ?

MONDOR.

Non; mais je vois pour vous un autre arrangement,
Vous pourrez disposer de ma Berline angloise.

ROSALIE.

Ah ! vous êtes charmant !

MONDOR.

Vous y serez à l'aise.
Sur le siege, au besoin, l'Abbé tiendroit encor;
Vous l'aurez dans une heure.

ROSALIE.

Au plus tard, cher Mondor.

MONDOR.

Vous pouvez y compter.

ARTENICE, *à Rosalie.*

Eh! mais, charmante Reine,
Parle-nous donc un peu de ton auguste chaîne.
Irrémissiblement tu vas prendre un Epoux.

MONDOR.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous !

ARTENICE.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Gernance ?

Eſt-il toûjours aveugle, & plein de confiance ?
Nous ne te perdrons pas apparemment ?

MONDOR.

Oh ! non.

(appercevant Gernance.)
Mais, c'eſt lui-même.

SCENE IX.

GERNANCE, *les Acteurs précédens.*

ARTENICE, *ſe compoſant & élevant la voix pour être entendue de Gernance.*

On dit qu'il eſt du meilleur ton.
(à Gernance.)
Ah ! nous parlions de vous ; & du fond de mon ame,
Je faiſois à l'inſtant votre éloge à Madame.

ERMINIE.

On voit qu'aſſurément, vous êtes connoiſſeur,
Et vous ne pouvez pas mieux placer votre cœur.

HORTENCE.

De tous les gens ſenſés vous aurez le ſuffrage,
Et vous faites un choix au-deſſus de votre âge.

MONDOR.

On doit également les applaudir tous deux,
Et l'amour leur promet le ſort le plus heureux.

ARTENICE.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de charmes.

Il faut pour cette nuit nous mettre sous les armes.
(*à Rosalie.*)
Mondor, prenons congé de Madame. A tantôt.
Nous allons nous presser pour revenir plutôt.

SCENE X.

GERNANCE, ROSALIE.

ROSALIE.

Vous avez bien tardé?

GERNANCE.

Je quitte mon Notaire;
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire!
Pardonnez. Ce devoir tenoit trop à mon cœur,
Et j'étois trop jaloux d'assurer mon bonheur.

ROSALIE.

J'ai cru pouvoir compter sur votre complaisance.

GERNANCE.

Ah! ne doutez jamais de vos droits sur Gernance.

ROSALIE.

On a parlé d'un Bal qui doit être charmant:
Nous pourrions sous le masque, y causer librement.
Ce projet m'a souri, je n'ai pu m'en défendre;
Allez changer d'habit, & revenez me prendre.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

MOn rouge eſt-il bien mis, Marton?

MARTON.

Divinement.

ROSALIE.

Cette mouche eſt, je crois, placée artiſtement?
Comment me trouves-tu?

MARTON.

Je vous trouve charmante,
Et le Bal n'aura pas de beauté plus brillante.
Gernance avec orgueil enchaîné ſous vos loix,
Verra tous les regards applaudir à ſon choix.
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,
Charmer tous les maris, & déſoler les femmes.

ROSALIE.

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,
Et même je faiſois une réflexion.

MARTON.

Vous?

ROSALIE.

Je penſois qu'Hortenſe, Erminie, Artenice,
Ne me convenoient plus.

MARTON.

Comment! par quel caprice,
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment?...

ROSALIE.

Je leur trouve entre nous un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalousie,
Vu le secret dépit dont leur ame est saisie?
Rien ne m'est échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs souris moqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épousant Gernance,
A mettre désormais un intervalle immense
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, Marton, un Suisse à baudrier,
Le sac, une livrée, enfin, tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'usage;
Et si quelque hasard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les désespérer.

MARTON.

Ce sera votre état; que pourraient-elles dire?

ROSALIE.

Oh! rien ne contraindra leur fureur de médire,
Mais ce sera de loin; & je n'entendrai pas
Leurs propos insolens, leurs perfides éclats.
Ah! quel bonheur, Marton, d'écraser des Rivales
Qui se croyoient en droit de nous traiter d'égales!
Combien je vais jouir de leur confusion!

MARTON.

Mais il faut se monter sur sa condition.
Je vous approuve fort. Cependant, par prudence,
Sachez dissimuler ce desir de vengeance
Jusqu'après votre hymen.

ROSALIE.

C'est bien ce que je veux,
Et même les forcer à seconder mes vœux.
Il faut, pour mettre un frein à leurs langues traîtresses,
Leur prodiguer encor les plus tendres caresses.
Elles n'y perdront rien, & mes ressentimens...

SCENE II.

M. SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÉS.

EH bien, tout est-il prêt pour vos arrangemens,
Ma chere Rosalie? Epousez-vous Gernance?
Craignez de vous trahir par quelque négligence.
Lysimon peut cacher quelque mauvais dessein,
Et je suis informé qu'il manœuvre sous main.

ROSALIE.

Quoi! pourroit-il encor nous donner de l'ombrage?

MARTON.

Quand il faudroit lutter contre un nouvel orage,
Nous saurions mettre au pis le Seigneur Lysimon.
N'avez-vous pas pour vous & l'amour & Marton,
(*Montrant Rosalie.*)
Et ces yeux-là, sur-tout, en qui je me confie,
Et Monsieur Sophanés, & sa Philosophie?

ROSALIE.

Et Gernance, d'ailleurs, Gernance en un moment

Pourroit-il démentir son tendre empressement?

M. SOPHANÈS.

Un moment, quelquefois, n'est pas sans conséquence.
A parler vrai, pourtant, j'y vois peu d'apparence.
Mais, par malheur, enfin, s'il venoit à changer;
Il faudroit bien encor ne pas trop s'affliger.
Le Mariage, au fond, n'est qu'un nœud populaire,
Un pis-aller.

MARTON.

Sans doute. Avec son caractere,
L'Hymen n'auroit jamais trouvé grace à mes yeux.

M. SOPHANÈS.

On pourroit aisément vous trouver beaucoup mieux,
Du moins pour la fortune; & dans l'âge où nous sommes,
L'intérêt est le Dieu qui captive les hommes.
Tout dépend, à Paris, de jetter sur son nom
Un vernis imposant de réputation,
Et tout peut y servir, même jusqu'au scandale.
Tenez, j'ai, par exemple, un Traité de Morale
Que je suis à l'instant tout prêt à publier;
Ma foi, je suis tenté de vous le dédier.
Tout-à-coup, au moyen de cette bagatelle,
Vous auriez un Brevet de bel esprit femelle,
Un cercle, un tribunal, un nom accrédité,
Nous disposons ainsi de la célébrité.
Il n'est point parmi nous, de si mince génie,
D'auteur si peu fêté, qui n'ait son Aspasie.
Je vous mets du secret. Un tel rôle, au besoin,
Pourroit vous réussir, & vous mener très-loin.

Fiez-vous à mon zele, à mon expérience :
D'ailleurs, il n'eſt pas dit que vous perdiez Gernance.

ROSALIE.

Soit amour, ſoit orgueil, je tiens à ce Roman.

MARTON.

Parbleu ! j'y tiens auſſi, j'en ai conduit le plan,
Et j'ai ſu diſpoſer Gernance de maniere
Qu'à Monſieur Lyſimon il doit rompre en viſiere.
[*à Roſalie.*]
Allez, je vous predis le plus heureux ſuccès.
Mais, avec l'agrément de Monſieur Sophanés,
Il faut ſonger, Madame, à s'habiller bien vîte :
C'eſt un moyen de plus pour notre réuſſite :
Nous aurons cette nuit, Gernance ſous la main,
Nous le menons au bal, & terminons demain.

SCENE III.

M. SOPHANE'S *ſeul.*

ROſalie eſt encore un effet très-ſtérile,
Mais un jour ſa beauté pourroit la rendre utile.
Il faut la ménager. On ne ſait quelquefois
L'eſpoir qu'on peut fonder ſur un pareil minois.



SCENE IV.

GERNANCE, M. SOPHANE'S.

M. SOPHANE'S.

AH! vous voilà, Gernance, en habit de conquête!
On voit que de l'amour vous préparez la fête.
C'eſt toûjours à demain?

GERNANCE.

Oui, c'eſt le jour heureux
Qui va livrer enfin Roſalie à mes vœux.
Rien ne peut égaler ma tendre impatience.
Mais, quoi! c'eſt Lyſimon!

SCENE V.

LYSIMON, GERNANCE, M. SOPHANE'S.

LYSIMON.

JE vois, mon cher Gernance,
Que vous n'attendiez pas mon importun retour;
Vous comptez les momens que j'enleve à l'amour;
Mais je viens de finir des courſes néceſſaires,
Qui pourront vous donner d'importantes lumieres.
Vous m'avez cru tantôt l'eſprit préoccupé:

De faux bruits, en effet, pouvoient m'avoir trompé.
On est si confiant, d'ailleurs, lorsque l'on aime!
Mais on doit à l'instant, m'apporter ici même,
Des faits bien constatés, bien sûrs, bien évidens:
Vous vous devez, du moins, des éclaircissemens.
Je les attends, vous dis-je, & vous allez connoître
Le destin, qui, sans moi, vous menaçoit peut-être.
Ma ressource est encor au fond de votre cœur:
Consultez-le, Gernance, il est fait pour l'honneur.

GERNANCE.

Vous pouviez, Lysimon, vous épargner ces
peines...
Je vous l'ai déjà dit, vos démarches sont vaines.
J'en connois les motifs, d'ailleurs; & c'est assez.
Mais pour vous éviter tant de soins déplacés,
Apprenez que demain j'épouse Rosalie.
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.
(Ironiquement.)
Je ne vous presse pas d'en être le témoin;
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

LYSIMON.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance?
(à Monsieur Sophanès.)
Et vous la souffririez, vous, l'ami de Gernance,
Vous, que je suis surpris de rencontrer ici,
Vous, Monsieur Sophanès?

M. SOPHANE'S, *d'un ton léger.*

Il est bien endurci.
J'ai tenté, comme vous, de combattre sa flamme;
Mais, toute la morale a glissé sur son ame.
Aux discours que tantôt je n'ai pas ménagés,
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.

Je sais que bien des gens fronderont sa manie;
Mais un zele indiscret deviendroit tyrannie.
D'ailleurs l'amitié même a ses préventions.
Le bonheur, comme on sait, tient aux opinions:
La sienne est de braver tout usage incommode;
Et chacun a le droit d'être heureux à sa mode.

LYSIMON.

Ciel! de combien d'écueils il est environné,
Et que le nom d'ami me semble profané!
Quoi! dans tous les états une aveugle licence
Se produit au grand jour avec cette indécence!
Ces coupables excès ont duré trop long-tems,
Et j'oserois m'attendre à d'heureux changemens.
Nous revoyons les loix en vigueur, & peut-être
Nous touchons à l'instant où les mœurs vont renaître.

GERNANCE.

De ce jargon moral mon cœur sent tout le prix.
Entre nous, cependant, je ne suis pas surpris
Qu'il ait pu quelque fois fatiguer Rosalie.

LYSIMON.

La fatiguer? qui? moi! Quelle est cette folie,
Gernance?

M. SOPHANE'S, *à Gernance.*

Vous verrez qu'il ne la connoît pas.

GERNANCE.

Vous jouez à merveille, & cet air d'embarras
Est très-comique, au moins.

LYSIMON, *en lui-même.*

J'entrevois l'artifice.

GERNANCE.

Le plus sage a par fois, ses momens de caprice;

Il faudroit seulement, qu'il prit un ton moins dur.

LYSIMON.

Je n'approfondis point ce persiflage obscur;
J'en démêle aisément la source clandestine.
Je reconnois par-tout, l'erreur qui vous domine.
Je vous vois entouré de conseils séducteurs;
Mais l'amitié vous reste, & les remords vengeurs
Rameneront bientôt la vertu dans votre ame.
Je ne vous verrai point, esclave d'une femme,
Vous mêler sans pudeur, à ces hommes perdus,
Qui vainement jaloux d'un honneur qu'ils n'ont plus,
Ont d'un nom respectable avili la noblesse,
Pour ramper lâchement aux pieds d'une maîtresse.

GERNANCÉ.

Je pourrois m'offenser de tous ces vains éclats
D'une fausse chaleur qui ne m'impose pas.
Je ne vous dis qu'un mot. Rosalie est chez elle,
Et pourroit d'un regard confondre votre zele.
C'est trop vous emporter dans sa propre maison.

LYSIMON.

J'y reste, & vous savez quelle en est la raison;
Mais croyez que l'ardeur de vous rendre service
Ne m'imposa jamais un plus grand sacrifice.
Je vois trop, en effet, l'ascendant de ces lieux,
Combien on y respire un air contagieux;
Mais je vois vos dangers, je vous suis nécessaire:
On ne rebute pas une amitié sincere.
Vous pouvez méconnoître, en ce moment d'erreur,
Cet intérêt pressant qui commande à mon cœur;

Vous ne me verrez point sensible à cet outrage.
Je veux à vos périls mesurer mon courage;
Et dût tomber sur moi votre imprudent courroux,
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

M. SOPHANE'S, *à Gernance.*

Mais vraiment, c'est porter le délire à l'extrême.

SCENE VI.

ROSALIE, *les Acteurs précédens.*

GERNANCE.

VEnez, venez ici vous défendre vous-même.
C'est trop le ménager. Que sa confusion
Egale, s'il se peut, son obstination.
Montrez-vous, qu'il rougisse en vous voyant si belle:
Je vous jure à ses yeux, une ardeur éternelle.

ROSALIE, *à Lysimon.*

Eh, quoi! vous vous plaisez à me surprendre ainsi!
Je ne m'attendois pas à vous trouver ici.
Mais ne feignez donc point de ne me pas connoître.
Votre ressentiment se calmera peut-être.
Quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi?
Ne puis-je librement disposer de ma foi?

LYSIMON.

On m'avoit prévenu de l'éclat de vos charmes,
J'éprouve en les voyant de nouvelles alarmes.
Je ne me pique pas d'insensibilité,
Et je sais quel hommage on doit à la beauté.

Je ne m'en défends pas ; cette figure aimable
Rendroit à d'autres yeux sa foiblesse excusable.
Moi-même, je pourrois pardonner une erreur ;
Mais il a des projets réprouvés par l'honneur.
Voyez à quels dangers sa passion l'expose.
Son cœur un jour, peut-être, en haïroit la cause.
Prévenez ces malheurs, & vous même aujourd'hui
Prêtez-lui contre vous, un généreux appui.
Agréez un conseil à tous deux salutaire.
Renoncez par prudence, au don qu'il veut vous faire,
Ou craignez que bientôt une triste clarté
Ne dévoile à ses yeux l'affreuse vérité.

ROSALIE.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace ;
Je conviens cependant que ce ton m'embarrasse,
Et vous pourriez, du moins, mieux cacher votre humeur.
Gernance a-t-il un Maître ? êtes-vous son Tuteur ?
Quels sont vos droits sur lui ?

LYSIMON.

Ceux d'un ami fidele ;
Et c'en étoit assez pour exciter mon zele.
Mais pour lui rappeller ce qu'il doit à son rang,
J'ai d'autres droits encore, & l'intérêt du sang.
Je saurai les défendre, & j'ose vous predire
Que l'honneur, malgré vous, reprendra son empire.

ROSALIE.

Monsieur vient donc au bal ?

LYSIMON, *froidement.*

Oui, s'il en est besoin.

ROSALIE.

La ferveur d'obliger ne peut aller plus loin.
Cela sera plaisant.

M. SOPHANE'S.

Très-plaisant.

SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENCE, *les Acteurs précédens*, & MARTON *qui se tient à portée de servir.*

HORTENCE, *à Rosalie.*

Ah! ma chere,
Ne va pas,
N'allez pas nous gronder. Vous semblez en colere?
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment.
Vous pouvez en juger par notre ajustement.
Le Bal sera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. -- Bon soir, Monsieur Gernance.

M. SOPHANÉS, *à Gernance, au fond du Théâtre.*

Lysimon vous promet des éclaircissemens:
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante...

GERNANCE.

Rosalie à mes yeux n'en est que plus touchante.

ERMINIE.

Mais nous n'avons pas vu la berline là-bas.

HORTENCE.

Oh ! Mondor est exact, & ne tardera pas.

ARTENICE.

Je l'espére. -- A propos, on dit qu'il se prépare
Pour Vendredi prochain une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc?

ARTENICE.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau,
Un spectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau,
Et, des paroles même on fait beaucoup d'éloge.

ROSALIE, *appellant un Laquais.*

Marin !... Courez ce soir me fermer une Loge
A l'Opéra... Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oublier. -- C'est un régal pour moi
Que de voir dans sa fleur une Piece nouvelle.

ERMINIE.

Eh bien, cette Berline enfin arrive-t-elle?

HORTENCE, *à M. Sophanés, qui parcourt une Brochure.*

Ah Monsieur Sophanés, que lisez-vous donc là?
(Elle regarde le Titre.)
Angola? Mais vraiment je connois *Angola* ;
C'est un conte charmant. N'est-il pas de Voltaire?

M. SOPHANÉS.

Très-certainement, non.

ERMINIE.

De qui donc? de Moliere?

M. SOPHANÉS.

L'Auteur est inconnu.

ERMINIE.

Mais très injustement,
Car il fait tout gazer si délicatement,
D'un ton si... je croyois entendre la Berline.

ARTENICE, *à Rosalie.*

En vérité, mon cœur, ce retard me chagrine.
Nous n'arriverons pas. (*Montrant Lysimon.*)
Quel est ce loup-garou?

ROSALIE.

Un parent de Gernance, une espece de fou.

HORTENCE, *à Rosalie.*

Ma chere, nous perdrons les frais de nos parures.
Ah! Mondor doit s'attendre à de belles injures!

LYSIMON, *en lui même.*

Et Gernance, à la fin, n'ouvriroit pas les yeux!

ERMINIE.

Le traître de Mondor! le tour est odieux!

ROSALIE.

Peut-être, le Cocher a fait quelque méprise.

HORTENCE.

Il faut, ma Reine, il faut qu'on nous cherche un
Remise.

ROSALIE.

Que l'on ait un Remise, au plus vîte, Marton.

ERMINIE.

Parbleu! Monsieur Mondor, vous m'en ferez
raison.

ARTENICE.

Il aura sûrement oublié sa parole.

HORTENCE.

Oui, c'est son maudit jeu, son chien de cava-
gnole.

Puisse-t-il éprouver des revers inouis!

ARTENICE.

Non vraiment, j'en ferois d'un écu par louis.

ERMINIE

Comme ils sont impolis, tous ces gens de Finance!

HORTENCE.

Ah! c'est une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENCE.

Oh! je m'en doutois bien!
Mais il faudroit pourtant parer cette disgrace.

MARTON.

J'aurois bien une idée... On pourroit sur la place,
Trouver quelque cocher...

ARTENICE.

Un fiacre! ah! quelle horreur!

HORTENCE.

Pourquoi pas? dans le fond, c'est un petit malheur.

MARTON.

Voyez, consultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez au retour, cent voitures pour une,
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

HORTENCE.

Il seroit trop piquant de manquer le Vaux-hall:
Cours bien vîte, Marton; un peu d'étourderie,
De désordre, d'excès, anime une partie.
(*à Artenice, à demi voix.*)
Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS, *apportant une Lettre à Lysimon.*

Cette Lettre s'adresse à Monsieur Lysimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah! je respire enfin... Jusqu'ici, cher Gernance,
J'espérois que blessé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va dessiller vos yeux:
Lisez, détrompez-vous d'un indigne artifice,
On vous avait vanté le brillant sacrifice
De Mylord Carlinfort;... cette lettre est de lui.

M. SOPHANE'S, *couvrant son embarras d'un ton de persiflage.*

Et de Londres, sans doute, elle arrive aujourd'hui!

ROSALIE, *du même ton.*

La supposition par bonheur est notoire.
Carlinfort est parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire;
Moi-même, ce matin, je le croyois aussi:
Mais comment récuser le témoin que voici.

(*à Gernance.*)

Lisez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit, & un reste d'incertitude.*

Vous le voulez,... il faut vous satisfaire;
Mais craignez...

LYSIMON, *avec noblesse.*

Respectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge là?

HORTENCE.

Vraiment, après le bal cela s'éclaircira.
Enfin, voici Marton.

SCENE

SCENE VIII. & Derniere.

MARTON, UN FIACRE, *les Acteurs précédens.*

Gernance est tour-à-tour occupé de la Scene, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans son jeu l'étonnement & l'indignation.

MARTON.

Ce vilain homme est ivre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me suivre ;
Il veut faire son prix, dit-il.

LE FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma vie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la course.
Vous savez qu'un Vaux-hall est un jour de ressource.

HORTENCE.

Va, tu seras content, partons.

LE FIACRE.

C'est très-bien dit ;
Mais, j'aurois mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits: chacun a sa marotte.
(*Regardant Rosalie avec une attention marquée.*)
Mais je me donne au diable... ou c'est ma sœur Javote.

ROSALIE, *confondue & s'appuyant sur Marton.*
Quel funeste embarras!

LE FIACRE.

Oui, parbleu ! c'est ma sœur.
Elle est, ma foi, très-bien dans ses meubles! d'honneur,

Je ne lui croyois pas une si grande aisance.
Les filles ont toûjours des moyens d'opulence ...

GERNANCE.

Qu'entends-je, & qu'ai je lu? quel état? juste Ciel

MARTON.

Ah! le malheureux bal!

ARTENICE.

Le revers est cruel.
Je sens à quel dégré son ame est au supplice.

HORTENCE, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'est bien pis que la fille du Suisse

LYSIMON.

N'ajoutez pas l'insulte à sa confusion.
Eh bien, Gernance, eh bien!

GERNANCE.

Ah! mon cher Lysimon,
Dans quel abyme, ô Ciel, j'étois prêt à descendre!

LYSIMON.

Le hazard a plus fait que je n'osois attendre.
Cette faveur du sort nous épargne à tous deux
Des éclaircissemens, peut-être dangereux;
Qui sait où la foiblesse auroit pu vous conduire?
Le Ciel vous fit un cœur trop facile à séduire:
Venez, que l'amitié vous console en ce jour,
Et vous sauve à jamais des erreurs de l'amour.

(*Il l'emmene.*)

LE FIACRE, *à Rosalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnois ton frere.
C'est à toi de rougir, respecte ma misere;
Elle est honnête, au moins.

M. SOPHANE'S, *à Rosalie.*

Sans adieu, bel enfant!
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

FIN.

L A

LACRYMANIE

O U

MANIE DES DRAMES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Par Monsieur . . . . . .

ACTEURS.

LISIMON, *Lacrymane, beau-frere d'Alcipe.*

EMILIE, *fille de Lisimon.*

CLITANDRE, *amant d'Emilie.*

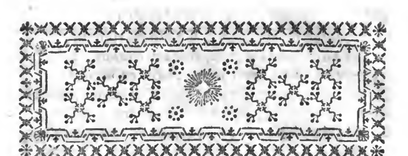
ALCIPE, *beau-frere de Lisimon, oncle de l'Ethérée.*

L'ETHE'RE'E, *neveu d'Alcipe, ou le Damis de la Métromanie.*

PASQUIN, *valet de l'Ethérée.*

LISETTE, *suivante d'Emilie.*

La Scene est chez M. Lisimon, ou, si l'on veut, chez M. de Francaleu de la Métromanie.



LA LACRYMANIE
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALCIPE.

M'Y voilà réſolu, je quitte enfin Paris,
Et faſſe qui voudra la guerre aux beaux Eſprits:
Je renonce à jamais à ce métier funeſte,
Il auroit de mes jours empoiſonné le reſte;
Et pour faire le bien, me ferai-je haïr?
Mais, ne critiquer plus c'eſt m'ôter tout plaiſir;
Plaiſir d'autant plus doux, qu'aux vapeurs de ma bile
Je ne mêle jamais une humeur indocile

Que contre un fot Ecrit, fi j'ufe de rigueur,
Je fais en critiquant refpecter un Auteur;
Et cependant ici, foit raifon, foit caprice,
Puis-je en nommer un feul qui m'ait rendu juftice?
Non, fans doute, & bien loin de me juftifier,
Contre moi Lifimon eft toûjours le premier;
Des beaux Efprits du jour adoptant la démence,
Il a plus loin qu'eux tous pouffé l'extravagance.
Des Drames larmoyans devenu protecteur,
Il prétend de cet art atteindre la hauteur;
Un neveu que je hais pour fon air hypocrite,
Se plait à l'encenfer comme homme de mérite,
Et lui fermant les yeux fur fes nombreux travers,
Lui dit qu'il peut en fage inftruire l'univers;
Tandis que celui même auquel il fe confie,
Sans doute rit tout bas de tant de bonhommie.

SCENE II.

LISIMON, ALCIPE.

LISIMON.

En croirai-je, mon frere, un avis peu certain...
Qui peut vous infpirer un femblable deffein?
Etant fi bons amis, nous quitter de la forte?

ALCIPE.

Pour en ufer ainfi j'ai mes raifons.

LISIMON.

N'importe;

Pourquoi de ce départ ne pas nous avertir,
Chacun dans ce logis se faisoit un plaisir,
Par un tribut d'encens & de reconnoissance,
D'adoucir dans mon cœur l'ennui de votre absence.

ALCIPE.

Eh! comment, s'il vous plait, pourriez-vous?...

LISIMON, *après avoir rêvé.*

En prenant
Nos adieux pour sujet d'un Drame larmoyant.

ALCIPE.

Quoi! tout de bon.

LISIMON.

Sans doute.

ALCIPE.

A sottise pareille
Que diroit tout Paris?

LISIMON.

On s'écrieroit, merveille.

ALCIPE.

Et l'on applaudiroit?

LISIMON.

A tout rompre.

ALCIPE.

Ah! grands Dieux!
Quel esprit de vertige habite donc ces lieux!
Mais ne craignez-vous plus le sifflet du parterre?

LISIMON.

On siffleroit plutôt les pieces de Moliere;
Convenez entre nous que son trop de gaieté
Dégénere par fois en inutilité.

ALCIPE.

Vous le haïssez donc?

LISIMON.

Non, ma jufte critique
Ne hait que fa gaieté trop peu philofophique,
Et s'il a pu jadis fur Monfieur Triffotin,
Aux yeux de tout Paris diftiller fon venin,
Il auroit refpecté, dans fa rage d'écrire,
Ces fages Ecrivains que tout Paris admire;
Et fans doute avec eux étonnant l'univers,
Il eut mieux employé fa morale & fes vers.

ALCIPE.

Vous le connoiffez mal, & jamais dans la France
Il n'eut vu de fang froid pareille extravagance;
Jamais d'un fombre Anglois les tragiques fureurs,
Aux yeux des Parifiens n'euffent coûté des pleurs.
Jamais le fer en main, à la nature entiere,
Un fou n'eut imputé le poids de fa mifere;
Et las du monde entier, jamais Auteur moral
Ne fut impunément devenu fépulcral.

LISIMON.

Et voilà juftement ce noble écart de l'ame,
Qu'un d'entr'eux nous dépeint avec des traits de flâme.
Embraffez fon fyftême, & parmi nos Auteurs,
Notre philofophie a de bons protecteurs.

ALCIPE.

Et qu'a produit de beau cette philofophie?
Les voit-on, dites-moi, foulant aux pieds l'envie,
Pratiquer les vertus dont leurs Ecrits font pleins,
Méprifer la fureur de ces fots Ecrivains
Qui pouvant être amis, fe traitent en corfaires,
Se jurent fans raifon les plus cruelles guerres;
Et qui prenant à part ceux qu'ils ont ennuyés,

Les font s'intéresser à leurs inimitiés.
Mais quittons ces propos, & dites-moi, de grace,
Vous que j'ai vu long-temps errer près du Parnasse,
Depuis quand tenez-vous au genre larmoyant?

LISIMON.

Depuis que j'ai rougi de mon égarement.

ALCIPE.

Depuis quel temps, enfin?

LISIMON.

Cela ne se peut dire.
J'ai trouvé de tout temps qu'il étoit sot de rire...

ALCIPE.

Ainsi de plus en plus outrageant le bon sens,
De mon neveu Damis vous prisez les talens.

LISIMON.

Je fais plus; je prétends lui donner une femme,
Le voir de sa moitié lui-même embellir l'ame;
Et je veux que bientôt, épris des plus beaux feux,
Il soit par sentiment époux très-amoureux.

ALCIPE.

Mais savez-vous s'il l'aime, & si la jeune fille
Répond, en l'épousant, aux vœux de sa famille?

LISIMON.

Croyez qu'en ce logis ma seule volonté
Est chose dont jamais on ne s'est écarté.



SCENE III.

LISIMON, EMILIE, ALCIPE, LISETTE.

LISIMON, *avec enthousiasme.*

JE le répete encor, la voix de la nature
Est d'un être pensant la regle la plus sûre;
Au bien de ses enfans sacrifier ses goûts,
Et les savoir heureux, c'est un plaisir si doux,
Que c'est la seule loi qu'aujourd'hui je m'impose.
(*à Emilie.*)
Connoissant le dessein que mon cœur se propose,
Qu'il me tarde à vous voir achever le bonheur
D'un pere & d'un Epoux...

LISETTE.

Cet espoir est flatteur,
Et répond aux projets que vous avez sur elle...
[*En confidence.*]
Des Epoux adorés il sera le modele.

LISIMON.

Lisette, taisez-vous; & vous, répondez-moi:
L'Epoux que je vous donne aura-t-il votre choix?

EMILIE.

Venant de votre main, ayant votre promesse,
Pourrois-je mépriser ses vœux & sa tendresse?

LISIMON.

Vous l'entendez, mon frere, est-il plus grand plaisir,

Que d'avoir des enfans qui sachent vous chérir?
Croyez que son amour & sa reconnoissance
M'ont bien récompensé des soins de son enfance.
(*à part.*)
Il ne me reste plus qu'à guetter le moment
Où je pourrai trouver mon Auteur larmoyant;
Cependant le temps presse, & je vois avec peine,
Un ouvrage aussi beau fait sans reprendre haleine.

SCENE IV.

ALCIPE, LISETTE, EMILIE.

ALCIPE, *à part.*

Quel ridicule affreux, & quelle triste erreur,
En lui tournant la tête, a donc changé son cœur!
Nous, soyons généreux. (*à Emilie*)
Oserois-je, Madame,
Sur l'hymen proposé vous découvrir mon ame?
Les yeux moins prévenus, je vois avec regret
Que pour lui votre cœur est encore un secret;
Ne me déguisez rien; croyez que ma tendresse,
A vous servir en tout aisément s'intéresse....

EMILIE.

Quand un pere a parlé, je ne sais qu'obéir,
Et loin de lui causer le moindre déplaisir...

ALCIPE.

Cependant cet hymen...

EMILIE, *avec contrainte.*

Craignant de lui déplaire;
J'obéirai, Monſieur, aux ordres de mon pere.

LISETTE.

Monſieur, je ſuis plus franche & je vais ſans façon
Vous parler du futur, mais ſur un autre ton.
Vous ſavez qu'en ces lieux preſqu'avec frénéſie,
Jadis on nous faiſoit jouer la Comédie,
Que Monſieur à ſa table admettant des ſavans,
En échange avec eux recevoit leur encens,
Qu'on étoit bien venu, pourvu qu'avec hardieſſe
On put ſans s'y connoître applaudir une piece,
La trouver ſans défauts & rire avec fureur,
En maudiſſant tout bas & l'ouvrage & l'auteur;
Que les temps ſont changés! dans leurs Drames en proſe,
Nous corriger n'eſt plus le but qu'on s'y propoſe,
On veut nous attendrir & nous faire pleurer
Sur de certains malheurs bien faits pour effrayer,
Et qui ſur tous les points choquant la vraiſemblance;
De leurs ſombres Auteurs prouve l'extravagance:
Mais ce ne feroit rien ſi bornant là leurs vœux,
Ces modernes eſprits n'étoient pas amoureux:
Cet amour eſt de trop, & la philoſophie
Devroit les garantir d'une telle folie.
Peut-on à dix-ſept ans, dans l'âge des plaiſirs,
D'un lugubre écrivain écouter les ſoupirs?

ALCIPE.

Liſette, il n'eſt pas temps de faire une ſatyre,
Contre le bel eſprit c'eſt trop peu de médire;
Il faut avec prudence en démontrer l'erreur,

Faire tomber son masque hypocrite & menteur,
Et quoiqu'en critiquant toûjours avec décence,
Détacher le bandeau qui flattoit l'ignorance.
(à Emilie.)
Mais quand à cet époux, si l'amour paternel
Exige en sa faveur un effort trop cruel,
Bien qu'il soit mon neveu, je romps cet hyménée,
Qui le rendroit heureux & vous infortunée...
Peut-être ma rigueur...

EMILIE.

Ah! pourrai-je jamais
M'acquitter envers vous pour de si grands bienfaits?

LISETTE.

Qui pourroit résister à cet aveu si tendre...
Son cœur est si naïf...

SCENE V.

LISETTE, EMILIE, ALCIPE, CLITANDRE.

LISETTE.

MAis j'apperçois Clitandre.

EMILIE, *à part.*

Quel instant!

LISETTE, *bas à Clitandre & à part d'Emilie.*

Apprenez que Monsieur aujourd'hui,
Contre un pere abusé daigne être notre appui.

ALCIPE.

Oui, Clitandre, aujourd'hui je prétends que mon
frere,
Aux projets de ſon cœur ſoit un peu moins ſévere;
Puiſſai-je auſſi vous voir, rempliſſant mes deſirs,
En poſſédant ſes vœux partager ſes plaiſirs.
J'eſtime & j'aime en vous cet air de modeſtie
Qui vous fait raiſonner en homme de génie,
Qui vous fait mépriſer l'imbécille travers
De vouloir qu'en tous lieux on récite vos vers,
De vouloir qu'en tous lieux une muſe indiſcrette,
Au-lieu d'homme ſenſé vous annonce Poëte,
De faire impunément le connoiſſeur en tout,
Et d'être enfin ici l'arbitre du bon goût.

CLITANDRE.

Rendez moins de Juſtice à cette folle ivreſſe
Dont j'ai ſu, dites-vous, garantir ma jeuneſſe:
C'eſt effet de nature & non de la raiſon...

ALCIPE.

Et qu'importe la cauſe, êtes-vous ſage ou non?
Vous voit-on chaque jour affrontant la ſatyre,
Aux dépens de chacun vous diſtraire à médire?
En qualité d'Auteur faiſant le bel eſprit,
Sur un mot, ſur un rien, condamner un écrit,
Diſtribuer par-tout aux hommes comme aux fem-
mes,
Des Sonnets, des Rondeaux ou des Epithalames,
Quelquefois de la Proſe & ſur-tout des Romans
De ſtructure lugubre & pleins de ſentimens?

CLITANDRE.

Je n'ai point ces travers, n'ayant point leur génie,
Me ſentant peu de goût pour la Métromanie;

Mais ils ſont bien vengés, on les ſiffle ſouvent ...
Et je ne puis comme eux en peignant mon tourment,
(*Regardant Emilie.*)
Au ſein de ce que j'aime inſpirant ma tendreſſe ...

ALCIPE.

Et moi, je veux ici ſervir votre foibleſſe,
Si Madame y conſent & donne ſon aveu.

LISETTE.

Monſieur, moi j'en réponds, je la connois un peu.

EMILIE, *à Liſette.*

A quelle extrêmité me réduis-tu, Liſette ? ...

LISETTE.

Quand on parle pour vous votre bouche eſt muette !

ALCIPE, *voyant l'embarras d'Emilie.*

Clitandre, il me ſuffit, & de votre bonheur,
Je ſais un bon moyen de devenir Auteur.

SCENE VI.

LISETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

L'Ai-je bien entendu ... contre toute apparence,
Alcipe à tous mes vœux feroit d'intelligence?
Quoi! contre ſon neveu ... Mais, Liſette, après tout,
Du meilleur des projets tu peux venir à bout ...

Tu n'as qu'à le vouloir ...

LISETTE.

Ah ! comptez ſur Liſette.

CLITANDRE.

Tu ſais bien qu'en ces lieux on déteſte un Poëte;
Qu'autrefois Liſimon leur grand admirateur,
A ceſſé tout-à-coup d'en être protecteur;
Qu'un Auteur de libelle a ſouvent la manie
De s'orner du manteau de la philoſophie.
On m'a dit en ſecret que l'Auteur ténébreux
De ce genre exécrable, étoit fort amoureux;
Saiſiſſons, s'il ſe peut, ſon meſſage au mercure,
Peut-être y verrons-nous ...

LISETTE.

J'en accepte l'augure.
Mais quel eſt le porteur de cet heureux envoi?

CLITANDRE.

Sans doute c'eſt Paſquin.

LISETTE.

Repoſez-vous ſur moi.
Paſquin auprès de moi courtiſan mal habile,
Voit depuis très-long-temps ſa conſtance inutile;
Un ſeul mot, un regard, me ſont un ſûr garant
De connoître le cœur de l'Auteur larmoyant.
Mais le voici, rentrez ... De votre ſtratageme
Je réponds m'acquitter & me venger moi-même.



SCENE

SCENE VII.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Serviteur à l'objet de mes tendres amours.
Mon Maître est-il ici?

LISETTE.

Du moins pour quelques jours.

PASQUIN.

N'épouseroit-il plus?

LISETTE.

Cela se pourroit faire.

PASQUIN.

(à part.)
Seroit-il là dessous caché quelque mystere,
Et si c'est pour demain.

LISETTE, *du beau ton.*

Il ne faut qu'un moment,
Pour qu'à jamais sa flamme ait causé son tourment;
Crois-tu qu'il soit aimé?

PASQUIN.

Sans doute, & le Mercure
Le vante assez pour que ...

LISETTE.

J'aimerois sa figure.

PASQUIN.

Il est grand & bienfait...

LISETTE.

Mais son air trop pincé
Me le feroit haïr.

PASQUIN.

Un Auteur si sensé!

LISETTE.

Oui, malgré les grands airs de sa philosophie.

PASQUIN.

Lisette connoît donc son genre de folie.

LISETTE.

Je sais qu'il est auteur de Drames larmoyans,
Et l'ennemi juré des faiseurs de Romans.

PASQUIN.

Il est vrai qu'aujourd'hui ses Romans Dramatiques
Ont réveillé le fiel des Auteurs Satyriques;
Que lassés de le voir planer au haut des Cieux,
Leur critique est venu le chercher en ces lieux;
Mais lui pour étouffer leur haine scandaleuse,
S'arme en tous ses écrits d'une horreur ténébreuse:
Honnête homme du reste, & se comportant bien;
Bon ami, bon parent & brave citoyen,
Ayant ce seul travers, & se croyant célebre,
Pour avoir enfanté quelque Drame funebre.

LISETTE.

Et comment nomme-t-on des travers aussi grands?

PASQUIN.

N'osant leur refuser quelque peu de bon sens,
On appelle leur muse une muse amphybie,
Jouant le sentiment & la Lacrymanie.

LISETTE.

Il est vrai que son Maître en a bien la fureur.

PASQUIN.

Oui, je gémis pour lui d'une ſemblable erreur,
Quand je le vois écrire il reſſemble à merveille
A ceux à qui l'on vient de crier à l'oreille ;
Il voit, mais n'entend plus, & par diſtraction,
Fort ſouvent ſur mon dos il fait ſenſation.
Cet article eſt de trop.

LISETTE.

Te paye-t-il tes gages?

PASQUIN.

Il me les doit payer, ſi de nouveaux orages,
De l'hymen qu'en ces lieux ...

LISETTE, *à part.*

Ne nous rebutons point.

(*avec fineſſe.*)

Mais par un bon projet ſuivi de point en point,
Tu peux voir aujourd'hui ta fortune aſſurée...

PASQUIN.

Et quel eſt ce projet?

LISETTE.

De Monſieur l'Ethérée
M'aider à démaſquer & le cœur & l'eſprit,
Voir tous ſes airs pédans tomber en diſcrédit.

PASQUIN.

Crois-moi, c'eſt temps perdu, ſous un maintien ſévere,
Liſette, il n'a jamais maſqué ſon caractere.

LISETTE.

Et ſouvent par erreur, Auteur un peu brutal,
Il te fait ſur ton dos un Sermon fort moral.

PASQUIN.

S'il péchoit par le cœur, j'en tirerois vengeance;

Mais j'aime ses travers & son extravagance.

LISETTE.

Tu le crois donc sincere, & tel que son maintien.

PASQUIN.

Je te l'ai déja dit, c'est un homme de bien,
Avec quelques travers...

LISETTE.

Il t'envoie au Mercure,
Annoncer ses Romans...

PASQUIN.

Même je conjecture
Qu'à dessein aujourd'hui... que même ce paquet...

LISETTE.

Voyons ce qu'il contient.

PASQUIN, *tirant un manuscrit.*

C'est un Roman au net,
Ecrit très-merveilleux pour attirer le sexe,
Et que je lis parfois quand j'ai l'ame perplexe.

LISETTE.

Le style?

PASQUIN.

C'est en Prose, à ce que j'en ai vu,
Sujet intéressant, mais souvent rebattu,
Un sombre assassinat, une reconnoissance,
Une fille cloîtrée & qui fait pénitence
Pour de petits péchés où le Ciel n'eut point part,
Quand sa vertu mourante... ah, Ciel! avec quel art!...

(*feuillette le livre & en fait sortir un billet.*)

Mais quel est ce billet, & quel nouveau délire?
Lui, faiseur de libelles?

LISETTE.

Ah! c'eſt quelque ſatyre!

PASQUIN, *liſant.*

Sonnet ſur un vieux fou dénué de talens,
Qui pour ſe faire un nom court après le bon ſens,
Et qui du larmoyant poſſédant la manie,
Penſe prouver par-là le feu de ſon génie.
Quoi, même critiquer juſqu'à ſon bienfaiteur!

LISETTE.

C'eſt du beau ton, Paſquin, & telle eſt d'un Auteur,
Sous un dehors heureux, la louable coutume,
Qu'un bienfait nous expoſe aux aigreurs de ſa plume.

PASQUIN.

Je n'en puis revenir, cet écrit me confond,
Envain à l'excuſer mon eſprit ſe morfond.

LISETTE.

Prête-moi ce Sonnet, & plus de conſcience,
Rabattons ſon orgueil & ſon impertinence;
C'eſt venger le public & les honnêtes-gens
De la fauſſe vertu de tous ces charlatans.

PASQUIN.

Il me reſte un ſcrupule, & je n'oſe ſans honte...

LISETTE.

Préjugé! Et lui-même en a-t-il tenu compte?

PASQUIN.

Cette raiſon l'emporte, & je vais t'imiter,
Liſette, à lui ſervir un plat de mon métier.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'ETHERE'E.

ENfin, grace à moi ſeul, en devenant Auteur,
J'ai trouvé le moyen de faire mon bonheur,
De m'attirer l'eſtime ainſi que l'indulgence
De tous ceux dont le cœur reſpire la décence,
Et de nos beaux eſprits blâmant l'oiſiveté,
Pour un homme de bien pouvoir être cité,
Par de ſages écrits d'acquérir la tendreſſe
D'une beauté célebre autant par ſa richeſſe
Que par mille vertus, à moins donc que mes yeux
Ne prennent pour vertus des dehors trop heureux.
Ainſi, ſans plus compter ſur le gain de mon livre,
Je me vois pour toûjours aiſément de quoi vivre,
Et pourrai néanmoins, ſans me voir alarmé,
Par le prêt clandeſtin d'un libraire affamé,
Des humains malheureux embraſſant la défenſe,
Sur un ſujet ſi beau méditer en ſilence,
Juſqu'à ce que les ans mûriſſant ma raiſon,
Puiſſent par mes écrits me faire un jour un nom.
Je borne là mes vœux, & je trouve ſtupide
Tout homme qu'à trente ans le travail intimide,
Qui ſe voit ſans frémir de ſoi-même bourreau,
S'avancer ſans horreur dans la nuit du tombeau,

Et qui traite de fous ceux qui mettent leur gloire
A voir leurs noms inſcrits au temple de Mémoire.
Cependant qu'il m'en coûte à faire ce métier,
Qui me fait admirer de l'Univers entier.
L'envie & ſes poiſons ſous des formes nouvelles
M'attaquent chaque jour dans d'infames libelles;
On m'y nomme un méchant, un coquin ténébreux,
Tandis qu'à la vertu j'ai conſacré mes vœux:
Même encor l'autre jour leur fureur inſenſée
Va juſqu'à me prouver que ma veine eſt uſée,
Et dans un beau Sonnet conclut qu'en vrai pédant
Je fais à tout Paris encenſer mon talent.
Vengeons-nous, il le faut, & faiſons que ce traître,
Aux traits qu'il m'a lancés, ſe faſſe reconnoître:
(Oui, c'eſt le ſeul moyen de deſſiller les yeux;)
Imprimons ſous mon nom ce libelle odieux,
Et nous, d'un bon ouvrage utile & reſpectable,
Faiſons aux gens de bien un préſent agréable;
Forçons les à gémir ſur de nouveaux malheurs,
Et bénir avec moi la ſource de leurs pleurs.

SCENE II.

LISIMON, L'ETHERE'E, *aſſis.*

LISIMON.

Morbleu! le bon exemple; & quelle ſotte yvreſſe
M'a fait en vains plaiſirs conſommer ma jeuneſſe;
Mais que faiſiez-vous-là? vous avez l'air rêveur,

Et je vous vois encor l'embarras d'un Auteur ;
Qui donnant plein effort au feu de son génie,
Est surpris achevant un plan de Comédie ?

L'ETHERE'E.

Il est vrai qu'à l'instant j'esquissois un tableau
Qui mérite, ma foi, le plus hardi pinceau.

[*Il lit.*]

» Essai sûr le bonheur que l'on goûte en ménage ;
» Ou moyen de fixer une femme volage.
Exista-t-il jamais un sujet plus heureux ?

LISIMON.

Quel homme !

L'ETHERE'E.

Pour bien peindre il faut être amoureux.

LISIMON.

Sans doute... Mais parlons du sujet qui m'amene.
D'un frere que j'aimois, l'humeur trop incertaine,
Apparemment ici voit avec déplaisir
Les Muses entre nous badiner à loisir...

L'ETHERE'E.

Qu'ont produit ses fermens ?

LISIMON.

Que las de nos ouvrages ;
Il traite d'insensés nos Auteurs les plus sages ;
Et qu'au fond de l'Artois il court avec humeur
Y distiller sur nous sa bile & son aigreur.

(*d'un ton plaintif.*)

Ne pourriez-vous donc pas refermer la blessure
Que r'ouvre dans mon sein la voix de la nature ?
Dans un Drame avec art retracer à nos yeux

(*En sanglottant.*)

Tous les soupirs que vont me coûter ses adieux ?

Vous ſeul...

L'ETHERE'E.

Quoi! vous voulez que d'un ton héroïque
Je chante de vos cœurs l'amitié ſympathique?
Je prévois entre nous bien des difficultés;
D'ailleurs le peu de tems.

LISIMON.

Hé quoi! vous héſitez?
Vous qui d'un jet d'eſprit compoſeriez un Drame.

L'ETHERE'E.

Le titre.

LISIMON.

Jeu d'enfant. Si ma veine s'enflamme,
On peut dans un inſtant vous en trouver quelqu'un
Convenable au ſujet & ſur-tout peu commun:
Nous autres du métier, un effort du génie,
Loin de nous effrayer n'eſt qu'une minutie;
Rêvons donc, & trouvons un titre ſi frappant
Qu'on puiſſe y reconnoitre un Auteur larmoyant.
Mais quelle eſt mon erreur? quoi! ma veine eſt ſtérile?

L'ETHERE'E.

Un champ dur au labour eſt toûjours très-fertile.

LISIMON, *rêvant.*

J'aime aſſez qu'avec peine...

L'ETHERE'E.

Eh bien?

LISIMON.

Ah! m'y voilà.
J'ai ſenti rarement cette abondance-là.
Les adieux...

L'ETHERE'E.

Mais vraiment ce début m'encourage.

LISIMON.

Le titre fait souvent le succès d'un Ouvrage :
Jugez de celui-ci puisqu'à peine naissant,
Il mérite déjà votre applaudissement.

L'ETHERE'E.

Oui, je veux qu'aujourd'hui le beau feu qui m'anime,
Du public étonné vous attire l'estime,
Et qu'on pleure au tableau de deux amis parfaits,
Qu'un sort dur & jaloux sépare pour jamais,
Sans leur laisser du moins la plus douce espérance
De se revoir un jour en ce lieu de plaisance.

LISIMON, *attendri.*

Ah! Vous m'attendrissez, & que du cœur humain
Vous avez mieux que moi su prendre le chemin!
Continuez, mon cher, & vous êtes cet homme
A qui l'on doit l'encens de la Grece & de Rome.
(*à part.*)
Mais, serai-je le seul parmi tant d'amateurs,
Qui n'ait été par fois entouré d'auditeurs?
Ne puis-je en cheveux blancs, pour monter au parnasse,
Du bon goût, sur ses pas, reconnoître la trace?
Voltaire excelle encor à quatre-vingt-dix ans,
Et malgré les censeurs, il n'est pas sans talens.

L'ETHERE'E.

Nous, d'un objet charmant, & de qui la richesse
Est moins chere à mes yeux que ne l'est sa tendresse,
Faisons que cet écrit nous attache le cœur,

Et qu'en faisant le mien j'assure son bonheur.
[*Il s'assied.*]
Muse, broyons du noir; qu'une tristesse affreuse
Répande dans mon sein une horreur ténébreuse:
Que Thalie éplorée, & brisant ses pinceaux,
Delaisse ce Moliere & ses joyeux tableaux,
Et qu'approuvant enfin le feu qui me consume,
Melpomene parfois vienne tailler ma plume.

SCENE III.

L'ETHERE'E composant, PASQUIN.

PASQUIN.

GRands Dieux! qui l'eut pensé que ce grave maintien
Cachat pourtant un cœur aussi faux que le sien.
Ah! que l'on doit haïr cette Philosophie,
Puisqu'elle sert de masque à tant d'hypocrisie.
Eclaircissons ce doute, & sachons en effet,
Si cet homme si sage est Auteur du Sonnet.
(*haut.*)
Monsieur, je vous cherchois.

L'ETHERE'E.

Tais-toi.

PASQUIN.

Monsieur compose?
Est-ce en vers? Je me tais; mais point si c'est en prose.
Vous ne répondez rien; feriez-vous un roman?

L'ETHERE'E, *écrivant toûjours.*

Non, d'un Drame bourgeois je commence le plan,
Et treve à tes discours.

PASQUIN.

Monsieur, mais le Mercure.

L'ETHERE'E.

Qu'il aille, ainsi que toi, vers la race future;
C'est un mauvais ouvrage & bien mal digéré.

PASQUIN.

Parce qu'assez souvent il vous a censuré.

L'ETHERE'E.

Pasquin, quand j'ai parlé je veux qu'on m'obéisse.

PASQUIN.

Eh bien, je me tairai.

L'ETHERE'E, *composant.*

Telle en sera l'esquisse:
La piece est en un acte; ainsi sans plus tarder,
Au courant de la plume il faut nous hasarder.

PASQUIN.

La drôle de manie, & qu'avec vraisemblance
On accuse un Auteur d'un peu d'extravagance!

L'ETHERE'E.

Cette idée est terrible & fera son effet;
Cette autre est plus sublime & fait seule portrait.
(avec commotion.)
La tristesse & l'horreur ont passé dans mon ame.

PASQUIN.

On la reconnoîtroit au trouble qui l'enflamme.

L'ETHERE'E.

Ma verve est bien montée, & je vais à l'instant
Passer de la Protase au premier incident,
A la reconnoissance, aux billets sans adresse,

Aux adieux des amis, enfin à leur tendresse :
C'est-là qu'il faut briller ; c'est-là qu'avec chaleur...
Muse, soutiens le feu qui brûle dans mon cœur..

PASQUIN.

On diroit, à le voir, tant sa face est changée,
Que par un coup du sort, sa tête est dérangée ;
Essayons cependant avant de le quitter,
Si de ce qu'il me doit il voudroit m'acquitter.
[*Il présente un papier à l'Ethérée.*]
Voudriez-vous, Monsieur ?

L'ETHERE'E.

Et quel est ce grimoire ?

PASQUIN.

Sous votre bon plaisir, c'est ce petit mémoire
Que l'autre jour...

L'ETHERE'E, *se levant.*

Traitons un point plus important.
Tu sais bien que je suis assez mal en argent ;
La presse va si mal, & Messieurs les Libraires
Sont depuis si long-tems devenus usuraires,
Que cela fait pitié.

PASQUIN.

Qui le fait mieux que nous ?
[*à part.*]
Puisqu'il est sans argent, il me faut filer doux.
Mais, Monsieur, dites-moi, c'est demain qu'à la presse
On moissonne gratis les lauriers du Permesse ;
Résistez-vous, de grace, au charme décevant,
De se voir par un Dieu loué de son vivant ?

L'ETHERE'E.

Non, sans doute, & c'est-là ce qui fait mon envie.

PASQUIN.

Vers le Bureau, Monſieur, dépêchez, je vous prie;
Autrement vous ſeriez remis à l'autre mois.

(Il lui remet en main ſon Roman)

L'ETHERE'E, *lui rendant un papier.*

Tu peux aller.

PASQUIN.

Monſieur, qu'un Sonnet cette fois !
Y penſez-vous, grands Dieux ! & l'Auteur du Mercure ?
Qu'il verſera ſur vous & de fiel & d'injure!

L'ETHERE'E.

Paſquin, il me ſuffit, & j'ai quelque deſſein
Pour le leur envoyer tout écrit de ma main.

[Il ſort en tirant ſes tablettes.]

SCENE IV.

PASQUIN.

LE traître juſqu'au bout a pouſſé l'inſolence;
Sans doute ce Sonnet prouve ſon ignorance ;
N'allons pas cependant, faiſant le bel eſprit,
Imiter ſes travers, & gloſer cet écrit.
Tout critique ſenſé doit au moins ſe connoître
A tout ce qu'il condamne, ou bien approuve en maître.
A-t-on d'un gros bon ſens les organes pourvus?
Il faut peu raiſonner & ſe taire encor plus.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Mais j'apperçois Lisette.

LISETTE.

Eh bien! quelle nouvelle?

PASQUIN.

Notre beau Philosophe est Auteur du libelle;
Le Sonnet est de lui; son air sombre & rêveur
A dessus ce papier distillé son aigreur.

LISETTE.

Prête-le moi, Pasquin.

PASQUIN.

Hélas! qu'avec aisance
Une femme conçoit un projet de vengeance!

LISETTE.

Je n'ai d'autre projet que de le démasquer.

PASQUIN.

Dans une triste affaire: ah! tu vas m'embarquer;
Chez tous nos beaux Esprits il doit faire figure,
Et je cours très-grand risque à voler le Mercure.

LISETTE.

Le voler, & c'est lui qui par un sot trafic,
Plus d'une fois par mois a volé le public;
Par l'ennui qu'à longs traits...

PASQUIN.

Mais c'est trahir mon Maître.

LISETTE.

Tous moyens sont permis pour démasquer un
traître.

PASQUIN.

Tu le veux, j'y consens; & s'il les croit perdus,
Pour sa Muse en fureur c'est un effort de plus.

LISETTE *seule.*

Quelqu'un vient, c'est Monsieur; du projet de
Clitandre
Essayons maintenant où le but pourra tendre.

SCENE VI.

LISIMON.

Dieux! qu'il sera surpris lorsque dans un instant
Je vais lui débiter mon Drame larmoyant.
Parmi de vieux papiers j'ai trouvé cette esquisse,
Où de quelques talens je donnois quelqu'indice.
Maintenant il faut peindre & perfectionner
Ce que j'avois été contraint d'abandonner;
Lui donner un air neuf, un ton mélancolique,
Et faire ce qu'on nomme une œuvre dramatique.
Allons, point de relâche, & marchons sur ses pas:
D'un air sombre & lugubre il paroît faire cas;
Imitons sa froideur & son maintien sévere,
Aions, ainsi que lui, l'accueil atrabilaire;
Mesurons par des points jusqu'où le sentiment
Doit porter l'humeur sombre & l'attendrissement.
(Levant les mains au Ciel.)
Que je vous dois, grands Dieux! qui dans ma
soixantaine,

Daignez mieux qu'à vingt ans fertilifer ma veine;
Ce bienfait eft le feul que j'attende de vous.
Et toi, Mufe, reçois tous mes vœux les plus doux.
(Il s'affied.)
Ecrivons...

SCENE VII.

LISIMON, L'ETHERE'E, *tous deux compofant & fans fe voir.*

L'ETHERE'E.

Je ne puis, malgré la vraifemblance,
Finir fi fimplement un Drame d'importance;
Et bien que mon fyftême ait peu de partifans,
Un dénouement n'eft beau que chargé d'incidens.
Que diroit-on de moi? moi dont l'heureux génie,
De moliere fur-tout détefte la manie;
Lui qui veut qu'un fujet avec art ménagé,
D'ornemens fuperflus fe trouve dégagé,
Et moi qui d'un fujet fimple par fa nature
Prétend qu'un Auteur faffe une longue aventure;
Qu'une reconnoiffance, un billet déchiré,
Un récit de malheur, un enfant égaré,
Divifant l'intérêt, & faifant épifode,
Faffent ce qu'on appelle une piece à la mode;
Cependant le temps preffe, & mon feu qui s'éteint...

LISIMON, *à part.*

De tous nos beaux Esprits je vais donc être craint.
Ils ont assez long-temps raillé mon impuissance :
Mais me voyant Auteur, quelle douce vengeance!
Il me semble les voir interdits, stupéfaits,
Venir en hâte ici me demander la paix.
Complimenteurs jaloux d'une Muse naissante...

L'ETHERE'E, *rêvant de son côté.*

Quoi! rien de merveilleux ne remplit mon attente.

LISIMON, *à part.*

Embrasser leur rival, encenser mes talens.

L'ETHERE'E, *en colere.*

J'enrage...

LISIMON, *à part.*

Et tout cela m'arrive à soixante ans.

L'ETHERE'E, *furieux.*

Quoi! vainement encor me creusant la cervelle...
Je ne puis d'un sujet...

LISIMON, *en homme inspiré.*

Je deviens un modele;
On me cite par-tout, on s'empresse à me voir.

L'ETHERE'E, *furieux.*

Grands Dieux!

LISIMON, *presque en extase.*

Et chacun rend justice à mon savoir.

L'ETHERE'E, *désespéré, donne dans sa fureur un coup de poing à Lisimon, & le fait tomber.*

C'en est fait, je succombe.

LISIMON, *se relevant.*

Ah, Ciel! quelle incartade;
Pendant plus de deux mois j'en vais être malade.

Mais, dites-moi de grace, & sans rien déguiser,
Quelle fureur...

L'ETHERE'E.

C'étoit à force de penser;
Ne pouvant rien trouver, & cherchant avec peine
A rallumer le feu dont a brûlé ma veine,
Le dépit, la fureur... & ma confusion
Vous en feroient avoir meilleure opinion.

LISIMON.

Sur ce point-là j'ai tort, & je vous fais excuse,
C'est moi qui dérangeois Madame votre Muse;
Elle vous délaissoit pour habiter chez nous...

L'ETHERE'E.

Comment...

LISIMON.

Je composois en même-temps que vous.
Vous en pourriez gémir: une jeune cervelle
En rage assez souvent de se voir un modele;
Et pour vous en convaincre, écoutez seulement
Les mille & un malheurs.

L'ETHERE'E.

Ah! c'est du larmoyant.

LISIMON.

Le titre, vous savez, fait beaucoup à la chose;
Il est beau pour un Drame en un acte & en Prose.
(*Il lit.*)

Les mille & un malheurs; la scène est à London;
On saura qu'en ces lieux il est une prison,
Où le jour avec peine écartant la nuit sombre,
Mêle le feu du Ciel aux ténebres de l'ombre:
Deux mille infortunés habitant ce sejour,
Sous le poids de leurs fers gémissent tour-à-tour;

Le plus âgé se leve & comptant ses blessures,
Leur fait un long récit de quelques aventures.
Voici comme il commence: humanité, frémis;
Mortel au cœur d'airain, pleure, tremble & gémis,
Si les maux que ta haine, homicide & farouche,
Répand sur les humains, n'a plus rien qui te touche.

L'ETHERE'E.

Mais ce sont-là des vers...

LISIMON.

Ils en ont la longueur,
Le nombre, la cadence, & non la sotte aigreur;
J'aimerois en effet que ma Muse intrépide,
Suivît sans mon aveu le Dieu des vers pour guide.

L'ETHERE'E.

Que lui feriez-vous donc?

LISIMON.

En connoissant l'abus,
Je ferois de la Prose, ou je n'écrirois plus.

L'ETHERE'E.

En matiere de goût vous êtes difficile.

LISIMON.

Vous en pouvez juger... mais c'est de votre style
Que je suis amoureux... Dieu sait si j'ai bon choix...

L'ETHERE'E, *lisant d'un ton grave.*

Les adieux!

LISIMON.

Ah! c'est donc du tragique bourgeois.

L'ETHERE'E.

Sans doute.

LISIMON.

Les adieux! que ce titre est sonore.

L'ETHERE'E, *lisant.*

» D'un côté du Théâtre on voit d'Eléonore,
» Un métier à l'aiguille & du linge de deuil;
» Une table à quadrille, & de l'autre un fauteuil;
» Un laquais fort stupide, & que par bienséance,
» On peut nommer André, Gervais ou la Prudence,
» Arrange des paquets qui sont prêts à partir;
» Vous paroissez alors, & d'un vrai déplaisir;
» Le visage défait & l'ame consternée,
» Vous regrettez de voir l'odieuse journée
» Qui doit vous séparer d'un frere aussi chéri...
Qu'avez-vous? Je vous vois déja tout attendri;
Vos yeux prêts à pleurer.

LISIMON, *en sanglotant.*

Ah! vous m'arrachez l'ame.

L'ETHERE'E.

Ce récit vous fait peine.

LISIMON.

Eh! sans doute, ce Drame
Va me faire pleurer au point que de long-temps
Je n'oserai revoir des Drames larmoyans.

L'ETHERE'E.

Il faut donc épargner un cœur aussi sensible;
Nous ne le lirons point.

LISIMON.

Eh! seroit-il possible?
A force de pleurer. Ah! j'en perdrois l'esprit!



SCENE VIII.

ALCIPE, LISIMON, L'ETHERÉE

ALCIPE.

Quoi, grands Dieux! de sa plume est parti
cet écrit?
Et son cœur assez faux ose avec assurance,
De ce foible vieillard abuser la démence?
Verrai-je impunément, d'un manteau de vertu,
Pour tromper les humains, un fourbe revêtu?
Mais il est un moyen de démasquer ce traître...

LISIMON.

En ces lieux, qu'à propos vous venez à paroître,
Mon frere? apprenez donc un secret important
Qu'à tout autre qu'à vous je dirois en tremblant.
Je vous préviens qu'ici, dans un Drame tragi-
que,
On chante de nos cœurs l'amitié sympathique.

ALCIPE.

Eh quoi! toûjours ce Drame & toûjours des travers?

LISIMON.

Ne vous affligez pas, il est écrit en vers,
Et conserve si bien l'empreinte du génie
Qu'enfin c'est un ouvrage à terrasser l'envie.

ALCIPE.

Quoi! ce Drame...

LISIMON.

Ecoutez, & voyez si jamais...

ALCIPE.

Je crois tout.

LISIMON:

Mais enfin.

ALCIPE.

Ah! rendez-moi la paix;
Et de tous ces écrits dont votre verve abonde,
Vous me verrez bientôt assommer tout le monde;
Mais puis je en ce moment y prendre du plaisir,
Quand de chagrins réels je me vois assaillir?

LISIMON.

Quel travers surprenant, & quelle frénésie
Le fait donc ennemi de la philosophie?
Il est toûjours grondant, il s'emporte d'un rien,
Et n'aime dans autrui d'autre avis que le sien.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, ALCIPE.

LISIMON.

J'Ai peine à concevoir ce que votre bon cœur...

ALCIPE.

Croyez que j'ai long-temps gémi de votre erreur,
Tant que tous ses travers & sa philosophie,
De vos yeux abusés étoient l'unique envie,
Que vous le regardiez comme un homme divin,

Pratiquant les vertus dont votre cœur eſt plein ;
N'ayant pour tout ſyſtême & pour deſir unique
Que de vous faire prendre un ton philoſophique,
Un jargon déteſtable, à qui le vrai bon ſens
A droit de refuſer le plus léger encens :
Et que ce ridicule adopté par outrance,
Ne vous faiſoit paſſer que pour être en démence,
Que vos biens, & ſur-tout un objet ſi charmant,
N'étoient pas le lien d'un tel aveuglement;
J'ai cru que je pouvois, ſans vouloir vous contraindre,
Vous laiſſer une erreur qui n'étoit plus à craindre;
Une fois que le traître à vos yeux démaſqué...

LISIMON.

Eh! comment reconnoître un bienfait ſi marqué!

ALCIPE.

N'y penſons plus, mon frere, il en coûte à mon ame,
Des complots les plus noirs à dévoiler la trame;
L'ingrat qui vous outrage eut des droits ſur mon cœur
Dont encor je n'ai pu devenir le vainqueur;
Je médite un projet où nous pourrons ſans crainte
Connoître la noirceur dont ſon ame eſt atteinte,
Ou bien de ſes erreurs arrachant le bandeau,
De la vertu chez lui rallumer le flambeau.

LISIMON.

Comptez, comptez, ſur moi...

ALCIPE.

D'abord avec adreſſe
Je vais, mais ſans aigreur, lui prêcher la ſageſſe,
Narrer ſuccinctement à quel point ſes erreurs

Ont servi sous nos yeux à corrompre ses mœurs,
Et combien le sot air de sa philosophie,
Cache un cœur amoureux de son hypocrisie.
Je prévois à regret que sourd à mes leçons,
D'Auteur philosophique il va prendre les tons;
Citer de ces grands mots & de ces longues phrases,
Que tous ces charlatans citent dans leurs extases;
Parler d'humanité, de bonheur évident,
Et me prouver à moi mon peu de jugement.
Paroissez applaudir à sa vaste ignorance,
Et de ses partisans blâmez la tolérance,
Vous verrez qu'à ces mots, autorisé par vous;
La Satyre eut souvent ses loisirs les plus doux.
Mais je dois, avant tout, consoler Emilie,
Des maux que lui causa cette Lacrymanie.

LISIMON.

J'y consens volontiers, & de changer son cœur;
Puissions-nous tous les deux obtenir le bonheur!

SCENE II.

LISIMON.

JE n'en puis revenir; quoi! la philosophie
Lui servoit à masquer pareille hypocrisie,
Au moment qu'à ses pieds je mettois tout mon bien,
Et qu'Emilie alloit devenir le lien
D'un amour que mon cœur croyoit sans défiance!
Le traître me traitoit de vieillard en démence,

De sot, de bel esprit, & d'homme à vision,
A qui la mode tient lieu d'érudition.
Après tout, cependant j'ai ce que je mérite;
Devois-je ranimer ma Muse décrépite,
Et voyant sur mon front soixante ans accomplis,
Me faufiler encor avec les beaux Esprits?
Laissons-là son systême, & croyons qu'à notre âge
Le temps est bien venu de paroître un peu sage,
De ne plus s'occuper de ses jolis talens,
Qui prouvent nos Auteurs dépourvus de bon sens.
Mais laissons là sur-tout ces Drames romanesques,
Ces Drames Larmoyans, ces scenes gigantesques,
Où le sentiment seul tient lieu de ce plaisir,
De ce sourire heureux qu'on ne peut que sentir,
Que de quelques Auteurs la naïve peinture,
Sans peine & sans efforts voloit à la nature;
Le vrai, le beau, le simple habitoient leurs Ecrits,
On voyoit sur leurs pas les plaisirs & les ris:
Et ne s'armant jamais d'un ton philosophique,
L'art de parler au cœur n'étoit pas méthodique.
Mais que penser enfin du ridicule affreux
Dont m'a rendu victime un mortel odieux,
Qui sous le masque heureux de la philosophie
Se sentoit dévoré des serpens de l'envie,
Et qui foulant aux pieds l'honneur & la vertu,
Du plus léger remords n'étoit pas combattu?
Achevons cependant de démasquer ce traître,
Tromper qui veut tromper... Je vois quelqu'un paroître;
Des déplaisirs secrets où je suis abymé;

Chacun pour les grossir me paroît informé;
Il semble qu'on me guette, & que chacun conspire
A croître sans pitié l'ennui qui me déchire.
(*Il s'enfuit.*)

SCENE III.

LISETTE, CLITANDRE, PASQUIN.

PASQUIN, *contrefaisant l'homme fâché.*

Je m'en veux en secret; vos bienfaits généreux,
A moi-même aujourd'hui me rendent odieux.
Malgré tous vos discours, je me sens trop coupable,
Et de ce nouveau trait je me sens incapable.
Tu m'as trahi, Lisette.

LISETTE.

Ecoute-moi, Pasquin.
Que crains-tu, si Monsieur...

PASQUIN.

Je crains tout.

LISETTE.

Mais enfin...

PASQUIN, *contrefaisant l'homme fâché, tendant la main à Clitandre.*

Avec tous ses défauts, je dûs chérir mon maître;
A ce trait de noirceur peut-on me reconnoître?

Encore une heure ou deux le traître eſt démaſqué.
(s'arrachant les cheveux.)
Et ſeul j'en ſuis la cauſe.
CLITANDRE, *lui donnant ſa bourſe.*
Un bienfait ſi marqué,
Nous forcera, Paſquin, à la reconnoiſſance.
PASQUIN, *la ſerrant.*
Puiſſai-je, comme vous, n'en avoir repentence.
LISETTE.
Mais, Paſquin, c'eſt ici qu'il faut bien te ſervir
Du bel art que le Ciel t'a donné pour mentir;
Apprends-lui ce larcin, ſers bien notre vengeance,
Et tu pourras compter ſur ma reconnoiſſance.
PASQUIN.
Le voici, rentrez vîte: il a l'air d'un Auteur
Qui cherche à compoſer & n'eſt pas en humeur.

SCENE IV.

PASQUIN, L'ETHERE'E.

PASQUIN.

Monſieur, je viens ici du meſſage au Mercure,
Vous rendre mot pour mot...
L'ETHERE'E.
D'abord je conjecture
Que tu fus bien reçu des Commis du Bureau.
PASQUIN.
Aſſez bien (ſans pourtant leur ôter mon chapeau;)

(Connu dans un endroit, on peut avec hardiesse
Négliger ces devoirs d'austere politesse)
Mais l'Auteur du Mercure & tous ses assistans,
Sont, j'ose me flatter, de bien aimables gens.
D'abord en s'inclinant, l'un d'entr'eux me demande
Le but de mon message, & moi, sans qu'on m'entende,
Sans presqu'ouvrir la bouche ou desserrer les dents :
» Je viens ici, Messieurs, stipuler votre encens,
» Pour un Auteur connu de vous & du Parnasse;
» C'est M. l'Ethérée; ah! cet Auteur de race,
» Un mauvais Prosomane : auriez-vous de ses vers ?

L'ETHERE'E.

Les faquins!

PASQUIN.

Dites-lui qu'un esprit de travers,
Est un sombre Ecrivain qui nuit & jour compose
Ou de tristes Romans, ou des Drames en prose.

L'ETHERE'E.

Ce sont de sottes gens que ces gens de bureau.

PASQUIN.

Mais écoutez, Monsieur, un trait bien plus nouveau;
On met votre Roman au rang de ces ouvrages
Qui doivent au Mercure occuper quelques pages,
Pour en tirer l'essence & critiquer sans goût
Ce qui dans cet Ecrit vous a coûté beaucoup;
Je veux dire le style, & non pas les pensées;
Mais du maître Ecrivain les graces empesées,
En déchifrant le titre & tournant deux feuillets,

Un Auteur ſi petit ne ſe taira jamais.
Il faut le rabiller; & d'un ton emphatique,
Il renvoye l'ouvrage au commis ſatyrique;
Il dit; & celui-ci, dont l'amour du prochain.
Plus d'une fois par mois réveilla le venin,
Jaloux de critiquer un auſſi bon ouvrage,
Se prépare auſſi-tôt à le mettre au pillage.
C'eſt ainſi qu'ils font voir par un contraſte heureux,
Que tel fut critiqué, qui fut bien moins ſot qu'eux.

L'ETHERE'E.

Travaillez pour la gloire.

PASQUIN.

Auſſi c'eſt votre faute.
Mais la gloire, après tout, eſt-ce faveur ſi haute?

L'ETHERE'E.

Les ſots, les ſots, Paſquin, en ignorent le prix.

PASQUIN.

Il eſt donc bien des ſots, mon cher Maître, à Paris.
Je connois bien des gens, & des gens d'importance,
Gens de robe, d'épée, & même de finance,
Qui pour en acquérir, fallut-il faire un pas...

L'ETHERE'E.

Auſſi leurs noms, Paſquin, ne leur ſurvivront pas.

PASQUIN.

Le vôtre ſurvivra, malgré ces ridicules
Dont veulent vous charger quelques eſprits crédules.

L'ETHERE'E.

Et quoi, ce genre ſombre!...

PASQUIN.

On dit que vos Romans,

S'ils prouvent sans effort jusqu'où vont vos talens,
N'ont pour autre défaut que cet air de tristesse
Et de mélancolie, aimé de la vieillesse,
Mais peu fait pour le siecle où vous les composez.

L'ETHERE'E.

Les Sages les liront.

PASQUIN.

Les fous, les insensés,
Monsieur, sont en grand nombre, & leur foule grossie...

L'ETHERE'E.

Je ne changerai pas...

PASQUIN.

De la Philosophie
Arborerez-vous seul le superbe étendard?

L'ETHERE'E.

Je veux de l'univers attirer le regard.

PASQUIN.

Mais quoi! toûjours pleurer?

L'ETHERE'E.

Oui, Pasquin.

PASQUIN.

Cette étude
Seroit-elle chez vous passée en habitude?
Cependant autrefois folâtre en vos beaux jours,
Vous chantiez les plaisirs, les jeux & les amours.

L'ETHERE'E.

Je vais donc me venger, & que cette aventure
Va surprendre de gens dans le nouveau Mercure!
Moi, faiseur de libelle, & devenu méchant,
J'enrage... ah! malgré moi, ce trait est fort plaisant.

PASQUIN, *à part.*

Quoi! même ſous mes yeux vanter ſes ridicules!
Peut-on jouer ainſi les humains trop crédules?

L'ETHERE'E, *avec bonté.*

Mais tu parois rêveur; as tu quelques ſoucis?
Contes-les moi, Paſquin, je ſuis de tes amis.

PASQUIN, *à part.*

Toi, ſcélérat, plutôt...

L'ETHERE'E.

Avec moi veux-tu feindre?

PASQUIN, *à part.*

Je veux te démaſquer.

L'ETHERE'E.

Tu parois te contraindre,
Et d'où vient aujourd'hui te défier de moi?

PASQUIN, *faiſant l'intimidé.*

Je crains que ſur mon dos...

L'ETHERE'E.

Je te donne ma foi,
De t'excuſer ſur-tout, ſi la vérité pure...

PASQUIN, *en héſitant.*

Il faut donc confeſſer que l'Auteur du Mercure
N'a pas entre ſes mains ce ſuperbe Sonnet,
Que ſur un bel eſprit hier vous avez fait.

L'ETHERE'E.

Et qu'eſt-il devenu?

PASQUIN.

Je ne ſais.

L'ETHERE'E.

Téméraire!
Oſes-tu bien...

SCENE

SCENE V.

ALCIPE, L'ETHERE'E, PASQUIN.

ALCIPE.

DAmis, vous êtes en colere.
Et comment accorder cet excès de rigueur,
Avec tout le ſang froid qu'il faut pour être Auteur?
Mais quelque choſe ici d'aſſez grande importance,
Entre votre oncle & vous remet l'intelligence;
Si même, après avoir combattu mes raiſons,
Vous convenez des torts que nous vous connoiſ-
ſons.
De puis l'inſtant fâcheux qu'en cette Capitale
Vous avez achevé votre cours de morale,
Vous avez négligé de ſuivre exactement
Tout ce que votre pere, avant ſon teſtament,
Vous avoit fait promettre, eſpérant qu'avec l'âge,
Le tems & la raiſon, vous deviendriez ſage;
Qu'on vous verroit haïr ce ridicule affreux,
De manquer ſon bonheur, de vouloir à mes yeux,
Croyant par Apollon votre Muſe animée,
Négliger vos devoirs par un peu de fumée;
Le déplaiſir ſecret d'un deſſein ſi nouveau
Contribua ſans doute à creuſer ſon tombeau,
Mais craignant une erreur trop chere à la jeuneſſe,
Il m'a ſur votre ſort découvert ſa tendreſſe;
De ſes autres enfans, vous qu'il ai̇moit le plus,
Vous fûtes à mon cœur, par ſes vœux ingénus,

Reclamé comme fils, comme un autre moi-même.
Je vous nourris long-tems comme un enfant qu'on
aime,
Qui n'a que des travers, que la fougue des ans
Et l'amour de la gloire ont troublé pour un tems,
J'ai pensé que l'étude avec votre génie,
Vous feroit abhorrer cette Métromanie ;
Que lassé des erreurs où je vous vis tomber,
Ce vous seroit avis pour n'y plus succomber ;
Mais vous avez trahi ma plus douce espérance ;
Pour vous donner un nom d'un peu plus d'importance.
Ingrat envers moi seul, n'étant plus ce Damis
Elevé dans mon sein comme mon propre fils ;
Et singe mal-adroit du sieur de l'Empirée,
Vous vous faites nommer M. de l'Ethérée.
Vous voyez ma douceur ; je vous aime, & ce jour
Pourra vous faire voir jusqu'où va mon amour.
Sur un point seulement il suffit de répondre :
Quittez ce bel esprit qui sert à vous confondre,
A dépeindre vos mœurs aux yeux des vrais Savans,
Comme charlatanisme ou défaut de bon sens.
Prenez, sans plus tarder. un autre train de vie,
Et renoncez enfin à la Philosophie.

L'ETHERE'E.

Vous vous faites mes torts bien plus grands qu'ils
ne sont.

ALCIPE.

Mais enfin, que fais-tu ?

L'ETHERE'E.

Ce que mille autres font.
Ce qu'ont fait les Corneille avant que leur génie

Puiſſe guider leur plume & leur philoſophie.

ALCIPE.

(*à part.*)

Contraignons-nous encor. Tu peux de tes travers,
Oh ! tant qu'il te plaira, récréer l'Univers.
Je rirai le premier de ta Muſe funébre,
Et des ſoins que tu prends à la rendre célebre.
Mais je dois en ami tâcher avec douceur
D'arracher de tes yeux le bandeau de l'erreur.
Je ne ſuis pas de ceux qui jugeant par eux-mêmes,
Accuſent leur prochain d'aveuglement extrême,
Et qui croyant qu'eux ſeuls ont le jugement ſain
Sur les erreurs d'autrui, n'ont rien de bien certain:
En garde contre moi, connoiſſant ma foibleſſe,
Contre les préjugés j'ai combattu ſans ceſſe,
Et c'eſt-là l'heureux fruit de vingt ans de travaux,
De pouvoir aujourd'hui priſer ce que tu vaux.
Cet air mélancolique & de philoſophie,
Damis, ne me plait pas; ſouvent l'hypocriſie,
D'un Sage & d'un Savant empruntant le manteau,
En impoſe au public ſous un dehors nouveau.
Quand l'âge & la raiſon, en mûriſſant notre être,
Par de longues vertus nous ont bien fait connoître,
En changeant ſon maintien, on peut adroitement
D'un vieillard eſtimé prendre l'ajuſtement.
De même il eſt un âge où la gaieté préſide,
Où ſans rougir on peut prendre l'amour pour guide;
Et n'ayant dans ſon cœur que d'honnêtes deſirs,
Brûler ouvertement pour d'honnêtes plaiſirs.
D'où te vient, réponds moi, cette ſombre manie
De mettre à l'uniſſon tes mœurs & ton génie?

De vouloir qu'un air grave, ou distrait, ou rêveur,
Fasse lire en tes yeux, je suis ce sombre Auteur,
Qui mettant un poignard dans la main de Thalie,
N'admet que des bourgeois dans une Tragédie,
Pourvu qu'au sentiment adonnés nuit & jour,
On les puisse nommer des victimes d'amour ?
Ainsi du larmoyant, chevalier téméraire,
Tu veux te distinguer du reste du vulgaire,
Et prenant un lugubre & cynique maintien,
Te distinguer Auteur, de brave Citoyen ;
Malgré ces beaux dehors un sévere critique
Entreprend quelquefois la vindicte publique ;
Et du sombre Ecrivain démêlant les replis,
Nous prouve que son cœur dément tous ses Ecrits.
Voilà ce que je crains ; on dit que la Satyre,
Sur toi de tous les tems conserva quelqu'empire,
Et qu'épris d'un beau feu...

L'ETHERE'E.

Je vois où vous tendez,
Et ne me crois pas fait pour de tels procédés.
J'ai bien quelques travers, mais je suis honnête homme.

PASQUIN, *à part.*

S'il dit la vérité je consens qu'on m'assomme.

L'ETHERE'E.

Et toûjours dans mon cœur consultant la raison,
J'ai su de la Satyre éviter le poison.

ALCIPE, *ironiquement.*

Que cet aveu me plait ; & dans cet instant même
Je ne puis t'exprimer à quel point mon cœur t'aime ;
Ta bouche & tes écrits sont donc d'accord entr'eux?

L'ETHERE'E.

Et c'est-là ce qui doit m'excuser à vos yeux.
Si trompant vos projets, & courant à la gloire,
Je me vois, malgré vous, au Temple de Mémoire,
Jamais aucun libelle, aucun sale tableau,
Même dans mon Printems n'a souillé mon pinceau.
Ennemi des Auteurs qui consacrent leurs plumes
A pouvoir sur des riens composer des volumes;
D'une vertu sévere occupant mon loisir,
D'écrire honnêtement je formai le Desir;
Je voulus qu'en tout tems, appui de l'innocence,
On vit en mes écrits respirer la décence.
Voyez si j'ai trahi le projet de mon cœur,
Et si je suis enfin un impudique Auteur,
Dont les talens vantés & protégés des belles,
Ne peuvent enfanter que d'honnêtes libelles?

ALCIPE.

Qui ne croiroit, grands Dieux! qu'il dit la vérité;
Et j'ai pourtant en main ce Sonnet si vanté,
Qui de son bienfaiteur, esprit simple & docile,
Nous fera voir le nom chansonné par la ville.
Mais cependant, crois-moi, va, quitte ce métier,
Si ton front est couvert du plus noble laurier,
Crains que la jalousie ...

L'ETHERE'E.

Ah! j'ai pour leur répondre,
Su trouver un moyen qui doit tous les confondre.

ALCIPE.

Dans leur chûte ils pourront t'entraîner avec eux,
Et qui te soutiendra?

L'ETHERE'E.

Les hommes vertueux.

SCENE VI. & Derniere.

LISIMON, ALCIPE, L'ETHERE'E, PASQUIN.

LISIMON, *d'intelligence avec Alcipe.*

AH! vraiment, croyez-vous que ce ſoit peu de choſe,
Que cet aveu qu'ici l'amitié lui propoſe?

ALCIPE.

Pouvez-vous à ce point encenſer ſes travers?

LISIMON.

Ainſi que nos plaiſirs tous nos goûts ſont divers.
Souffrez que juſques-là, de ſa philoſophie
Je puiſſe ouvertement éclairer mon génie.

ALCIPE.

Lui, ce cœur faux...

L'ETHERE'E.

Qu'entends-je? Ignorez-vous, Monſieur,
Que le moindre ſoupçon bleſſe trop mon honneur,
Pour laiſſer dans l'oubli?...

ALCIPE.

Démens donc ce libelle,
Qu'au Bureau du Mercure un meſſager fidele,
Et gagé par tes ſoins...

L'ETHERE'E.

Je vois qu'on m'a trahi;
Mais je veux qu'à l'inſtant vous ſoyez éclairci.
Ennuyé du fatras de Sonnets, d'Epigrammes,

Que vomissoient sur moi les ennemis des Drames,
J'ai cru que je pouvois, le mettant sous mon nom,
Voir tous ces sots Auteurs remis à la raison.
Ce Sonnet, l'autre jour, remis à mon adresse,
Devoit renouveller l'incendie au Permesse;
Et là, sans être vu, je rejettois sur eux,
La honte & le surnom de coquin ténébreux.

ALCIPE.

Quoi! tu n'es pas l'auteur de cette impertinence?

L'ETHERE'E.

Je voulois qu'il servit à ma propre vengeance.
Pasquin, imprudemment se l'est laissé voler;
Jugez de ce malheur s'il faut se consoler?

PASQUIN.

Monsieur, écoutez-moi, je suis le seul coupable;
C'est moi qui vous croyant un homme abominable,
Aimant à critiquer jusqu'à son bienfaiteur,
Crut par cet Ecrit seul démasquer votre cœur;
Voyez ce que mérite une telle impudence...

L'ETHERE'E.

Ta honte & tes remords feront seuls ma vengeance;
Ne crains plus mon courroux, Pasquin, il me suffit
De pouvoir à leurs yeux passer pour bon esprit.

LISIMON.

Allez plus loin, Monsieur, pour un homme estimable;
En vous nommant ainsi je ne suis qu'équitable.

L'ETHERE'E.

Eh bien, mon oncle, eh bien, des vrais honnêtes gens,

Voilà comme mon cœur veut mériter l'encens.
Rien ne peut m'alarmer, les poisons de l'envie
Attaquent vainement le bonheur de ma vie.

ALCIPE, *l'embrassant.*

Viens réparer mes torts; je doutai de ton cœur;
Et je veux à jamais assurer ton bonheur.
Damis, sois généreux; tu sais que l'hyménée
Ne rend de nos beaux jours la trame fortunée
Que lorsqu'un tendre amour en a formé les nœuds;
Clitandre aime Emilie & posséde ses vœux,
Consens à leurs plaisirs.

L'ETHERE'E, *à Lisimon.*

Voici votre promesse,
Puisqu'enfin je n'ai pu mériter sa tendresse.

ALCIPE, *ramenant Clitandre & Emilie qui écoutoient.*

Mon frere, approuvez-vous ses feux & son amour ?

LISIMON.

Mes enfans, oui, soyons tous heureux en ce jour;
Mes yeux sont dessillés; je vois que la nature
Chez nous plaça du ris la source la plus pure.
(*à l'Ethérée.*)
Je renonce, excusez, au genre larmoyant;
Vous ne concevez pas d'où vient ce changement.
En deux mots, le voici: Je suis sexagénaire,
Et cours me délasser & rire avec Moliere.

L'ETHERE'E.

Vous pouvez tout, Monsieur, & je suis trop heureux,
Si vous êtes enfin au comble de vos vœux.
Je n'ai pas prétendu.

ALCIPE.

Je sais quelle est ton ame,
Et combien la vertu te séduit & t'enflamme;
Ne pourras-tu, Damis, ouvrir enfin les yeux,
Et laisser pour jamais les Drames ténébreux?
Crains au moins la satyre, & que de ton génie...

L'ETHERÉE.

Je me justifierai par mon genre de vie.
(*sombrement.*)
Mais si quelques Auteurs, pour se rendre immortels,
Outragent nos Ecrits & brisent nos autels,
Je leur prépare un Drame & si triste & si sombre
Qu'ils en auront long-tems même peur de mon ombre. (*Il sort.*)

ALCIPE.

Se peut-il qu'autrefois, accourant à grands flots,
Paris ait applaudi des préjugés si sots!
Et que même aujourd'hui, des sottises pareilles
Portent pour leur devise: à l'aîné des Corneilles!

PASQUIN.

C'est penser sagement; on devroit pour long-tems
Cesser de nous donner des Drames larmoyans.
Mais quant à ce Roman, Messieurs, je conjecture
Qu'on en fait un précis dans le prochain Mercure.

FIN.



LA
BROUETTE
DU VINAIGRIER,
DRAME
EN TROIS ACTES;
Par Monsieur MERCIER,

PERSONNAGES.

Monfieur DELOMER, *Négociant.*

Mademoiselle DELOMER.

Monfieur JULLEFORT, *prétendu de Mademoifelle Delomer.*

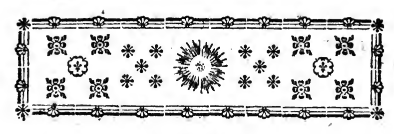
DOMINIQUE *pere*, *Vinaigrier.*

DOMINIQUE *fils.*

Monfieur DU SAPHIR, *Bijoutier.*

DOMESTIQUES.

La Scene eft à Paris, dans la maifon de Monfieur Delomer.



LA BROUETTE DU VINAIGRIER, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. JULLEFORT, M. DU SAPHIR.

(*M. Jullefort entre comme M. du Saphir ſort; ils ſe croiſent d'abord au milieu du Théâtre, & ne ſe reconnoiſſent qu'après s'être ſalués.*)

M. JULLEFORT.

EH! c'eſt vous, Monſieur du Saphir?

M. DU SAPHIR.

Monſieur, bien charmé de la rencontre; elle eſt heureuſe; je ſuis toûjours tout à votre ſervi-

ce ; je vous ai les plus grandes obligations... & ma reconnoiſſance...

M. JULLEFORT.

Vous avez un teint de rubis... la femme, les enfans, le commerce ; comment tout cela va-t-il ?

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal, ſi l'on étoit payé... & vous, Monſieur, à propos, pas encore marié ? J'attends après vous ; car j'eſpére bien que ce ne ſera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous ſervir... J'ai toûjours en réſerve ces belles girandoles que vous m'aviez demandées pour cette veuve.

M. JULLEFORT, *ſe retournant, alarmé.*

Paix donc ! paix ! parlez doucement.

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc ?

M. JULLEFORT.

De la diſcrétion, Monſieur du Saphir ! Je ne veux pas que l'on ſache ici que j'ai manqué ce mariage... mais, connoiſſez-vous bien cette maiſon ?

M. DU SAPHIR.

Si je la connois ! c'eſt mon pere en perſonne qui a eu l'honneur de percer les oreilles à feue Madame Delomer, le jour de ſes fiançailles. Nous avons toûjours eu depuis la pratique de la maiſon. Je connois cette maiſon-ci comme la mienne, j'y ſuis très-bien accueilli Demandez à M. Delomer ce que nous ſommes.

M. JULLEFORT.

Et ſi je vous demandois à vous ce qu'il eſt. (*à voix baſſe.*) Là, dites-moi en bon ami, n'eſt-

il jamais gêné ; paye-t-il bien ? cela va-t-il rondement ?

M. DU SAPHIR.

Oh ! oui ; jamais de crédit. J'ai beau lui dire, à votre aiſe, Monſieur ; toûjours ſolde de compte auſſitôt la marchandiſe livrée ; le papier qu'on me donne eſt comme du comptant... Tenez, j'aurois tout mon bien chez cet homme là que je dormirois auſſi tranquillement que s'il étoit placé chez le Roi.

M. JULLEFORT.

Il eſt donc, ſelon vous, bien aiſé ?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très-belles affaires, l'argent roule là-dedans, il faut voir : il n'y a rien de tel que ces négocians-là ; il leur arrive du bien des quatre parties du monde. Nous ſommes ſix bijoutiers qui lui fourniſſons pour des envois, & nous pouvons à peine y ſuffire.

M. JULLEFORT.

Ce ſont des boîtes d'or que vous venez de livrer, à ce que j'ai pu voir...

M. DU SAPHIR.

Oui, toutes boîtes pleines ; elles ſont deſtinées pour Pétersbourg : on paye bien de ce côté-là... J'ai apporté une petite bague pour Mademoiſelle. On m'en avoit fourni le diamant, beau, clair, net ; je viens de mettre cette bague à ſon doigt, elle a une fort jolie main, cette fille-là.

M. JULLEFORT.

Et ſa tête, qu'en dites-vous ?

M. DU SAPHIR.

Mais, très-bien, en vérité... très bien...

M. JULLEFORT.

Rien de trop, cependant; au reste, telle qu'elle est, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus, sur-tout lorsque vous me parlez de l'aisance du pere, cela m'attendrit... Il est donc à coup sûr d'une fortune solide, ce Monsieur Delomer?... Vous n'avez aucun intérêt de me tromper, vous...

M. DU SAPHIR.

Moi! Monsieur, informez-vous plutôt à tout le monde... Il a des correspondances jusqu'au fond du Nord.

M. JULLEFORT.

Il est vrai que son nom sonne bien dans le monde... Allons, il faudra que je termine cette affaire... il fait un commerce immense, sa fille est son unique héritiere; c'est une fille adorable; il est bien décidé que je l'aime.

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien de sortes d'amour; comment diable faites-vous donc?

M. JULLEFORT.

Pas si haut, vous dis-je... Vous êtes d'une imprudence!...

M. DU SAPHIR.

Mais, personne n'est là...(*très-bas.*) Je croyois que vous aviez rompu avec la veuve pour cette vieille fille. Cela n'a donc pas encore réussi? Ce n'étoit pas cependant les especes qui manquoient de ce côté... & pourquoi n'avez-vous pas suivi votre pointe?

M. JULLEFORT.

Quoi! vous êtes à ſavoir que ſes parens l'ont faite enfermer ſubtilement, ſous prétexte de démence ? Elle n'avoit cependant que ſoixante-ſix ans : ils m'ont joué là un tour perfide ; c'eſt une perte pour moi irréparable. On ne ſait pas, Monſieur du Saphir, on ne ſait pas juſqu'où cela alloit : je ne reculois pas cette fois à me marier ; j'aurois bataillé ; mais l'interdiction eſt venue comme un coup de foudre. Il a fallu quitter la partie.

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur, en vérité... voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter, & avec d'aſſez bons partis ; point du tout, quand il n'y a plus qu'à ſigner, voilà qu'il n'y a plus rien de fait.

M. JULLEFORT.

Que voulez-vous ? auſſi je ne ſuis pas un imbécille, moi ; un homme à me marier en dupe. En vérité, il faut l'avouer, ſi l'on n'y prenoit garde, un ſot marché ſeroit bientôt conclu. L'un ; c'eſt ſa fille qu'il veut marier adroitement ; elle eſt bien miſe, bien brillante, on me la prône, on me la fait toute d'or, je me montre amoureux, rempli d'une exceſſive tendreſſe, & quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent. Paroiſſent de vieux contrats réduits à moitié que l'on veut me paſſer plus chers que ſur la place même ; c'eſt une dot payable en des termes éloignés, c'eſt-à-dire, une eſpérance, & parconſéquent un germe de procès contre un beau-pere. C'eſt un trouſſeau eſtimé ; ah ! à un prix au-deſſus de ce

que je le paierois chez le plus dur Juif à dix ans de crédit; aussi mon amour expire involontairement; l'amour ne se nourrit point de brouillards; il faut en ménage de la réalité.

M. DU SAPHIR.

Il est vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui ressemble assez à son caractere; ce n'est qu'une conjecture; on est amorcé par des promesses dorées, & l'on ne tarde pas à être attrapé. Les femmes n'en sont pas moins dispendieuses; voyez seulement dans notre état; elles se sont mises sur un ton, un ton... en vérité, il n'y a plus moyen d'y tenir; il faut voler, ou faire banqueroute.

M. JULLFFORT, *comme par souvenir, & souriant à demi.*

Une fois... il y a quelque temps de cela..; une fois j'ai bien manqué d'être pris. J'étois sur le point de signer, dans la certitude d'épouser une fille unique: elle étoit assez riche La mere avoit quarante-quatre ans sonnés; elle n'avoit point eu d'enfans depuis dix-sept années. Cela paroissoit sans ombrage. Heureusement pour moi que je songe à tout, & que la regardant un certain soir très-fixément, je la soupçonnai tout-à-coup... devinez... oh! ce fut une illumination soudaine, un véritable trait de génie... je fis naître prudemment un prétexte pour différer, & bien me prit alors, car deux mois après il n'y avoit plus aucun doute. Un second enfant venoit tapinois m'enlever malignement la moitié de mon bien. Tout autre que moi seroit tombé dans le piege. Avouez... qui diable auroit pensé?...

or, jugez quelle énorme différence ! moitié moins, d'un seul coup!... aussi, depuis ce temps-là, quand on me parle d'une fille, c'est d'abord de la mere que je m'informe, & si elle n'a pas cinquante cinq ans révolus... je passe plus loin.

M. DU SAPHIR.

Pour ici, vous n'avez rien à craindre de semblable; la pauvre Madame Delomer est enterrée depuis douze ans... j'ai assisté à son convoi...

M. JULLEFORT.

Fort bien... & vous avez vu apposer les scellés ?... On n'a rien détourné?

M. DU SAPHIR.

Oh! Monsieur Delomer est d'une probité reconnue.

M. JULLEFORT.

Sa fille est bien fille unique.

M. DU SAPHIR.

Je vous en réponds, Monsieur, assurément.

M. JULLEFORT.

Bon... c'est que par fois il y a des freres qui débarquent un beau matin, revenant de l'Amérique, ou bien des sœurs qui sortent du Couvent comme des Ombres, & dont on ne parloit pas... j'ai de l'expérience. Au reste, Monsieur Delomer n'est pas capable d'une telle perfidie.

M. DU SAPHIR.

Mais, sur ces sortes de choses-là, en bonne police, il devroit y avoir dans chaque province, un Bureau d'assurance.

M. JULLEFORT.

Ne croyez pas plaisanter; vraiment ce seroit

un projet à donner, & plus utile que tant d'autres... mais, dites moi un peu, vous qui l'approchez depuis longtemps, vous lui avez toûjours connu une conduite rangée; réguliere? vous ne lui soupçonnez pas quelque inclination en ville, ou quelque vieille habitude?...

M. DU SAPHIR.

Que voulez-vous dire?

M. JULLEFORT.

Je veux dire si je n'aurois pas à appréhender qu'il vint follement à se remarier, comme font certains vieux qui en prennent envie, quand ils voyent leurs enfans... vous entendez?

M. DU SAPHIR.

Non, non; ne craignez rien Il ne se remariera jamais; il aime trop sa fille pour cela. Je suis sûr qu'il voudroit avoir quatre fois plus de bien, pour le seul plaisir de lui tout laisser.

M. JULLEFORT, *avec une exclamation joyeuse.*

Vous avez raison; c'est une aimable fille, une fille charmante... vous m'enchantez... Ah! ça, vous ne savez point que je l'aime à la folie... Je le vois, c'est elle qui doit être ma femme... point de mere, point de frere... Allons, allons, Monsieur du Saphir, apprêtez-vous; vos girandoles partiront cette fois.

M. DU SAPHIR.

Puis-je compter?...

M. JULLEFORT.

Vous ne risquez rien, vous dis-je, de préparer les présens des accords. Dès tout-à-l'heure, je presse le pere de conclure.

M. DU SAPHIR.

Mais, ſans trop de curioſité, êtes-vous bien dans la maiſon ?

M. JULLEFORT.

Très-bien. J'ai été préſenté par une perſonne qui a un rang, & je me ſuis fait recommander par gens qui ont beaucoup de fortune; ainſi...

M. DU SAPHIR.

A merveille !... mais penſez-vous que la Demoiſelle vous voie d'un regard favorable ?

M. JULLEFORT.

Oh ! oui... oui; quand il s'agit du Sacrement, une fille aime toûjours aſſez. Nous aurons tout le temps de nous connoître pour nous aimer enſuite; ce n'eſt pas là mon inquiétude. Le pere eſt fou de moi, ſes affaires vont rondement, tout cela ira le mieux du monde, & je ſais déja où placer. (*vivement.*) Apportez-moi dans une heure les diamans & les bijoux; je ſigne dès aujourd'hui...

M. DU SAPHIR.

Je me recommande toûjours à vous & à vos amis. J'entends, je crois, Monſieur Delomer; votre très-humble ſerviteur.

M. JULLEFORT.

Qu'il ne vous voie pas.

M. DU SAPHIS.

Je me ſauve.



SCENE II.

M. JULLEFORT *seul.*

ON m'avoit bien informé de tout ce qu'il m'a dit là; mais il est toûjours bon de questioner; le plus petit fait souvent les choses qu'on croit le mieux cachées, & ce ne sont pas toûjours les gens de la maison qui en connoissent le véritable intérieur. Le témoignage de ce Bijoutier m'a fait plaisir. Il est fort agréable d'entendre prôner le bien qui doit nous être propre... qu'un contrat est une chose bien imaginée! D'un trait de plume, là, sans rien débourser, on acquiert des maisons, des effets royaux, de l'argent, des meubles... il est vrai qu'on a une femme; mais on vit avec elle à son aise, on régle sa dépense; on est maître, après tout, de la Communauté... nos ayeux n'étoient pas des sots... C'est un parti tel qu'il me convient... Quand le pere ne me donneroit que deux-cent mille francs comptant, puisque le reste est sûr, il n'est pas jeune, nous patienterons... il y a des jours cependant qu'il paroît encore bien vert!...



SCENE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. DELOMER, *paroît dans le fond de la Scene, avec un porteur qui a une ſacoche vuide ſur l'épaule; il lui diſtribue avec réflexion différens papiers.*

TEnez, vous ferez votre tournée dans le quartier Saint-Honoré.

[*Le porteur va pour s'en aller; Monſieur Delomer s'avance, puis rappelle le porteur.*]

Bonaventure, écoutez donc; vous paſſerez auparavant au Bureau Monſieur Dominique aura peut-être quelqu'autre choſe à vous donner. (*Le porteur s'en va.*) (*Il apperçoit Monſieur Jullefort.*) Ah, ah! c'eſt vous? comment avez vous paſſé la nuit?

M. JULLEFORT.

Le mieux du monde, & vous?

M. DELOMER.

Moi, j'ai eu le ſommeil agité... hier au ſoir, en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet, & quand une fois je travaille tard comme cela, le reſte de la nuit s'en reſſent; je la paſſe toute blanche, à bâtir, comme l'on dit, des châteaux en Eſpagne.

M. JULLEFORT.

De pareilles nuits valent ſouvent les plus agréa-

bles journées, n'eſt-il pas vrai? Sur-tout quand, ne pouvant dormir, on forme tout à ſon aiſe, dans le ſilence & la tranquillité des nuits, une ſpéculation bien conçue, bien nette, & qu'à quelque tems de là, elle réuſſit à plaiſir... on ne regrette plus la nuit blanche...

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune, juſqu'à préſent elle m'a aſſez favorablement traité; &, je vous l'avouerai, après de certaines rentrées que j'attends, & qui ne tarderont gueres, ma fille une fois établie, c'en eſt fait, je me repoſe.

M. JULLEFORT.

Oh! vous vous repoſerez, il eſt juſte; mais tout en faiſant valoir vos fonds, n'eſt-il pas vrai? Oui. Cela amuſe, cela diſtrait, cela réjouit. C'eſt une occupation. Au reſte, il ne tiendra qu'à vous que votre fille ne ſoit bientôt établie, vous connoiſſez mes intentions... mon ſeul deſir eſt de l'obtenir le plutôt que je pourrai.

M. DELOMER.

Je le ſais, & l'on m'a parlé encore hier de vous en termes preſſans, vous avez des amis qui ont beaucoup de chaleur: auſſi c'eſt, en partie, ce à quoi j'ai rêvé cette nuit: ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux, depuis que je vous ai ouvert ma maiſon avec une diſtinction auſſi marquée... d'ailleurs, la maniere dont nous avons parlé en ſa préſence...

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit plus, je crois, que de fixer le jour qui doit aſſurer mon bonheur.

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour le contrat; votre Notaire m'a fait part d'une petite formule que vous avez mise à la suite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, *d'un ton hypocrite.*

Mais, je ne le lui avois pas dit.

M. DELOMER.

Dit, ou non dit, je ne m'offense point de cela; il est juste que chacun fasse ses conditions... une fille, avec des attraits, a toûjours des adorateurs; mais ce n'est qu'avec une dot qu'elle devient femme.

M. JULLEFORT.

Oh! je ne prétends point faire de loi, mais observer seulement une certaine forme pour se prémunir contre la chicane. La chicane! vous savez, on ne sauroit trop consolider un contrat: c'est non-seulement pour toute la vie, mais encore pour les enfants, les petits-enfants & les arriere petits-enfants. Vous savez qu'il faudra que je tienne maison; & que, pour qu'elle soit exempte de ces gênes disgracieuses qui troublent tout le plaisir d'être ensemble...

M. DELOMER.

Aussi, je vous le répéte, rien ne m'a offensé dans vos articles: je n'en ai qu'un de mon côté à opposer aux vôtres, mais aussi j'y tiens invinciblement, ce n'est que sous cette condition que j'accorderai ma fille; & je crois être sûr d'avance que vous y souscrirez...

M. JULLEFORT, *inquiet.*

Vous êtes fûr!... vous me connoiffez bien... mais eft-ce de grande conféquence?

M. DELOMER.

De la plus grande, auffi je n'ai que cette condition-là: j'exige de vous que vous me donniez votre parole d'honneur, que vous la remplirez dans toute fon étendue.

M. JULLEFORT, *à part.*

Il me fait trembler. Seroit-ce de rendre la dot en cas de décès. C'eft toûjours là la pierre d'achoppement. (*d'une voix un peu altérée.*) Quelle eft-elle enfin, cette condition?

M. DELOMER.

C'eft de la rendre toute fa vie heureufe, bien heureufe, la plus heureufe des époufes; entendez-vous?

M. JULLEFORT.

Ce n'eft que cela! (*à part.*) je refpire (*haut.*) Ah! comptez fur moi, en douteriez-vous?

M. DELOMER.

On ne connoît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui afpire à la main d'une fille, fe contrefait toûjours, & chacun prend un mafque qu'il ne tarde gueres à dépofer. Je ne vous mets point de cette claffe, c'eft une fimple réflexion. On m'a dit tant de bien de vous, & vous prévenez vous-même fi fort en votre faveur, que je me fuis décidé. Je veux voir ma fille pourvue, elle eft d'âge, elle n'a point de mere. Je ne fuis pas une fociété pour elle. Il lui en faut une: vous dites l'aimer, & je le

crois, puisque vous la demandez avec tant d'empressement... tout est dit. Je m'attends qu'elle va s'effrayer un peu de cette union. Le changement d'état coûte toûjours aux jeunes filles. C'est à vous de captiver son cœur : il est neuf & sensible, vous le conformerez à votre guise. Il n'y a que deux ans qu'elle est sortie du Couvent, & je n'ai point reçu les assiduités d'un autre que vous.

M. JULLEFORT.

Je me flatte aussi que vous n'auriez trouvé personne ami plus vrai, amant plus sincere...

M. DELOMER.

Tout en possédant ma fille, ses charmes ne vous empêcheront pas d'arrêter vos yeux sur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah! Monsieur, de quoi me parlez-vous? Tout ceci se verra dans l'étude du Notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* est de style. Parlons à cœur ouvert. On a beau faire de mines ; le cœur saute de joie, quand la richesse accompagne la beauté. Ce n'est pas que je veuille dire que vous recherchez ma fille uniquement pour son bien : au contraire, je crois que vous l'aimez assez pour l'épouser, quand je n'aurois aujourd'hui que peu de chose à lui donner.

M. JULLEFORT, *à part, & tout intrigué.*

Où cela va-t-il me mener encore? Oh! je suis sur les épines. (*haut.*) Vous dites bien vrai, & si ce n'étoient les besoins multipliés ; les folies du

jour, je ne sais quel luxe tyrannique, un état à remplir... mais c'est autant pour elle que pour moi.

M. DELOMER.

N'ayez aucune inquiétude sur ce chapitre, je n'ai qu'elle, & je veux lui procurer une aisance honorable, je n'y regarderai pas de si près, & vous serez content. Tenez, je vais vous dire ce que je veux faire, c'est tout ce que je peux d'abord...

M. JULLEFORT, *attentif & dissimulé.*

Il faut bien vous écouter, puisque vous le voulez.

M. DELOMER.

Mais, si vous n'entendiez pas ces sortes d'affaires, nous en causerions tantôt chez notre Avocat, il est impartial.

M. JULLEFORT.

Puisque nous y sommes, c'est à moi à vous entendre... Il est vrai que je suis peu habile à entrer dans de pareils détails, j'ignore absolument les clauses & les formes de tels arrangements...

M. DELOMER.

En ce cas, remettons-nous-en, si vous l'aimez mieux, à mon Notaire: il stipulera tout cela avec le vôtre. Le tableau sera plus net, & vous verrez d'un coup d'œil.

M. JULLEFORT.

J'aimerois toûjours mieux entendre de votre bouche le témoignage de vos bienfaits paternels... votre ame noble, grande, généreuse...

M. DELOMER.

On n'est point généreux envers ses enfans,

on n'eſt qu'équitable: mon intention a toûjours été d'aſſurer le bien-être de ma fille & celui de mon gendre. D'abord, je vous donne ce qu'il y a de plus ſolide au monde, de l'argent comptant. Rien de plus commode : avec cela, on fait tout ce que l'on veut, on le prête, on le place, on attend l'occaſion. On achete une terre, une charge: que ſais-je? on applanit toutes les difficultés, on double quelquefois ſes revenus.

M. JULLEFORT, *avec emphaſe.*

Oh! oui, ſans contredit... très-bien vu.

M. DELOMER.

Vous conſulterez enſemble ce qui vous rira le plus, je vous laiſſe les maîtres: c'eſt ma maxime, à moi, qu'on ne réuſſit jamais bien, que dans ce qu'on exécute librement, & à ſa propre fantaiſie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toûjours d'une maniere ſi ſenſée, ſi judicieuſe que je ne me laſſe point de l'admirer; certes, je me ferai gloire en tout de demander & ſuivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je: vous ferez à votre tête, je vous ferai apporter la veille la ſomme, le reſte eſt abſolument votre affaire; je ne m'en mêle plus... vous ſerez maître de diſpoſer....



SCENE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE.

Dominique Pere arrive dans le moment & coupe la parole à M. Delomer.

DOMINIQUE pere, *saluant.*

MOnsieur...

M. JULLEFORT, *à part.*

Au diable soit de l'homme! j'allois savoir...

DOMINIQUE pere, *en habit de gros drap, avec un grand chapeau & de grandes manchettes.*

Monsieur permettra-t-il à Dominique son ancien serviteur de lui présenter à cette heure ses devoirs?

M. DELOMER.

Bon jour, pere Dominique, bon jour... toûjours le teint frais!

M. JULLEFORT, *à part.*

Peste soit de l'importun! nous en étions au point capital.

DOMINIQUE, pere.

Je vous importune peut-être, Monsieur; je me retire.

M. DELOMER.

Point, nous avons fait: vous êtes une connoissance ancienne, un digne homme que je vois

& verrai toûjours avec le plus grand plaiſir... nous acheverons tantôt, mon cher Jullefort, auſſi n'ai-je pas tout dit; je me ſouviens de quelque choſe qu'il faut diſcuter en tierce perſonne. Paſſez là-dedans; en lui donnant le bon jour, vous causerez: elle eſt avec une voiſine de nos amies.

M. JULLEFORT, *froidement.*

Vous me le permettez?

M. DELOMER.

Si je le permets! Mais voyez donc! cela va ſans dire.

SCENE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE pere.

M. DELOMER.

EH bien, pere Dominique, qu'y a-t-il? je ſuis charmé de vous voir ſi bien portant: que m'apportez-vous là de bon?...

DOMINIQUE pere.

Je vous apporte, comme de coutume, le petit mémoire de l'année; je me ſuis mis ce matin à faire ma ronde.

M. DELOMER.

Mais s'il me prenoit fantaiſie de ne pas vous donner de l'argent?

DOMINIQUE pere.

Vous feriez comme bien d'autres; car on ne paye plus.

M. DELOMER.

Comment, vous auriez beaucoup de débiteurs, vous?

DOMINIQUE pere.

Ma foi, il n'y a plus gueres que cinq ou six de mes pratiques & des plus anciennes qui me donnent là, sans faire la mine, de l'argent, quand je leur en demande; les autres, petits ou grands, prennent des remises; & j'ai là une liste, voyez-vous, où il y a bien des verreux.

M. DELOMER, *haussant les épaules.*

Mais, comment peut-on demander crédit à un Vinaigrier? cela me révolte. (*Il le paye.*)

DOMINIQUE pere.

Vraiment, vraiment! cela vous étonne, eh! eh! Si je voulois leur en prêter, plusieurs, & des plus hupés m'embrasseroient & m'appelleroient encore leur cher ami.

M. DELOMER.

N'ayez point de tels amis... je vous souhaiterois un tout autre état, mon cher Dominique, vous êtes un si brave homme!

DOMINIQUE pere.

Un autre état!... Et pourquoi? il y a quarante cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas: autant vaut celui-là qu'un autre. Pourvu que je vive en honnête homme, qu'importe après tout, ma façon de vivre? tout en poussant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étoient pas si contens que moi. Que font quatre roues quand une suffit à me faire rouler ma vie. Mon pere étair un pauvre Vigneron, qui avoit travaillé

travaillé toute sa vie pour ne boire que de la piquette. Moi, j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre. Je me suis ingéré d'en composer de plus d'une sorte, ainsi que des moutardes de santé; &, grace à Dieu, ce n'est pas pour me vanter, mais elles ont eu une certaine vogue.

M. DELOMER.

Je vous estime singuliérement, & sur-tout en considérant l'éducation que vous avez donnée à votre fils... ce jeune homme-là promet beaucoup.

DOMINIQUE pere.

Je venois aussi pour en causer un peu avec vous... Vous en êtes donc vraiment content?...

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très-content: je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire, il s'en acquitte très-bien, avec célérité & prudence: votre fils a des talens; & chacun est enchanté de ses procédés.

DOMINIQUE pere, *avec la plus grande joie.*

Ce que vous me dites-là me met de bon sang dans les veines, & me fera vivre trente ans de plus; c'est le seul enfant que j'ai eu, c'est lui qui est aujourd'hui toute ma joie & toute ma consolation sur la terre. Je n'ai goûté d autre plaisir depuis que je suis au monde, que l'idée attendrissante de le voir se tourner à bien, & devenir un honnête-homme: il l'est; je suis heureux, je ne me suis marié que pour former un bon citoyen. J'ai donné, selon mon pouvoir, tous mes

foins à fon éducation, me retranchant fur le néceffaire pour qu'il ne manquat de rien. Donner la vie eft bien peu de chofe, fi l'on n'y joint l'affurance d'un certain bien être. C'eft un devoir doux à remplir & qui porte fa récompenfe avec foi. Je l'aurois bien mis de mon metiér: Mais les enfans ne réuffiffent jamais comme leur pere, ils gâtent leur état; & puis ils veulent toûjours être quelque chofe de plus.

M. DELOMER.

Cela eft dans l'efprit de l'homme qui tend toûjours à s'élever.

DOMINIQUE pere.

Ils n'en font pas pour cela plus heureux, mais qu'importe? Ils croient l'être: il faut que chacun fuive fes idées, que chacun foit libre, voilà mes principes, à moi... vous penfez donc qu'il fera fon chemin?

M. DELOMER.

J'en étois prefque fûr dès le moment que vous me l'avez préfenté. La probité donne à la phyfionomie une certaine ouverture qui plait au premier coup-d'œil; & cette phyfionomie eft héréditaire dans votre famille. Il avoit alors un air tout anglomane avec fon habit bleu & fes cheveux courts. Je n'ai pas été médiocrement furpris, je vous l'avoue, de vous voir un fils auffi verfé dans l'ufage du monde.

DOMINIQUE pere.

Voici la troifime année qui court depuis que je l'ai fait revenir de chéz l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne heure, n'ai-je pas pris

là le meilleur parti? J'avois un parent, Préfet de College, qu'on disoit savant, & à qui je ne trouvois pas moi le sens commun; il me disoit toûjours d'un ton rogue; sans le latin votre fils ne parviendra jamais à rien... Tudieu! Mon cousin, lui répondis-je, vous avez beau dire, on ne parle plus latin dans aucune maison du Royaume. Si mon fils avoit besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en Anglois, c'est en Allemand qu'il lui seroit utile & agréable de savoir s'expliquer; il trouveroit des gens pour lui répondre... & je vous l'envoyai sur le champ dans ces pays-là dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens qui le formerent au Commerce, & qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait, les voyages forment tout autrement que les Colleges. On ne fait que faire trop souvent de ces beaux latinistes: ils ne possédent que des choses inutiles, croient tout savoir, font tout, & ne font rien: votre fils m'aide beaucoup; il vous a plus vîte traduit une lettre Allemande ou Angloise; & je lui laisse souvent faire la réponse, elle n'en est que mieux. Je vous proteste qu'il m'est très-utile & qu'aujourd'hui presque toute ma correspondance roule sur lui.

DOMINIQUE pere, *un peu interdit.*

Toute votre correspondance!... Diable! cela m'embarrasse.

M. DELOMER.

Pourquoi donc! Vous ne répondez-pas... parlez, vous hésitez.

DOMINIQUE pere, *vivement.*

C'eſt que je n'oſe plus vous dire à préſent que je voulois qu'il s'en allat de Paris.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allat! Et où ira-t-il, s'il vous plait?

DOMINIQUE pere.

Tenez; je ne ſais: mais ce garçon-là, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, eſt changé conſidérablement; il n'eſt point cependant malade: mais qu'a-t-il donc? Quand il eſt arrivé (vous le ſavez comme moi) il avoit une mine rayonnante & qui faiſoit plaiſir à voir, de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles... à préſent (prenez y garde) vous verrez ſes joues un peu applaties & palotes, ſes yeux plus enfoncés & moins riants, nous avons dîné l'autre jour enſemble; ça ne mange plus.

M. DELOMER.

Il me facheroit beaucoup de le perdre: & certes je regretterois autant ſa perſonne que ſes talens... mais le voilà: ſouffrez que je l'interroge un peu à ce ſujet... il ſera peut-être moins diſcret avec moi.

DOMINIQUE pere.

Oui, interrogez-le... à deux nous verrons ce qu'il a dans l'ame.

SCENE VI.

M. DELOMER, DOMINIQUE pere.
DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE fils, *entrant & courant à ſon pere.*

MOn pere... Ah! je ne ſavois pas que vous étiez ici... que je vous embraſſe!

DOMINIQUE pere.

Bon jour, mon fils... j'allois paſſer à ton cabinet.

M. DELOMER.

Ecoutez, Dominique... il ne faut rien me déguiſer... votre pere s'imagine que le ſéjour de Paris ne vous eſt point agréable. Il croit deviner en vous une ſecrete envie de retourner aux lieux que vous avez habités ſi long-temps; je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maiſon: mais, comme on n'eſt pas maîtres de ſes inclinations, ſi elles vous éloignent d'ici, quel que fut mon regret, vous êtes libre.

DOMINIQUE fils.

Ah! Monſieur, qui peut me prêter des ſentiments qui ſont auſſi loin de ma penſée? on a mal lu dans mon cœur : moi, m'éloigner de vous! moi, vous quitter! Ah, mon pere! ah, Monſieur! gardez-vous de l'imaginer. Croyez que c'eſt dans toute autre ville que je vivrois malheureux.

DOMINIQUE pere.

Parbleu! je suis charmé de m'être trompé. Cet aveu est trop chaudement prononcé pour ne pas partir du cœur: puisqu'il est ainsi, nous serons tous trois contens. (*à* M. *Delomer.*) Vous le voyez, Monsieur, il n'est pas un ingrat, il vous paye du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER.

J'en ressens une satisfaction extrême. (*à Dominique fils.*) Oui, Dominique, j'aurois été fâché de vous voir abandonner ma maison; vous méritez que je vous en fasse l'aveu, je vois que vous obtiendrez de plus en plus ma confiance, & à juste titre. J'ai de vous enfin la plus favorable idée, & je l'ai dit à votre pere.

DOMINIQUE fils.

Monsieur, je borne mon ambition à vous satisfaire... Le témoignage que vous voulez bien en rendre à mon pere, est pour moi la plus précieuse des récompenses.

DOMINIQUE pere, *frappant sur l'épaule de son fils.*

Mon ami, le prix d'une bonne conduite est d'être estimé de tout le monde.

M. DELOMER.

Il m'auroit causé un grand chagrin en me quittant: je vous proteste que cela auroit altéré le plaisir que je vais goûter, en établissant ma fille.

DOMINIQUE pere.

Ah! vous mariez Mademoiselle? Bon, bon: bien fait... bien fait.

(*Dominique fils paroît tout-à-coup surpris & agité.*)

M. DELOMER.

Oui, je la marie: vous pouvez tous deux en faire part à qui bon vous semblera; je vous le déclare, c'est une affaire décidée, je l'accorde à Monsieur Jullefort: c'est un parti sortable.

DOMINIQUE pere.

L'aimable enfant! Je l'ai vue haute comme cela; & toute petite elle me faisoit toûjours trois ou quatre jolies révérences quand j'entrois, quoique j'eusse mon bonnet de laine au moins.

M. DELOMER, *à Dominique fils.*

Dominique, j'attendrai de votre amitié un grand nombre de petits services: car on ne finit pas avec tous ces arrangemens de nôces. Je n'ai jamais marié de fille, cela va faire de l'embarras, il faudra veiller à bien des choses; je veux que vous représentiez comme un parent & que vous en fassiez l'office.

DOMINIQUE pere.

Mon fils, voilà ce qui s'appelle des marques d'une estime distinguée.

DOMINIQUE fils.

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon pere... vous disiez vrai tout-à-l'heure, vous aviez raison... vous voyez bien mieux que moi... votre expérience... j'ai réfléchi... il faut que je quitte Paris... tout le veut. *(à M. Delomer.)* Monsieur, c'est à regret, mais je ne puis rester; je le sens à présent, je ne puis rester.

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas.

DOMINIQUE pere.

Quel raiſonnement creux as-tu donc fait à part toi dans ta cervelle ? eſt-ce que tu extravagues ? Tu ne voulois pas partir, il y a un moment, & puis tu veux partir.

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penſer auſſi différentes ?

DOMINIQUE fils, *avec une certaine véhémence.*

Je partirai, je le dois, il le faut, j'ai mes raiſons. Mes raiſons ſont bien légitimes... il m'en coûtera de vous quitter, Monſieur : Mais cela importe, cela importe à mon repos, à mon bonheur.

(*Il s'éloigne dans un coin du Théâtre & paroît accablé.*)

DOMINIQUE pere, *inquiet ſur l'état de ſon fils.*

Que me direz-vous de cela, Monſieur Delomer ? je n'y entends rien, moi... il veut... Il ne veut pas... ſa tête... Je ne le reconnois plus...

M. DELOMER.

Tout ce que je vois, c'eſt qu'il a quelque chagrin ſecret que je ne puis deviner, il l'épanchera plus librement dans votre ſein. Vous êtes un bon pere, ſon bonheur vous eſt cher, il m'eſt cher auſſi. S'il compte, après tout, le trouver dans un autre pays, il faudra bien y conſentir : il m'en coûtera ; mais ſon bonheur avant tout... je vous laiſſe enſemble.

SCENE VII.

DOMINIQUE pere, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE pere.

HÉ bien, Dominique, qu'y a-t-il?... Vous vous éloignez de moi, & vous pleurez sans me rien dire.

DOMINIQUE fils, *en s'essuyant les yeux.*

Oh! pour cela non, mon pere.

DOMINIQUE pere, *le contrefaisant.*

Oh! pour cela non, mon pere!... Tu n'as point de chagrin non plus'... tu n'as rien à me confier!... tu ne pleures pas en liberté avec moi!

DOMINIQUE fils.

Mon pere! de grace, n'exigez aucun aveu... souffrez seulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maison; plus j'en serai loin, & moins je souffrirai peut-être.

DOMINIQUE pere, *avec tendresse.*

Et c'est à moi que tu dis de ne te rien demander, à moi que tu déguises quelque chose!... as-tu oublié comme nous sommes ensemble? as-tu un autre confident, un autre ami plus ancien, plus tendre, plus indulgent? dis-le moi, & je lui céde la place... Mon fils, mon ami, parle, parle... va, je suis peut-être le seul encore qui puisse changer ta destinée.

DOMINIQUE fils, *vivement.*

Je n'oserai jamais... mais d'où vient que je n'oserai pas .. suis je donc criminel?... non, non; ah! mon pere, mon pere! pourquoi n'êtes-vous pas dans un état plus relevé... Avec tant de vertus, vous méritiez d'être tout autre que ce que vous êtes.

DOMINIQUE pere.

En voici bien d'une autre!... & qu'est-ce que cela te fait, si je suis content, heureux, satisfait?... mais parle-moi avec franchise; rougirois-tu dans le monde d'avoir un pere Vinaigrier? Aurois-tu conçu ce pitoyable orgueil? C'est une maladie commune à beaucoup d'enfants que leur pere a fait un peu plus qu'eux, & nous raisonnerions ensemble pour tâcher de la guérir; car l'homme est si sujet à se laisser prendre à des fantômes!... Va, j'ai prévu dès ton enfance que cette idée-là pourroit te saisir un jour; j'y ai pourvu, & je n'en ai point pris d'alarmes.

DOMINIQUE fils.

Mon pere! je vous respecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un seul instant de vous avouer aux yeux de tout le monde. Il me seroit permis de choisir, que je ne choisirois pas un autre pere que vous, je vous préférerois au plus riche, au plus illustre Citoyen de cette ville, mais le préjugé fait que tout le monde ne pense pas comme moi, & je suis malheureux, peut-être à jamais, par cette seule cause.

DOMINIQUE pere.

Ah ça! me parleras-tu clairement... Voyons?

eſt-ce de l'argent qui te manque? (*Fouillant dans ſa poche.*) J'ai là quelque choſe en réſerve... prends, prends...

DOMINIQUE fils, *l'arrêtant.*

Depuis long-temps vous ſavez que mes appointemens me ſuffiſent; vous avez aſſez fait pour moi, & plus... je voudrois même... que dis-je? j'eſpére bien avant peu, ſi je proſpére...

DOMINIQUE pere.

Je connois tes ſentiments, tu n'as pas beſoin de les exprimer... ton cœur, mon fils, eſt-il autre que le mien?

DOMINIQUE fils, *lui baiſant les mains.*

Mon bonheur ſera de vous chérir; il faut qu'il me tienne lieu de tout autre. Eh bien! je me conſolerai avec lui... vous venez de l'entendre; Monſieur Delomer donne ſa fille à Monſieur Jullefort; cet homme, parce qu'il eſt riche, va obtenir ſa main.

DOMINIQUE pere.

Serois-tu jaloux de cet homme?

DOMINIQUE fils.

Oh! oui, très-jaloux, non de ſes richeſſes, mais de ſon bonheur.

DOMINIQUE pere.

Eſt-ce elle que tu deſires, ou un établiſſement?... prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE fils.

Que n'eſt-elle auſſi pauvre que je le ſuis, j'unirois mon ſort au ſien... Vous m'avez toûjours dit que pour être heureux, il ne falloit s'attacher qu'à la perſonne ſeule.

DOMINIQUE pere.

Mais pour s'attacher à une perſonne, il faut en être aimé, & ſans doute que celui qu'elle conſent à épouſer lui plait plus que toi: ainſi, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE fils.

Ah! ſi elle ſe donnoit à celui qu'elle ſait l'aimer le plus, je ſuis bien ſûr que perſonne ne l'emporteroit ſur moi.

DOMINIQUE pere.

C'eſt-à dire que, ſi on recevoit tes vœux, tu n'héſiterois pas à la prendre pour femme?

DOMINIQUE fils.

Hélas! que ce bonheur eſt loin de moi... c'en eſt fait; non, je n'en aimerai jamais une autre, & cependant elle ne m'appartiendra pas.

DOMINIQUE pere, *après un moment de réflexion.*

Que fait-on?... mais, dis moi, comment cet amour a-t-il pris naiſſance dans ton cœur?

DOMINIQUE fils.

Mon pere! je l'ai vue dans les premiers temps ſans en être frappé, nous avons converſé, nous avons lu, chanté, joué enſemble, & je n'en étois pas encore touché; au contraire, j'en admirois d'autres qui me ſembloient bien plus belles: mais dans la ſuite, j'ai ceſſé de les trouver ſi aimables, & plus je converſois avec Mademoiſelle Delomer, plus je me ſuis ſenti enchanté. Si vous ſaviez comme elle penſe, comme elle s'exprime, quelle nobleſſe de ſentiment, quelle ſenſibilité inépuiſable pour les malheureux, quelle honnê-

teté touchante regne dans toutes ses actions, & le tout sans gêne, sans effort, sans prétention; elle a les graces de la modestie, & la gaieté de l'innocence; sa joie est pure & naïve comme son cœur... j'ai remarqué que jamais elle ne dit de mal de personne, & je l'ai toûjours vue reprendre ses amies à la moindre médisance...

DOMINIQUE pere.

Joli caractere de femme!

DOMINIQUE fils.

Ah! si vous saviez sur-tout comme elle aime son pere!

DOMINIQUE pere.

Mais, peux tu me dire si elle se marie par obéissance ou par inclination?...

DOMINIQUE fils.

Par inclination! oh! non... Monsieur Jullefort est un fort galant homme, mais...

DOMINIQUE pere.

Te préféreroit-elle à lui si tu étois aussi riche que ce Monsieur Jullefort; dis-moi?

DOMINIQUE fils, *avec passion.*

J'ose le penser... je me flatte trop, peut-être; je ne la perdrai point, tout infortuné que je suis... mais c'est la seule consolation qui me soit permise; mais il va l'épouser; fille soumise, elle n'osera désapprouver le choix d'un pere... elle obéira, elle va être malheureuse pour toûjours, & moi aussi.

DOMINIQUE pére, *avec réflexion.*

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE fils.

Mon pere!

DOMINIQUE pere, *lui prenant la main.*

Prends courage, mon ami... espére...

DOMINIQUE fils.

Que dites-vous?... Moi, espérer!

DOMINIQUE pere.

Mais, puisque ce mariage n'est pas conclu, il est encore temps... je parle à son pere aujourd'hui & je la demande pour toi...

DOMINIQUE fils, *avec frayeur.*

Y pensez-vous?... gardez-vous de m'exposer à un refus: il prendroit pour un affront... il recevroit avec un dédain outrageant... j'en mourrois de douleur... surquoi pouvez-vous espérer? fortune, rang, préjugés, tout nous sépare. Dans ce siecle de cupidité, qu'importe que l'amour unisse deux cœurs?

DOMINIQUE pere.

Reste ici, te dis-je... Va, mon ami; la journée ne se passera pas que je ne revienne te retrouver ici, & peut-être avec de bonnes nouvelles.

DOMINIQUE fils.

Je me repens de vous avoir parlé... laissez moi plutôt fuir loin d'elle; que sert de m'amuser d'un inutile espoir? Je ne souffre déja que trop, sans m'exposer en bute aux traits du mépris; le riche est superbe... il est au-dessus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le sort éloigne de moi.

DOMINIQUE pere.

Tais-toi, & laisse-moi agir... Tu as beau faire

l'étonné; je veux que tu restes dans cette maison; & que tu n'en sortes point.

DOMINIQUE fils.

Ah, mon pere! ceci devient au-dessus de mes forces.

DOMINIQUE pere.

Ah çà! il est de ton devoir de m'écouter & de m'obéir, quand je parle... entends-tu?...

(Il s'en va à pas lents; le fils le suit de loin, la tête baissée Le pere revient sur ses pas, & prenant la main de son fils, il lui dit d'un ton attendri & ferme.)

Tu l'auras, Dominique, tu l'auras.

(le pere sort.)

DOMINIQUE fils, *seul.*

Ce bon pere! comme il se livre aux illusions que lui inspire la tendresse!... Ah! je n'ai pas même l'espoir qui accompagne quelquefois l'infortune.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE fils *arrive d'un pas lent & rêveur.*

TU l'auras, tu l'auras... Ces mots (& je ne sais pourquoi) reviennent frapper sans cesse mon oreille. C'est envain qu'il aura voulu distrai-

re la douleur qui me consume .. Ah! trop cher objet! jamais non jamais, tu ne sortiras de ce cœur; ton image y est gravée pour la vie, en dépit du sort injuste qui nous sépare... C'est à présent que j'éprouve combien je t'idolâtre, . Moins j'ai d'espoir, & plus je t'aime... Qu'il m'est cruel de te voir destinée à un autre! Un autre fera-t-il ton bonheur comme je l'eusse fait?... Un autre saura-t il t'aimer comme moi?... Il me faudra donc dévorer mes tourmens!... Tout dans cette maison me devient insupportable... Elle-même augmente mon supplice. Je n'ose plus la regarder... Le seul son de sa voix me porte au désespoir; & plus je la fuis, plus il semble que le sort la ramene sur mes pas... La voici... Resterai-je?... Non...

SCENE II.

Mlle. DELOMER, DOMINIQUE fils.

Dominique fils la salue & se retire lentement.

Mlle. DELOMER, *comme il est à la porte, d'un ton triste.*

Vous vous en allez, Monsieur!

DOMINIQUE fils, *revenant.*

Non, Mademoiselle.

Mlle. DELOMER.

Vous sortiez, cependant... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE fils.

J'allois ...

Mlle. DELOMER.

Hé bien ! vous alliez ?

DOMINIQUE fils.

Mais, je n'allois nulle part. [*Il soupire.*]

Mlle. DELOMER.

Vous avez pris un air bien triste aujourd'hui.

DOMINIQUE fils.

Il est vrai que je devrois... A propos, Mademoiselle, j'oubliois de vous faire mon compliment.

Mlle. DELOMER.

Sur quoi, s'il vous plait ?

DOMINIQUE fils.

Monsieur Jullefort... C'est une chose décidée.

Mlle. DELOMER.

Vous êtes ironique !

DOMINIQUE fils, *avec passion & douleur.*

Je ne suis que malheureux.

Mlle. DELOMER.

Laissez-moi .. Je fais mal de rester avec vous, nous nous trahissons tous' deux : vous m'êtes un objet de tourmens, encore plus que Monsieur Jullefort.

DOMINIQUE fils.

Moi, je pourrois vous causer la moindre peine !... Ah ! Mademoiselle, qu'exigez-vous de plus ?... N'ai-je pas renfermé jusqu'ici, & sous le plus sévere silence, le plus vif sentiment; sen-

timent trop ambitieux sans doute; mais du moins j'ai sçu le taire.

Mlle. DELOMER.

Je le sais.

DOMINIQUE fils.

Aucun espoir ne sauroit m'être permis; & c'est cette persuasion cruelle qui va m'éloigner d'une Ville où je ne peux plus vivre.

Mlle. DELOMER.

Croyez que je souffre en vous voyant; & que je souffrirai encore plus, en cessant de vous voir.

DOMINIQUE fils.

Si vous avez quelque compassion pour moi, elle ne peut être que stérile. Ne bornez pas du moins votre pitié; donnez lui un libre cours; j'en ai besoin: apprenez que, malgré la barriere qui s'éleve entre nous, il n'y a qu'un bonheur sans réserve qui puisse me toucher.

Mlle. DELOMER.

Et comment résister à mon pere? j'ai voulu dire quelques mots, il ne m'a point écouté; il a fait parler son autorité, & je me suis trouvée sans voix pour lui répondre: Monsieur Jullefort, recommandé de toute part, a gagné sa confiance: il vous la devroit plutôt; mais (vous le savez) c'est la fortune qui fait les mariages: aussi, combien en compte-t-on d'heureux!

DOMINIQUE fils.

Oui, la fortune m'a maltraité; & c'est ce qui m'a empêché jusqu'à présent, d'oser lire dans vos regards.

Mlle. DELOMER.

Monsieur Jullefort me regarde avec beaucoup d'assurance.

DOMINIQUE fils.

Je suis bien loin de tant de hardiesse.

Mlle. DELOMER.

Je l'ai toujours traité avec la plus grande froideur, & je ne conçois pas comment il y a des hommes qui veulent nous avoir ainsi malgré nous.

DOMINIQUE fils, *vivement.*

Il ne possède pas encore votre main; & si vous résistez ici avec courage...

Mlle. DELOMER.

Quel courage voulez-vous que j'aie?... Est-ce à mon âge que l'on résiste? Je crains qu'il ne soit plus temps: mon pere, vous dis-je, a pris des engagemens.

DOMINIQUE fils.

Et vous les ratifierez?

Mlle. DELOMER, *avec douleur.*

Pourrai-je élever la voix, quand un pere commande? Vous ne savez pas tout le pouvoir qu'un pere a sur nous... Je l'aime, je crains de l'offenser; & plus je le chéris, plus je tremble de lui résister.

DOMINIQUE fils.

Ah! si j'étois à votre place, je saurois être plus ferme.

Mlle. DELOMER, *avec étonnement.*

Vous me conseilleriez de désobéir à mon pere!... Il ne faut pas que l'intérêt de votre amour vous fasse ainsi parler contre mon devoir.

DOMINIQUE fils.

L'intérêt de mon amour! tout cher qu'il m'eſt, j'y renoncerois pour aſſurer votre repos... C'eſt le vôtre qui m'anime... Eſt-ce à moi d'eſpérer le conſentement de votre pere, moi qui n'ai rien, moi, fils... L'orgueil a établi des diſtances inhumaines, qui font aujourd'hui mon déſeſpoir... Je crains ſeulement que vous ne ſoyez malheureuſe... Vivez avec tout autre, pourvu qu'il vous ſoit cher... Irez-vous contracter des liens cruels, qui vous feront ſentir le poids du malheur, chaque jour de votre vie? Soyez à tout autre, & vivez fortunée; je ſais de mon côté ce que je dois faire: c'eſt en quittant ma patrie; c'eſt en allant gémir loin de vous, que je vous prouverai que l'amour qui me conſume eſt pur & déſintéreſſé.

Mlle. DELOMER, *d'un ton pénétré.*

Que ne ſuis-je ſi pauvre, que perſonne ne voulut de moi!

DOMINIQUE fils.

Ah! ſi j'étois riche! j'irois m'offrir... Ou, que n'êtes-vous ſans dot, vêtue en ſiamoiſe, vous auriez les mêmes charmes, & je ſerois plus près du bonheur: on ne ſoupçonneroit pas alors que je fuſſe tenté de votre fortune.

Mlle. DELOMER.

Mais, au-lieu de quitter la maiſon, ſi vous reſtiez... Je... Vous tenteriez... Vous pourriez même... Mais non, il n'y conſentira point; je m'abuſe; il n'y conſentira jamais.

DOMINIQUE fils.

Et c'eſt-là ce qui m'accable... je ne puis aſpirer,

même en idée, à me mettre ſur les rangs. J'offenſerois votre pere; j'aurois peut-être la phyſionomie d'un ſéducteur ... les préjugés qui regnent..., Allons, je ſuis perdu, tandis qu'un autre; parce qu'il poſſéde de l'or, aura l'audace de vous conquérir... Ah! quelle diſtance il y a entre poſſéder le cœur d'une perſonne, ou ſa main.

Mlle. DELOMER.

Je vais l'accabler de froideur... Mais cet homme-là ne ſent rien. S'il perſiſte à me vouloir, ſeule & ſous les yeux d'un pere, lui ayant toûjours obéi, reſpectant ſes volontés, je ferois donc...

DOMINIQUE fils, *avec une voix étouffée.*

Ciel!... le ſerment de l'aimer.

Mlle. DELOMER, *avec attendriſſement.*

Et dans le même inſtant, ô Dieu! celui de ne plus penſer à vous de toute ma vie... Ah!

DOMINIQUE fils, *avec vivacité.*

Pourrai-je me dire à moi-même que vous y auriez ſongé quelquefois?

Mlle. DELOMER.

Vous avez trop lu dans mon cœur, & je vous ai trop entendu... C'eſt pour la premiere fois que nos cœurs s'expriment ainſi; ils ne jouiront pas long-temps de ce plaiſir. La loi, les préjugés, tout eſt contre nous.

DOMINIQUE fils.

Ah! je puis tout haſarder: je deviendrai téméraire; j'irai me jetter à ſes pieds. Embraſſez-les de votre côté...

Mlle. DELOMER.

Le voici... je tremble qu'il ne nous ait entendus.

SCENE III.

M. DELOMER, Mlle. DELOMER, DOMINIQUE fils.

M. DELOMER, *arrivant avec précipitation & d'un air égaré.*

Dominique ! je vous cherchois ; & vous, ma fille... Ah, Dieu !... J'ai de terribles choses à vous apprendre.

DOMINIQUE fils, *avec inquiétude.*

Monsieur, qu'y a-t-il ?

Mlle. DELOMER, *tremblante.*

Comme votre visage est altéré, mon pere ! qu'avez-vous ?

M. DELOMER.

Je suis au désespoir.

DOMINIQUE fils.

Vous ! Ah ! parlez.

Mlle. DELOMER.

Mon pere !

M. DELOMER, *tombant dans un fauteuil.*

Un moment ; laissez-moi respirer... Ma fille, tu vas frémir... Mon malheur ; il m'est plus cruel : il devient le tien... Ton pere, hélas ! n'a travaillé toute sa vie, que pour se voir en un seul jour tout-à-coup ruiné.

Mlle. DELOMER.

Ruiné, vous !

DOMINIQUE fils.

Comment se peut-il?

M. DELOMER, *à Dominique.*

Vous méritiez ma confiance, jeune-homme; j'avoue même que j'aurois bien fait d'écouter de certains avis que vous m'avez donnés; je m'en repens aujourd'hui; mais il n'est plus temps... Mon cher Dominique, vous avez toûjours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançois aux deux Associés de Hambourg...

DOMINIQUE fils.

Ils auroient manqué!

M. DELOMER.

Je viens d'en être frappé comme d'un coup de foudre: depuis vingt ans que je négocie avec eux, ma confiance étoit devenue sans bornes; je renonçois à toute autre correspondance, pour me livrer entierement à leurs demandes. Je viens de répondre encore pour eux dans une entreprise considérable, où cette même confiance m'a aveuglé. C'étoit la derniere opération que je voulois faire de ma vie. Que ne suis-je mort avant d'en avoir conçu l'idée!

Mlle. DELOMER.

Ah! mon pere, mon pere, ne vous livrez point à l'abattement; voici le jour du courage... Mais quoi! tout seroit-il perdu?

M. DELOMER.

On m'écrit que leur faillite est sans ressource, & c'est dans le moment que j'attendois la plus forte rentrée de mes fonds, que cet accident-là m'écrase. Le paiement de l'année, celui

de la maison, ta dot, ton sort, le mien, tout reposoit sur eux; tout est précipité dans l'abyme.

DOMINIQUE fils, *vivement.*

Je suis à vous, Monsieur; faut-il courir, prendre la poste, aller en personne stipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les plus convenables? Je pars; je ne reviendrai qu'après avoir appaisé l'orage.

[*Pendant cette scene, Mademoiselle Delomer demeure le visage caché, & s'appuyant sur un fauteuil*]

M. DELOMER.

Il faut attendre; il paroît que c'est le contrecoup que je reçois; ils n'ont manqué, sans doute, que parce que l'orage vient de plus loin. Quel parti prendre pour effectuer mes payemens? Ils se montent très-haut, & c'étoit les fonds que je devois recevoir de Hambourg, qui étoient destinés à l'acquit de ces créances: il faut emprunter & user de mon crédit. On m'offroit dernierement encore des fonds assez considérables; en attendant que cette opération se réalise, allez toujours escompter les effets que je vais vous donner. Il nous faut profiter des momens où l'on ne sait rien encore. Nous payerons ces deux jours-ci, mais pas plus .. Vous m'entendez-bien?

DOMINIQUE fils.

Ah! Monsieur, quelle affreuse extrémité!

M. DELOMER.

J'y suis réduit; je suis l'exemple que l'on me donne; c'est un malheur que l'on me force à rejetter sur d'autres; je ferai perdre, parce que je perds.

DOMINIQUE fils.

Vous pourriez vous résoudre à... (*retenue expressive*)

M. DELOMER.

Autrement je suis ruiné; il n'y a pas d'autre parti. Irai-je supporter seul tout ce fardeau pour en être opprimé?

DOMINIQUE fils.

Me permettez-vous de parler comme je pense?

M. DELOMER.

Il le faut; ces momens sont trop de conséquence pour me rien déguiser.

DOMINIQUE fils.

Vous ne vous en offenserez pas, Monsieur: mais il n'y a que l'infortune qui puisse vous inspirer un tel dessein: il répugne à vos propres principes. De malheureux que vous êtes, deviendriez-vous coupable? Emprunter sans ressources pour rendre! Ah! souvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois: aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens que l'on a pris: la confiance que l'on nous a donnée ne sauroit être trompée... Après tout, Monsieur, il vous faudra toûjours, dans peu, en venir à la seule opération qui est à faire; vous ne pouvez vous le dissimuler.

M. DELOMER.

Quoi! vous me conseillez de faire un abandon à mes créanciers, de me dépouiller de tout? Je veux sauver assez pour conserver l'état que j'ai acquis. Après tant de travaux, toute la fortune d'une maison dépendroit du caprice du sort, &

j'aiderois de mes mains à la renverser! & que deviendroit l'établissement de ma fille? Moi qui avois lieu de prétendre...

Mlle. DELOMER.

Ne songez plus à moi, mon pere; ne consultez que votre cœur; ne voyez que la paix, le repos de vous-même.

DOMINIQUE fils.

Ah, Monsieur! chassez loin de vous l'indigne foiblesse que donne le premier assaut du malheur. Ne rompez pas cette circulation, l'ame du commerce; qu'il soit respecté par vous-même au milieu des revers: l'équité & l'honneur surmontent toutes les difficultés. Envisagez le tort que vous allez faire; vingt familles seront précipitées dans l'indigence, & vous accuseront; elles seront sans ressources, & vous en avez encore. Daignez vous ouvrir à moi: croyez-vous avoir assez pour parer à tout, si vous vouliez ne rien faire perdre?

M. DELOMER.

Oui; mais, mon cher ami, il ne me resteroit absolument rien; il me faudroit tout vendre, mes deux maisons, ma campagne, & peut-être jusqu'à mon mobilier.

DOMINIQUE fils.

Mais aussi vous ne devriez plus rien à personne!

M. DELOMER.

Et que deviendrois-je après? Vraiment je ferois alors dans le monde une belle figure.

DOMINIQUE fils.

On est toûjours riche, quand on a tout payé.

Croyez que vous ferez cent fois plus heureux dans l'état le plus médiocre, lorsque vous ne ferez exposé à aucun reproche: je vous connois, Monsieur; vous ne savez pas l'effet que feroit sur vous le regard d'un homme qui vous diroit: tu m'as trompé. Vous n'y êtes point accoutumé: la premiere épreuve seroit mortelle: oui, mortelle, j'en suis sûr... Vos biens sont suffisans, ou non, pour payer vos dettes: dans le dernier cas, pourquoi acquitter des créanciers anciens aux dépens de nouveaux? C'est une action contraire à l'ordre des choses; c'est une injustice...

M. DELOMER.

Il faudroit donc que je m'avilisse?

DOMINIQUE fils.

On ne s'avilit pas pour être juste.

M. DELOMER.

Que je tombasse dans la derniere misere. Et ma fille, ma fille!... Eh! que deviendroit l'espoir de ma vie!

Mlle. DELOMER.

Mon pere, en ce moment oubliez moi...

M. DELOMER.

Tu approuverois que je te dépouillasse de tout?

Mlle DELOMER.

Oui, plutôt que de voir votre front rougir une seule fois.

DOMINIQUE fils.

Monsieur, je me dévoue pour toûjours à votre service; votre infortune vous rend encore plus respectable à mes yeux; vous m'avez donné votre confiance, daignez me l'accorder sans ré-

serve; vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuse. Je vais, sans perdre de temps, travailler à faire l'état le plus exact de vos biens & de vos dettes. Certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, seront touchés de votre situation & vous faciliteront les moyens de continuer votre commerce. Vous conserverez votre crédit qui vous rouvrira de nouvelles sources de richesses; reposez-vous sur moi; à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations. *(dans un mouvement énergique)* Oui, nous ferons honneur à tout: dites, n'est-il pas vrai, nous ferons honneur à tout?

M. DELOMER.

Vous me touchez infiniment, jeune homme; vous êtes bien estimable; & jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment: je vous devrai ma vertu; oui, je m'en rapporte à vous... Agissez de maniere que qui que ce soit n'ait à me reprocher la moindre fraude, soit dans l'exécution, ni même dans l'intention... Il me reste encore une lueur d'espérance; Monsieur Jullefort mon gendre est riche, il aime ma fille; il m'aidera sûrement. Plus ou moins d'argent, pour le moment, lui sera à peu-près égal... Le croire uniquement touché de la dot, ce seroit lui faire injure; il ne mérite pas qu'on lui fasse cet outrage.

DOMINIQUE fils.

Il peut se rendre doublement heureux, & goûter un nouveau bonheur, en vous offrant

l'appui de sa fortune... Que d'avantages pour lui!

M. DELOMER.

Je le crois bon ami; & nous allons l'admettre à notre confidence; le titre qu'il va porter l'engagera à prendre nos intérêts. Cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire: il faut que je lui dise que je suis forcé d'employer la plus grande partie de la dot au paiement de mes créanciers... Mais il ne perdra rien par la suite...

Mlle. DELOMER.

Hé bien! souffrez que je vous épargne cet aveu; il l'entendra de ma bouche; il le recevra d'une maniere différente... Permettez que j'aie un entretien avec lui... Nous ne douterons plus alors de sa réponse.

M. DELOMER.

J'y consens: tout à l'heure en rentrant, je l'ai apperçu, qui venoit après moi; j'étois trop troublé pour lui parler; je vous cherchois; j'ai recommandé qu'on le fit attendre... Je vais te l'envoyer. (*à Dominique.*) Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains; ma tête n'est pas à moi; agissez à votre gré; je vous confie mes intérêts & mon honneur: j'approuverai tout ce que vous ferez: sans vous j'allois faire une démarche qui ne s'accordoit pas avec ce que je dois à mon nom... C'est vous qui m'avez sauvé du précipice où j'allois tomber.

DOMINIQUE fils.

Je n'ai que du zele à vous offrir; mais il

eſt extrême, il eſt pur, & il ne ſe démentira dans aucune circonſtance de ma vie.

(*Dominique ſuit M. Delomer, & Mlle. Delomer lui jette un regard d'approbation en ſe ſéparant.*)

SCENE IV.

Mlle. DELOMER *ſoupire & dit après un court ſilence.*

QU'il eſt cruel d'étouffer des ſentimens qui ſemblent auſſi légitimes! Avec quelle nobleſſe il vient de parler! Ah! mon cœur approuvoit tout ce qu'il diſoit. Son ame répond bien à la mienne... d'où vient donc que je prends ſi peu de part à l'infortune qui nous accable? Au moins, ſi j'en crois ce preſſentiment flatteur, je n'épouſerai pas Jullefort... mais s'il ne voyoit que moi dans l'union projettée, s'il m'aimoit aſſez pour ſecourir mon pere, je devrois plus que jamais me ſacrifier pour lui... cette idée m'alarme, m'épouvante... je deſire & je crains... je ſais quel eſt mon devoir, mais je ſais auſſi quel eſt mon cœur... le voici; que je tremble de le trouver généreux; mais hélas! quel ſouhait terrible!

SCENE V.

Mlle. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, *arrivant avec transport.*

MAdemoiselle, ma chere Demoiselle, quelle félicité m'attend! quel bonheur pour moi! J'ai vu le Notaire, il a dressé l'acte, tout réussit selon mes vœux, & bientôt nous allons nous appeller des plus tendres noms.... mais que vois-je encore? ne soyez pas si sérieuse, en vérité je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie....

Mlle. DELOMER.

Cette joie ne sera peut-être pas d'une longue durée, Monsieur...

M. JULLEFORT.

Oh! elle sera éternelle comme l'amour que je ressens...

Mlle. DELOMER.

Ecoutez-moi, Monsieur; nous avons à parler ensemble & j'attends de vous toute la sincérité...

M. JULLEFORT.

Avez-vous jamais douté que je pusse vous parler autrement? (*à genoux.*) Eh bien! croyez-en les plus brûlantes protestations de mon cœur: je vous jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flamme qui vivra jusques dans mon tombeau.... non, jamais personne ne m'a paru si adorable que vous: j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré.

Mlle. DELOMER.

Ah! Monſieur, levez-vous, ce ne ſont pas des ſermens que je vous demande.

M. JULLEFORT.

Et comment voulez-vous donc que je vous faſſe croire?...

Mlle DELOMER.

Je compte peu ſur les ſermens, & les vôtres dans ce moment, ſi vous voulez que je vous le diſe, me paroiſſent vains & légers.

M. JULLEFORT.

Vains & légers! Que dites vous, Mademoiſelle? Ce ne ſont pas ici des ſermens en l'air comme ceux que font les amans: ce ſont des ſermens d'époux, appuyés d'un bon contrat, & rien dans l'univers ne peut caſſer cela... oui, notre contrat eſt comme ſigné, puiſque l'on n'attend plus que vous... Vous doutez de mon amour! Ah, vous ne ſavez pas ce que je vous ſacrifie! Si je vous diſois tous les partis que j'ai refuſés! Tenez; on me propoſoit encore, il y a quinze jours, une riche héritiere orpheline & ayant deux oncles cacochymes! c'étoit un détail de biens qui ne finiſſoit pas. Mais je n'ai pas voulu lire ſeulement; j'ai rendu froidement le tableau. On m'auroit offert un million.

Mlle. DELOMER.

Mais, Monſieur, vous avez peut-être mal fait de refuſer un auſſi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc! mais vous m'offenſez cruellement...

Mlle.

Mlle. DELOMER.

Répondez-vous assez de vous-même pour assurer qu'en m'épousant ce n'est pas le bien que vous regardez?

M. JULLEFORT.

Si vous étiez sans fortune, le bonheur de vous posséder seroit encore le même à mes yeux.

Mlle. DELOMER.

Quoi! si je n'avois rien, vous me rechercheriez avec le même empressement? Vous me prendriez sans dot?... consultez-vous bien.

M. JULLEFORT.

Quelle question! Je n'ai pas besoin de me consulter, je vous donnerois avec la même tendresse une preuve de mon désintéressement.

Mlle. DELOMER, *à part.*

Parleroit-il tout de bon? que je suis malheureuse!... Allons; c'est pour mon pere.

M. JULLEFORT, *à part.*

Qu'elle est simple! il faut s'y prêter.

Mlle. DELOMER.

Enfin, Monsieur, en supposant que mon pere est tombé tout-à-coup & par un revers inattendu dans l'indigence, & qu'il ait besoin de votre crédit & de vos soins pour le relever, vous iriez généreusement jusqu'à vous employer pour lui?

M. JULLEFORT.

Dans un cas pareil, le bonheur de vous mériter seroit d'un prix bien au-dessus de tout ce que je pourrois faire... mais dites-moi, Mademoiselle, est-ce pour m'éprouver que vous me tenez ce langage, ou plutôt seroit-ce une ironie? Mes biens

ſont francs & quittes, je ne dois rien, je vous en avertis: ne craignez pas de livrer votre main à l'homme que vous avez rendu ſenſible, nous ferons une excellente maiſon... je n'ai point de mon côté de ces queſtions qui reſpirent la défiance...

Mlle. DELOMER, *l'interrompant.*

Ces queſtions ſont plus ſérieuſes que vous ne penſez, que vous ne pouvez croire. (*d'un ton pathétique & douloureux.*) Elles ſont fondées ſur des cauſes auſſi récentes que malheureuſes.

M. JULLEFORT, *paroiſſant extrêmement inquiet.*

Qu'y a-t-il donc, Mademoiſelle, & que voulez vous me dire?

Mlle. DELOMER.

Ce que je ſuis chargée de vous apprendre; je vous ai préparé au dernier trait pour ne point vous accabler d'un ſeul mot.

M. JULLEFORT, *à part.*

Cela commence à me faire trembler... mais ſeroit-ce plutôt une feinte?

Mlle. DELOMER.

Ne vous êtes-vous point apperçu que mon pere étoit triſte, étoit changé, & dans une ſituation qui annonçoit un extrême embarras?

M. JULLEFORT, *en pâliſſant.*

Effectivement... mais il eſt quelquefois comme cela... eſt-ce qu'il y auroit une cauſe particuliere?

Mlle. DELOMER.

La plus terrible. Il vient de recevoir dans l'inſtant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe sur lui?

Mlle. DELOMER.

Sur lui, principalement. Ce sont les personnes sur qui rouloit depuis vingt ans tout son commerce, qui lui enlevent tout.

M. JULLEFORT, *à part.*

Je suis perdu... (*haut.*) Et cela est considérable?

Mlle. DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je, notre ruine est entiere.

M. JULLEFORT, *en jettant un cri.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu! que me dites-vous là! (*Grand repos.*) Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi. (*à part.*) Que je suis malheureux! (*après un intervalle, haut vivement.*) Mademoiselle, il faut lui conseiller de cacher quelque temps sa situation, précipiter votre mariage, doubler votre dot; c'est un moyen sûr pour se réserver une table dans le naufrage. Le douaire des filles est une chose qui passe avant tous les créanciers, & qui leur donne un pied de nez... en faisant le douaire très-considérable...

Mlle. DELOMER.

Mon pere ne suivra pas ce conseil, Monsieur: il auroit pu vous laisser ignorer son infortune & vous tromper: mais loin de lui ce vil artifice.

M. JULLEFORT, *à part.*

Ah! je l'ai échappé belle. (*haut*) (*& d'un ton en colere.*) Mais comment s'est-il aussi aventuré... il a manqué de prudence. A son âge faire

des sottises, des extravagances de cette force! Ah, cela n'est pas pardonnable.

Mlle. DELOMER.

Il est des commerces sujets à de pareils revers, & l'on n'y prospére qu'à force d'avancer des fonds; il étoit à la veille d'une rentrée considérable.

M. JULLEFORT.

D'une rentrée considérable! il faut les pendre ces coquins, ces misérables-là.

Mlle. DELOMER.

Ils ne sont que malheureux comme nous.

M. JULLEFORT.

Point de grace, point de grace, en place de greve ces marauds-là... La fortune m'est bien cruelle... mais, je suis furieux contre votre pere, il mérite les reproches les plus sanglants... au-lieu de garder son argent dans son coffre.

Mlle. DELOMER.

Qui de nous sait lire dans l'avenir?

M. JULLEFORT.

Mais, Mademoiselle, c'est que c'est une perte irréparable, vous ne sentez pas cela comme moi, vous êtes d'un tranquille!... J'avois déja fait un sage emploi... voilà mes projets avortés. Je suis sûr que vous ne savez seulement pas que vous n'avez presque rien du côté de votre mere: ces deux maisons de campagne sont des acquêts depuis son décès. Il y a bien un petit douaire sur je ne sais quel terrein aux nouveaux Boulevards; mais c'est si peu de chose!... votre pere est, en vérité... il est... non, vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de ma vie.

Mlle. DELOMER, *d'un ton ferme.*

Gardez-vous de rien dire, Monsieur, qui puisse le blesser; c'est prendre aussi trop vivement mes intérêts. Mon pere ne vous fait aucun tort, je crois; il travaille actuellement au tableau de ses dettes, & nous entrevoyons avec plaisir que nos biens suffiront pour payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, Mademoiselle, votre dot?... c'est plutôt pour vous que je parle, que pour moi; il vous faut toûjours une dot dans tous les possibles... mais je n'y songeois pas: vous avez, au moins, des oncles, tantes, plusieurs parens enfin dont les successions réunies pourroient former... & réparer...

Mlle. DELOMER.

Non, Monsieur, je n'ai personne, je n'attends rien de personne: mon pere étoit tout pour moi, & ce n'est que sur lui que je répans des larmes.

M. JULLEFORT, *à part.*

Pas un seul héritage, quelle famille! où allois-je me fourrer! (*haut.*) Mademoiselle, je vous aime trop pour n'être pas touché de cet accident... cette maudite faillite... ne sentez-vous pas tout le malheur de deux personnes qui s'unissent pour la vie & dont l'une... mais comment! vous êtes bien sûre qu'on ne remettroit pas à Monsieur votre pere une partie de ses fonds. Quatre-vingt pour cent, par exemple... c'est l'usage.

Mlle. DELOMER.

Monsieur, il rejetteroit un tel projet; il ne veut

point de grace, il ne veut rien faire perdre à personne.

M. JULLEFORT.

Tant-pis, Mademoiselle: tout cela dérange furieusement, comme vous pouvez bien penser... &, tenez, d'ailleurs je doute fort que vous m'aimiez grandement... Je ne sais pas épouser une jeune personne aussi intéressante que vous du consentement seul de son pere... j'aurois sans cesse à me reprocher de ne vous tenir que de sa main... je ne veux point vous rendre malheureuse, vous le seriez peut-être avec moi... le vrai parti en pareil cas seroit...

Mlle. DELOMER.

De vous retirer, Monsieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, Mademoiselle, je vous obéis... je vais... je vous salue.

SCENE VI.

Mlle. DELOMER.

LE voilà donc cet homme qui, à l'entendre, ne desiroit que moi... comme il s'est ému à la nouvelle que je lui ai donnée!... il sembloit que c'étoit son bien qu'on emportoit. Du moins ce malheur a servi à l'éloigner... me voilà délivrée de cet homme... j'en ressens une joie secrete... mais l'état de mon pere me trouble & m'attendrit. Ce n'est que pour lui que

je regrette cette fortune qui aſſuroit le repos de ſes dernieres années; pour moi il me ſemble qu'avec Dominique je paſſerois ma vie dans la derniere médiocrité, ſans jetter un ſeul ſoupir... oui, dans ce moment je ſerois heureuſe ſi mon pere ne ſouffroit plus.

SCENE VII.

Mlle. DELOMER, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE fils, *traverſant le Théâtre & tenant un porte feuille en main.*

DAns ces momens, Mademoiſelle, je ne m'occupe qu'à parer les coups les plus violents de la tempête: il reſte quelquefois des reſſources ineſpérées, & le temps amene toûjours de ſinguliers changemens: peut-être que les affaires prendront un autre tour, ne déſeſpérez pas; tout n'eſt peut-être pas perdu & je vais chercher les moyens de remédier à ce qu'il y a de plus preſſé... ce temps, hélas! n'eſt pas celui de vous parler de moi.

Mlle. DELOMER.

J'en veux moins à ce coup du ſort, Dominique: il ſemble me rapprocher de vous; nos deſtinées du moins ſeront à-peu-près égales. Que cet argent qui fait tout, me paroît vil, lorſque les ſentimens du cœur ſi chers, ſi précieux, ſont ſans valeur! J'ai entendu Monſieur Jullefort.

DOMINIQUE fils, *avec inquiétude.*

Sa fortune va vous dédommager de celle que vous perdez...

Mlle. DELOMER.

Vous vous trompez, *(en fouriant.)* il a pris la fuite en apprenant notre déſaſtre.

DOMINIQUE fils, *avec joie.*

Il eſt heureux pour moi que cet homme n'ait jamais eu un cœur ni des yeux... je n'ai plus ce rival...

Mlle. DELOMER.

Apprenez que vous n'en avez jamais eu... que vous n'en aurez jamais, que vous ne pouvez en avoir... Dominique, vous méritez cet aveu; qu'il vous enhardiſſe à bien ſervir mon pere.

DOMINIQUE fils, *lui baiſant la main.*

Que dira la foible voix de la reconnoiſſance, lorſque mon cœur palpite, & d'amour, & de ſurpriſe, & de joie... adieu, je cours... je vais... comment pourrai-je aſſez vous mériter?

(Ils ſe ſéparent en ſe regardant avec tendreſſe.)



ACTE III.

Le Théâtre repréſente une eſpece de Salle par bas, Dominique pere en bonnet de laine & en veſte rouge, conduit un petit baril ſur une Brouette de Vinaigrier à une roue, laquelle eſt à bras. Il entre ſur la Scene en roulant ſa Brouette : un Domeſtique veut s'y oppoſer.

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE pere, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Quoi! vous voulez abſolument, & malgré nous, entrer dans cette Salle baſſe?

DOMINIQUE pere, *roulant ſa Brouette & tout eſſouflé.*

Oui, je le veux; j'ai mes raiſons... rangez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? on n'a jamais vu pareille choſe; & certainement vous êtes fou.

DOMINIQUE pere, *poſant ſa Brouette.*

Je ne ſuis point fou, je ſais ce que je fais & ce que je dois faire... cela m'impatiente, à la fin... attends que ton maître s'en plaigne. Quand mon fils te commande, as-tu coutume de faire tant de repliques?

LE DOMESTIQUE.

Oh! si c'est par son ordre, à la bonne heure; ma foi, on est allé l'avertir de tout ceci.

DOMINIQUE pere.

Mon fils? & pourquoi? je n'ai que faire de lui. *(en frappant du pied.)* Voyez donc un peu ces gens-là. C'est à Monsieur Delomer que je veux parler, non à d'autres... Il faut que je lui parle tout présentement...

LE DOMESTIQUE.

Il est empêché pour des affaires de conséquence...

DOMINIQUE pere.

Il n'importe; il faut absolument que je lui parle tout-à-l'heure... il y va de la mort d'un homme.

LE DOMESTIQUE.

Voilà Monsieur votre fils; parlez-lui. *(en s'en allant.)* Le plaisant original!... Il a, par ma foi, la cervelle dérangée...

SCENE II.

DOMINIQUE pere, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE fils.

QU'est-ce donc, mon pere? Qu'avez-vous donc? Comme vous venez ici! Eh, mon Dieu! que voulez-vous avec tout ce train-ci?

DOMINIQUE pere.

Mon ami, je viens faire la demande.

DOMINIQUE fils.

Vous choififfez bien votre temps, & encore mieux le lieu.

DOMINIQUE pere.

Va, va, Dominique; ne te mets en peine de rien; laiffe-moi faire feulement... tu verras, tu verras.

DOMINIQUE fils.

Quoi! cet habit de travail, ce Baril, cette Brouette dans une Salle frottée!

DOMINIQUE pere, *le contrefaifant.*

Oui, dans une Salle frottée; voyez le grand mal!... Eh bien! le frotteur recommencera... ce Baril te fait pitié, te fait hauffer les épaules; va, va, mon garçon; c'eft un petit fupplément à mes paroles, qui ne nuira pas, je penfe: on réuffit toûjours bien dans quelque affaire que ce foit, quand on n'arrive pas les mains vuides. Allons... allons... D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandife, & cet accoûtrèment qui t'offenfe, c'eft là mon habit d'honneur, entends-tu? Je ne fuis jamais plus hardi que comme cela.

DOMINIQUE fils.

Vous avez réfolu de m'éprouver, mon pere; mais j'ai peur que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde.

DOMINIQUE pere.

Oh! tu es amoureux?... Je veux te guérir... je veux te guérir, je veux te guérir abfolument... je le veux.

DOMINIQUE fils.

Ecoutez-moi, de grace; Monſieur Delomer n'eſt pas de bonne humeur aujourd'hui.

DOMINIQUE pere.

Oh! ſon humeur changera.

DOMINIQUE fils.

Ah! vous ne ſavez pas...

DOMINIQUE pere.

Eh bien! quoi! qu'eſt-ce que je ne ſais pas?

DOMINIQUE fils.

Qu'il ne m'eſt peut-être pas tout-à-fait défendu d'eſpérer.

DOMINIQUE pere.

Ah! bon: j'écoute cela... tu ne m'as jamais menti, tu t'es bien aſſuré d'avance que, s'il ne dépendoit que de ſon choix, Mademoiſelle Delomer te préféreroit à celui qu'on lui deſtine... prends garde, au moins, prens garde...

DOMINIQUE fils.

Oh!... oui, oui, mon pere.

DOMINIQUE pere, *ſe frottant les mains, & ſe promenant.*

Tout eſt dit; c'eſt-là le principal: allons, allons, mon garçon; tout ira bien... je te l'ai dit tantôt, tu l'auras, ma foi, tu l'auras...

DOMINIQUE fils, *le ſuivant.*

Voyez dans quel danger vous me mettez en expoſant votre état auſſi publiquement; vous faites appercevoir davantage la diſproportion qui ſe trouve entre vos fortunes: cela vous amuſe, vous ſemble jovial, plaiſant, ſingulier; mais le monde rit; il a ſes préjugés, le monde eſt cruel,

il ne pardonne pas au ridicule ... N'avez-vous pas vu jusqu'à ce Domestique lever les épaules en s'en allant... je l'ai bien apperçu, moi.

DOMINIQUE pere.

Après; qu'y a-t-il donc de si étonnant! un valet ricanne... qu'est-ce que cela fait?... Songe donc que l'homme doré, qui en a trente à sa suite, n'en impose pas à ton pere. Qu'a-t-il de plus que moi, si ce n'est l'embarras de ne pouvoir s'en passer?

DOMINIQUE fils.

Mais enfin, quel est votre projet, quand Monsieur Delomer sera venu? Je ne vous reconnois plus; que lui voulez-vous?

DOMINIQUE pere, *toûjours se promenant.*

Que tu deviennes son gendre.

DOMINIQUE fils.

Vous précipitez trop ... d'un mot vous m'allez perdre pour toûjours. Il me croira de moitié... & dans quel temps venez-vous!

DOMINIQUE pere.

Parbleu! fort à propos.

DOMINIQUE fils, *fait un geste pour emmener la Brouette.*

Mon pere, en grace, je vais vous aider à ôter cela d'ici.

DOMINIQUE pere, *s'arrêtant.*

Eh! non, non, non; je te défends d'y toucher; il faut qu'elle reste là ... oui, là.

DOMINIQUE fils.

Sous la porte cochere seulement, ici à côté.

DOMINIQUE pere, *s'opposant tout-à-fait.*

Veux-tu bien laisser cela, te dis-je... mais voyez l'orgueil!... renier ma Brouette!

DOMINIQUE fils.

Il va venir.

DOMINIQUE pere.

C'est ce que je demande.

DOMINIQUE fils.

Que j'ai de regret de vous avoir parlé!

DOMINIQUE pere.

Tu as bien peu de confiance en ton pere! t'es-tu jamais repenti de l'avoir écouté? (*Presque en colere.*) Mais pour qui me prends-tu donc?

DOMINIQUE fils.

Tout autre que moi croiroit que vous n'êtes pas sage en ce moment.

DOMINIQUE pere.

Nous verrons, nous verrons qui de nous deux l'est le moins.

DOMINIQUE fils.

Et Monsieur Delomer ne va savoir que penser... Je nierai tout, d'abord.

DOMINIQUE pere, *en chantonnant.*

Ah! que de raisons!

DOMINIQUE fils.

Je l'apperçois: ne lui parlez de rien, je vous en conjure; voyez comme il a l'air triste! il n'est gueres dans une situation à se prêter à vos plaisanteries.

SCENE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE pere, DOMINIQUE fils.

M. DELOMER.

C'Eſt donc vous qui voulez me parler, cher papa? Et qu'eſt-ce que vous me voulez donc avec tout cet attirail?

DOMINIQUE pere.

Si vous m'avez eſtimé, Monſieur, je vous demande pour faveur une demi-heure d'audience: tout-à-l'heure je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai priſe, & vous ne la déſapprouverez point.

DOMINIQUE fils, *à l'oreille de ſon pere.*

Parlez-lui de tout autre choſe.

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre pere dans cet habit de travail. Il lui donne un air utile qui ne déplait point à la vue; ſon âge ſemble plus reſpectable, ſes travaux entretiennent la ſérénité de ſon ame... voilà l'état de l'homme... il eſt plus heureux, plus tranquille que moi. Oui, j'eſtime plus ce bonnet que ces têtes légeres qui promenent par-tout le vuide de l'oiſiveté. Chacun dit: il n'eſt rien de tel que d'avoir un métier en main, & chacun court après les emplois les plus incertains. De-là naiſſent les malheurs, les vices &

les crimes. Aussi l'honnête-homme devient de jour en jour plus rare. On appelle la fraude au défaut du travail; les uns se font hardis frippons, les autres deviennent des intrigans adroits. Je suis trompé doublement en un seul jour; vous me voyez le cœur serré de tristesse & de douleur.

DOMINIQUE fils, *à voix basse.*

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles? Je passerai dans votre cabinet: mon pere ne vous veut rien d'assez pressé, & nous avons affaire.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre père. Est-ce que vous ne lui avez point fait part...

DOMINIQUE fils.

Moi, Monsieur! divulguer vos secrets sans votre aveu!

M. DELOMER.

Je vous en estime davantage, vous auriez pu cependant les lui révéler sans m'offenser... je puis parler devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper; il ne m'est pas moins cruel que l'autre. (*élevant la voix*) Hélas! je vous ai annoncé ce matin le mariage de ma fille avec Monsieur Jullefort: j'avois cet établissement à cœur. Eh bien! cet homme qui me sembloit vraiment épris de sa personne, & desirer sincerement mon alliance; cet homme est un cœur intéressé, vil, une ame de boue, comme il y en a tant. (*à Dominique fils.*) Dominique, il nous délaisse; il s'est retiré avec une froideur insultante, & je viens de recevoir une lettre où il a la lâcheté de me faire des reproches... Ah! ce trait m'a percé le cœur.

DOMINIQUE.

DOMINIQUE pere, *riant.*

Vous ne vous ferez pas accordé fur la dot... Oh! je devine cela... Par ma foi, ces époufeurs-là font à la mode. Ils vous marchandent impitoyablement une fille à fon propre pere. Vous avez bien fait de tenir bon. Croyez que vous ne perdez rien; car ces fortes de gens-là font toûjours de mauvais maris. Pour moi, j'en ai un à vous propofer, qui certainement vaudra mieux que ce Monfieur Jullefort. [*à fon fils.*] Oh! tu as beau me faire des mines.. je parlerai, je parlerai.

DOMINIQUE fils, *en s'en allant brufquement.*

Eft-il poffible!... Adieu, mon pere...

SCENE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE pere.

DOMINIQUE pere, *s'approchant de l'oreille de M. Delomer.*

OUi; Monfieur; c'eft moi qui viens vous offrir un parti pour Mademoifelle, m'entendez-vous?... Cette chere enfant eft fi aimable, fi bonne!...

M. DELOMER, *regardant Dominique pere.*

Vous, pere Dominique! voilà qui eft neuf. Qui peut, s'il vous plait, vous avoir chargé?...

DOMINIQUE pere.

Je parle au nom d'un jeune-homme dont la

famille & les mœurs vous font bien connues.

M. DELOMER.

Bon !

DOMINIQUE pere.

Oh ! pour ce jeune-homme-là, il aime la Demoiselle, il l'aime fincerement ; le refpect eft le fondement de cet amour, car il le rend timide & muet ; je parle ici pour lui, il la prendroit pauvre comme riche, j'en réponds : eh bien ! n'eft-ce pas là de la tendreffe ?

M. DELOMER.

Achevez, dites ; quel eft-il ce jeune homme ?

DOMINIQUE pere, *avec fermeté.*

C'eft mon fils.

M. DELOMER.

Votre fils ?

DOMINIQUE pere, *hardiment.*

Oui, Monfieur, mon fils...

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendois pas... comment ! lui à qui je m'ouvre tout entier, il auroit pu former de fecretes prétentions ! il vous auroit chargé !...

DOMINIQUE pere.

Il ne m'a chargé de rien. C'eft moi qui veux cela... Avez-vous pris garde comme il s'eft enfui, quand il a vu que je voulois vous parler ?... Loin d'avoir nourri le moindre efpoir, il feche fecrétement de chagrin, tantôt demandant à voyager, & tantôt ne le voulant plus : il eft nuit & jour dans l'état le plus tourmentant ; & moi je n'ai appris qu'aujourd'hui le fupplice de ce pau-

vre garçon: car vous m'auriez vû plutôt; tenez, si ce matin je ne lui eusse serré le bouton, il se seroit laissé mourir de consomption sans que nous sçussions pourquoi.

M. DELOMER.

Vous me surprenez étonnamment; je n'aurois jamais soupçonné...

DOMINIQUE pere.

Je me suis dit, puisqu'il l'aime si fort, il ne peut que la rendre heureuse & être heureux lui-même; vous connoissez son cœur, son esprit, ses talens, il suit le même état que le vôtre; il est estimable, vous l'estimez, pourquoi n'auroit-il pas la préférence?

M. DELOMER.

Bon pere Dominique, y pensez-vous? Je vous pardonne... vous êtes pere... mais...

DOMINIQUE pere.

Monsieur, il n'y a pas la moindre tache dans notre famille, nous allons tous la tête levée. Vous auriez tort de vous scandaliser de ma demande: allez, sous cet habit grossier, je sais ce que c'est que le monde, il est des préjugés que l'on sacrifie sans peine, pour peu que l'on raisonne. J'ai vu les grands, j'ai vu les petits; ma foi, tout bien considéré, tout est de niveau. Ce qui en fait la différence ne vaut pas la peine d'être compté: mon fils a du savoir, de la figure, de l'honnêteté, des mœurs, de l'amour pour l'ordre & le travail, & qui sait jusqu'où ce garçon-là doit monter... c'est un grain de moutarde qui peut lever bien haut.

M. DELOMER.

Vous avez raiſon, & je ne ſongeois pas qu'à commencer dès ce jour, je ne dois pas trouver un ſi grand intervalle entre lui & moi : (*en ſoupirant.*) ah! quel jour, quel jour!... mais dites moi la vérité, eſt-ce de ſon conſentement que vous me déclarez ſes ſentimens, vous n'êtes pas fait pour vous avilir jusqu'au menſonge?

DOMINIQUE pere.

Il s'agiroit de ſa vie, que je ne mentirois pas, vous ne connoiſſez donc point le pere Dominique. La démarche que je fais n'eſt point de ſon aveu. Il eſt auſſi loin d'en attendre le ſuccès que je ſuis, moi, plein de confiance.

M. DELOMER.

Vous pourriez cependant vous abuſer.

DOMINIQUE pere, *avec une certaine aſſurance.*

Non, Monſieur, je ne m'abuſe point.

M. DELOMER.

Mais vous êtes ſingulier!

DOMINIQUE pere.

Mais je ſuis vrai. Point de détours avec moi, vous penſez peut-être que ce ſont de ces tendreſſes de dot, comme en a M. Jullefort.

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme-là, il m'anime trop le ſang.

DOMINIQUE pere.

C'eſt ſeulement pour vous faire entendre que, ſi j'euſſe ſoupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en ſerois pas mêlé. J'ai deſcen-

du dans son cœur, je l'ai trouvé tout rempli de flâme que vous & moi avons sentie à son âge; je me souviens de mon jeune temps... l'objet en est digne, & j'en suis d'une joie inexprimable. Dites deux mots, & voilà deux heureux, que dis-je? en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y consentiroit sans peine? Vous l'auroit il fait entrevoir? Parlez: il faut que je sache tout.

DOMINIQUE pere.

Mais je crois, entre nous soit dit, que mon fils jeune, aimable, poli, assez bien tourné, lui revient mieux que ce Monsieur Julle... ah! pardonnez; je ne l'ai pas nommé!

M DELOMER.

Encore un mot... votre fils vous a-t-il paru tout-à-l'heure avoir aussi fortement envie de l'épouser que lorsqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu?

DOMINIQUE pere.

Vous penseriez que du matin au soir mon fils seroit capable... mais je vous dirois.

M. DELOMER.

Dans de certaines circonstances il ne faut qu'un heure pour produire de grands changemens... je l'ai éprouvé.

DOMINIQUE pere.

J'aurois seulement voulu que vous l'eussiez écouté un instant avant que d'entrer: la moindre de ses expressions, quand il parle d'elle, vous auroit touché, & vous en auroit plus appris que tout ce que je pourrois vous dire.

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine.

DOMINIQUE pere.

Beaucoup de peine !

M. DELOMER.

Je ne puis lui donner mon consentement.

DOMINIQUE pere, *fierement.*

Et pourquoi, s'il vous plait? La raison?... à tout il y a une raison.

M. DELOMER.

Je vais vous la dire. Ne croyez pas que ce soit une fausse idée de mésalliance qui me domine : quand il y en auroit une, son mérite applaniroit cette difficulté : il est vrai que je me suis senti choqué au premier mot, je vous l'avoue ; j'ai eu cette foiblesse ; & c'en est une des plus grandes ; car, en refléchissant bien, je ne dois voir en vous que mon égal, votre état ne différe du mien que par un extérieur moins brillant : dans le fond, & vu du côté réel, c'est, du plus au moins, toûjours vendre pour gagner.

DOMINIQUE pere.

Toûjours vendre pour gagner, c'est bien dit, cela.

M. DELOMER.

Votre fils est un jeune homme qui sûrement d'ici à quelques années trouvera un excellent parti, pour peu qu'il se répande dans le monde ; de mon côté je veux le recommander à ce qu'il y a de mieux.

DOMINIQUE pere.

Tenez, recommandez-le seulement à Made-

moiselle votre fille : voilà tout ce que nous vous demandons.

M. DELOMER.

Ma fille n'est plus à marier, dès demain elle entrera au Couvent, l'avenir seul m'apprendra si elle doit un jour en sortir.

DOMINIQUE pere.

Vous auriez la cruauté de la mettre sous la grille, quand on vous dit qu'elle a un amant !... Savez-vous bien que je ferai un homme à vous dire des choses dures ? n'êtes-vous pas son pere, comme je le suis de mon fils ? & ce cœur, ce cœur qui nous bat pour un enfant, ne le sentez-vous pas tressaillir pour son bonheur ? ... Cloîtrer une si aimable fille, à son âge !... ah ! prenez garde...

M. DELOMER.

Vous ne savez point quelles sont mes raisons : la nécessité contraint la meilleure volonté. Puisqu'il faut vous le dire, je ne suis pas assez riche pour établir ma fille, je ne peux lui rien donner, rien ; c'est la plus exacte vérité & voilà la vraie cause de cette rupture dont je viens de vous faire part ; vous vous étonnez, vous ouvrez de grands yeux, mais cela est ainsi.

DOMINIQUE pere, *avec une joie concentrée.*

Vous n'avez rien à lui donner ! Bon, bon... tant-mieux, tant-mieux.

M. DELOMER.

Une banqueroute, après vingt quatre ans de travaux, me remet au même point d'où je suis parti.

DOMINIQUE pere.

Bon, bon.

M. DELOMER.

Je ne la refuserois pas à un homme assez riche par lui-même pour commencer une maison : mais ne pouvant aider aucunement votre fils qui n'a rien, vous pensez bien qu'il est inutile d'y songer. Je ne souffrirai pas qu'il l'épouse pour vivre dans le mal aise... non, non, jamais, il y a trop d'amertumes à boire dans cette gêne étroite ; & sans un peu d'abondance l'amour lui-même se détruit & fait place à la discorde.

DOMINIQUE pere.

C'est-à dire que si mon fils étoit riche de combien seulement? Voyons.

M. DELOMER.

Oh! s'il avoit seulement dix-mille écus pour commencer... vous riez!

DOMINIQUE pere.

Oui, je ris; dix-mille écus! Achevez.

M. DELOMER.

Je le préférerois au plus riche négociant de Paris, car, je ne vous le cele pas; il m'est agréable en tout point ; & si je ne me trouvois réduit... mais le commerce, mon cher Dominique, est semblable à une mer tantôt calme & tout-à-coup orageuse. Les mêmes vents qui font voler votre vaisseau, l'engloutissent. J'ai fait naufrage sous un Ciel qui paroissoit serein C'est à vous de faire entendre raison à votre fils; il a l'esprit juste, il sentira de lui-même, combien le sort est contraire à ses vœux.

DOMINIQUE pere.

Me donnez-vous votre parole que, s'il n'y avoit point d'autres obstacles, votre fille feroit à lui?

M. DELOMER.

Oh! de bon cœur... puiſſe-t-il acquérir tout le bien que je lui ſouhaite; mais, s'il faut vous le dire, pour un homme de probité cela devient plus difficile que jamais

DOMINIQUE pere *regardant ſon baril.*

Allons, mon baril, allons, parle pour moi ... Vil argent! c'eſt donc à toi & non au mérite perſonnel qu'il faut devoir le bonheur de mon fils! J'ai bien fait d'y penſer: (*reprenant la main à M. Delomer*) touchez là, c'eſt une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'eſprit!

DOMINIQUE pere.

Voyez, voyez ſeulement ce qui eſt là deſſus ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien, quelle folie!

DOMINIQUE pere, *le prend par la main, & le conduit au baril.*

Ecoutez bien : là dedans ſont trois mille-ſept-cent ſoixante & dix huit louis d'or en rouleaux bien comptés, & ſix ſacs de douze-cents livres: il n'y a rien de plus ni de moins, voulez-vous voir? j'en ſuis le maître.

M. DELOMER.

Quel langage! Vous m'étourdiſſez.

DOMINIQUE pere.

Rien n'eſt plus juſte, il faut voir quand on doute. (*Il tire un petit maillet de ſa poche & défonce le baril, il fait ſonner des ſacs & défait un rouleau.*) Tenez, voyez, palpez.

M. DELOMER, *jettant un cri.*

Eſt-il poſſible? mais c'eſt de l'or.

DOMINIQUE pere.

C'eſt-là mon porte-feuille à moi; il eſt ſûr celui-là... point de fauſſe monnoie... tout en eſpeces ſonnantes.

M. DELOMER.

En vérité, je ne ſais que dire: comment! c'eſt à vous?... mais d'où vient tout cela?

DOMINIQUE pere.

De m'être toûjours levé de grand matin..; voilà quarante-cinq ans que je ſuis à-peu-près vêtu comme vous voyez, & depuis quarante-cinq ans le labeur de chaque Soleil a amené ſucceſſivement une petite portion de cette maſſe. Tandis que vous autres dépenſiez chaque jour, j'amaſſois chaque jour, j'économiſois; depuis que je me ſuis amuſé de la fantaiſie de me bâtir une groſſe ſomme, non par avarice au moins; mais pour pouvoir aſſurer le bien-être de ma vieilleſſe & de ceux qui viendroient après moi. Je n'ai point connu les privations de la léſinerie J'ai été frugal & laborieux, voilà tout mon ſecret: je ne puis dire moi-même comment cette maſſe s'eſt formée: mais, à force de ſuivre mon idée, j'ai eu toutes ſortes de petits avantages qui ſont venus accumuler mon petit treſor. Jamais l'amour d'un

plus grand gain ne m'a fait hazarder ce que la fortune m'avoit une fois envoyé, j'ai bien tenu ce que je tenois; & le diable, par conséquent, n'a pu me l'emporter: il est vrai qu'ensuite l'ambition d'élever mon fils n'a pas laissé que de m'aiguillonner. A mesure qu'il grandissoit, l'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a béni mon projet, puisque, sans cet argent, que j'ai lieu de chérir; mon fils, mon cher fils devenoit malheureux.

M. DELOMER.

Je ne puis en revenir: & votre dessein est en m'apportant cette somme?...

DOMINIQUE pere.

De faire son établissement d'accord entre vous trois... ce n'est plus là mon affaire, tout est à vous, partagez... j'ai un marais de trois arpens au faux-bourg Saint-Victor, joint à une petite maisonnette· c'est tout ce qu'il me faut pour ma subsistance & mon plaisir, je ne veux rien de plus...

M. DELOMER.

Quoi! vous abandonneriez?...

DOMINIQUE pere.

Faites-les venir, vous dis je: voilà le plus grand plaisir de ma vie. Demain je pourrois mourir & je serois privé de ce spectacle délicieux... (*avec sentiment.*) Mon fils! la jouissance de ton héritage ne sera point attristée par mon deuil.

M. DELOMER.

Je suis hors de moi... la surprise, l'admiration... je n'ai pas la force de parler, la joie... je vais vous les faire venir.

une ſeule obole qui n'ait été acquiſe d'après l'exacte probité. Tout eſt à moi bien légitimement... allez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais ſi ce fils ſi cher étoit venu à mourir, vous n'aviez que lui! quels chagrins alors! Entre les mains de qui cet or auroit-il paſſé? que d'épargnes inutiles & perdues!

DOMINIQUE pere.

Oh! j'y avois ſongé.

M. DELOMER.

Qu'auriez-vous fait?

DOMINIQUE pere.

Quand je me ſuis dit à l'âge de vingt ans, il faut que je m'aſſure pour moi, pour les miens, une ſomme quelconque, afin de parer aux beſoins de la vie, parce que l'argent ſous ce point de vue eſt auſſi néceſſaire qu'une roue l'eſt à ma brouette, je ne ſongeois pas à mon enfant, puiſque je n'étois pas encore marié; mais dès ce temps-là j'avois un projet en tête.

M. DELOMER.

Et quel étoit-il, votre projet?

DOMINIQUE pere.

Chacun peut faire quelque choſe d'élevé dans quelque état qu'il ſoit, il ne faut que vouloir; les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à ſe mettre en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens ſur mer: phantôme que tout cela, rien n'approche du plaiſir que j'imaginois. C'étoit une action dont l'idée m'a toûjours plu, & qui me réjouit encore, quand j'y ſonge; la voici: ſup-

posons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier; par conséquent, j'ai là une somme bien ronde, bien complette & qui ne doit rien à personne: personne, après mon décès, ne compte dessus; on ignore absolument ce que j'ai. J'écoute par le monde toutes les histoires que l'on y débite, je m'informe, je suis sur le qui vive, j'apprends secrétement qu'un honnête-homme, chef de famille, est tombé dans l'infortune, ou par un revers subit, ou par une persécution cruelle; il va perdre son crédit ou sa liberté; personne n'est assez riche, ou n'a la volonté de le secourir aussi promptement que le cas l'exige, il va être ruiné, il est perdu sans ressource .. que fais-je! j'arrive un beau matin à sa porte, je frappe, je demande à lui parler en secret, on m'introduit: j'entre tout comme je suis vêtu àprésent, là, avec mon petit baril & mon tablier: il me regarde fort étonné... je lui dis tout bas à l'oreille en montrant ce baril du doigt; honnête-homme infortuné, voilà qui est à vous, prenez, n'en dites mot à personne... tous les Dimanches je viendrai à midi manger votre soupé, adieu: & je disparois.

M. DÉLOMER, *se jette à son cou avec transport.*

Mon cher ami! que je vous serre dans mes bras.



SCENE VII. & Derniere.

M. DELOMER, DOMINIQUE pere;
Mlle. DELOMER, DOMINIQUE fils.

Mlle. DELOMER, *à Dominique.*

VOtre pere & le mien se tiennent embrassés !

DOMINIQUE fils.

Serois-je assez heureux... je tremble d'approcher.

Mlle. DELOMER.

Ah ! je crains encore plus que vous.

M. DELOMER.

Avancez, ma fille.

DOMINIQUE pere.

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE fils, *à M. Delomer.*

Monsieur, épargnez-moi : l'état où vous me voyez, est au-dessus de mes forces ; puisque vous savez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous ?

Mlle. DELOMER, *timidement.*

J'attendrai vos ordres, mon pere, & me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Mais il me semble que vous vous entendez parfaitement, & qu'il n'est pas besoin d'expliquer plus au long ce qui est entre vous.

DOMINIQUE pere.

Elle a rougi, ſon cœur a parlé. La belle enfant ! qu'elle m'enchante !

[*Mlle Delomer ſe trouble & veut ſe retirer.*]

M. DELOMER.

Reſtez, ma fille, reſtez... je connois vos ſentimens, je les approuve; il ne tient plus qu'à vous de lui donner votre main, j'y conſens.

DOMINIQUE pere, *à ſon fils.*

Entends-tu? m'en croiras-tu une autre fois ? Quand je te l'ai dit; va, va; les peres en ſavent toûjours plus que les enfans.

DOMINIQUE fils, *à M. Delomer, prenant la main de Mlle. Delomer.*

Ah! je crains de m'être trompé... vous me l'accordez... dites, répétez-le; mais non; il me ſuffit, votre promeſſe m'eſt donnée... la ſurpriſe & le plaiſir m'ôtent la voix.

M. DELOMER.

Ma fille, eſt-ce de bon cœur que tu acceptes Dominique pour ton Epoux ?

Mlle. DELOMER.

C'eſt lui que j'aimois, je me plais à l'avouer. Ce n'eſt pas la richeſſe qui rend ſi heureux; & quand on s'aime bien, il eſt facile d'être content avec peu.

DOMINIQUE pere.

Voilà qui eſt parlé. [*à Mlle. Delomer.*] Je ne vous répugne donc pas, Mademoiſelle: vous aimerez donc auſſi un beau pere bâti comme je le ſuis?

M. DELOMER.

M. DELOMER.

J'ai appris de bonne heure à chérir la probité sous quelque vêtement qu'elle paroisse, & vous vous êtes montré avec tous un si digne homme, & avec lui un si bon pere, qu'il seroit difficile de ne pas vous chérir.

DOMINIQUE pere, *les prenant par la main & les conduisant à la Brouette.*

Connoissez le pere Vinaigrier : voyez son trésor ; il est pour vous : voilà la secrete épargne de tout ce que la fortune lui a procuré depuis sa jeunesse. S'il avoit davantage, il vous le donneroit.

(Il étale l'or & l'argent.)

DOMINIQUE fils.

Quoi! mon pere, ceci seroit à vous?

DOMINIQUE pere.

Oui, mon ami, à moi. Ton saisissement, tes grands yeux ouverts, ton air extasié me causent plus de joie dans ce moment que les mines du Pérou n'en ont jamais fait éprouver à tous les Potentats de ce monde.

M DELOMER.

Sachez qu'il y a là près de cent-mille livres.

DOMINIQUE pere.

Eh! mais vraiment, c'est tout comme je vous l'ai dit.

DOMINIQUE fils, *à M. Delomer*]

Allons, Monsieur, allons, nous allons mettre ordre à tout... *vivement.*] N'est-il pas vrai, mon pere? Il ne faut pas perdre de temps... Cette somme...

M. DELOMER.

Dois-je le souffrir ? Non, non.

DOMINIQUE pere, *à son fils.*

J'attendois ce mouvement de ton ame, & tu ne m'as point trompé: oui, il faut réparer cette faillite malheureuse. Quel plus noble emploi peut-on faire de cette somme?... Mes enfans, semez cet argent, semez sans crainte, & la moisson sera bénie du Ciel.

Mlle. DELOMER, *lui saute au cou.*

Ah! que je vous embrasse comme un pere.

M. DELOMER.

C'est bien, c'est bien, ma fille. Honore & respecte toûjours en lui cette grandeur d'ame & cette bonté qui me surpassent & que du moins j'admire.

[*Ils s'embrassent tour-à-tour*]

DOMINIQUE fils, *à son pere.*

Mon pere! quoi vous aviez tout cet argent à votre disposition, & vous avez traîné la brouette, & vous m'en faisiez un secret?

DOMINIQUE pere.

C'est à ce secret que nous devons tout notre bonheur. Un seul confident auroit pu tout gâter. Il m'auroit peut-être détourné de mon genre de vie: on se laisse séduire à la fin; & d'une fantaisie à une autre, tout cet argent se feroit envolé de façon que sans en avoir été ni plus gras, ni plus content, je ne me trouvois pas au but où je suis aujourd'hui... A l'égard de la confidence que j'aurois pu te faire, c'étoit encore une autre question... heureux l'homme que son pere

éleve sans nulle autre perspective de ressource que lui-même! il en vaut bien mieux; & tous ces mauvais sujets, tous ces enfans de famille, mangeurs de soupe apprêtée, n'ont que de la suffisance & font mauvaise nourriture du bien de leurs parens, dont ils n'aiment trop souvent que l'héritage: l'aspect d'une fortune assurée les rend fainéans, paresseux, & conséquemment libertins. Il faut qu'un jeune homme sente de bonne heure l'inquiétude du besoin réel & la nécéssité du travail, sans quoi, ordinairement il ne sait rien faire d'utile. Si le malheur eut voulu que tu te fusses gâté au point d'être un vaurien comme j'en vois tant, oh! je ne te le cache pas; tout ceci auroit été pour un autre, afin d'être mis en bon usage.

DOMINIQUE fils.

Vous auriez bien fait, mon pere... Mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos! il ne pouvoit m'être plus précieux que dans ce moment (*regardant Mademoiselle Delomer.*) où tout se réunit pour combler ma félicité.

DOMINIQUE pere, *se rassasiant du plaisir de les voir.*

Les chers enfans! Je passerai ma vie avec eux. (*à Monsieur Delomer.*) Ne vous y trompez pas: vous êtes l'homme chez qui j'irai tous les Dimanches manger la soupe, vous en face, & mes deux enfans à mes côtés, afin qu'en me reculant un peu, je vous voie tous trois, là, à mon aise... gardons-nous de faire trop de bruit; que rien de ceci ne transpire. (*à son fils.*) Allons, Dominique, mene la brouette de ton pere; vo-

yons cela. Il faut aller vuider le tout dans la caisse Ma bru ira faire écarter les domestiques, en ordonnant de faire servir le souper: car il est l'heure, je pense.

(*Il regarde à une grosse montre d'argent qu'il tire de son gousset.*)

M. DELOMER.

Dès ce soir nous passerons contrat... Voulez-vous mon Notaire ou le vôtre?

DOMINIQUE pere.

Un Notaire! Moi! Et pourquoi faire?... Quand la bonne-foi n'est point dans les paroles, elle ne se couche point dans les écrits... Au reste, faites selon que la mode l'éxige, puisqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces Messieurs. (*appercevant Mademoiselle Delomer qui aide Dominique.*) Eh! voyez, voyez, je vous prie, qu'ils sont bien ainsi attelés ensemble!... (*Il rit*) Allons, allons, mes bons amis, je vous laisse faire, je ne m'en mêle pas: courage, voyons si cela roulera... (*La brouette n'allant pas bien, Monsieur Delomer met la main à l'œuvre.*) Et vous aussi, vous tirez à mon baril; bon, bon, cela. (*Il rit.*) Ah! les mal-adroits!... Eh bien!.. vaille que vaille ... (*à son fils.*) Tu ne te plains donc plus de ma brouette?

DOMINIQUE fils.

Oh! non, mon pere, non... je ne savois pas quel vinaigre étoit dedans...

DOMINIQUE pere.

Ma foi, c'est du meilleur que je puisse donner... Cela fait revenir de bien loin, n'est il

pas vrai? & on peut le mettre à toutes ſauces. (*La brouette ſort: Dominique pere, arrêtant Monſieur Delomer.*) Vos domeſtiques! ... Ces drôles-là, ils vont être bien étonnés de me voir à table avec mon bonnet; je ne le quitte pas au moins... ils ouvriront de grands yeux... tant-mieux, tant-mieux; cela ſera plaiſant... Ils ne vouloient pas que je miſſe là la brouette; n'ai-je pas bien fait d'entrer malgré eux?... Oh! j'en rirai long-temps.

M. DELOMER.

Venez, mon cher ami, venez: cette maiſon-ci déſormais ſera plus la vôtre, qu'elle eſt la mienne.

FIN.



L'IMPROMPTU
DE GARNISON,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

Par Monsieur DANCOURT.



ACTEURS.

CLITANDRE, *Officier François.*

MERLIN, *Valet de Chambre de Clitandre.*

ARAMINTE.

ANGE'LIQUE, *Niece d'Araminte.*

D. JULIEN, *Officier Espagnol.*

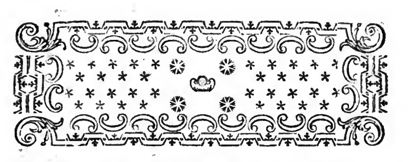
MARTON, *Fille de Chambre d'Araminte.*

Monsieur GRIFFOND, *Notaire.*

LA VERDURE, *Sergent de Clitandre.*

RICOCHET, *Valet d'Araminte.*

La Scene est à Namur, dans le logis d'Araminte.



L'IMPROMPTU
DE GARNISON,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MARTON, CLITANDRE, MERLIN.

MARTON.

Que demandez-vous ici, Monſieur?

CLITANDRE.

Ce que je demande, Marton?

MARTON.

Comment, Marton! Vous me connoiſſez donc, à ce que je vois?

CLITANDRE.

Si je te reconnois?

MARTON.

Hé! c'eſt vous, Monſieur Clitandre! Vous étiez Abbé dans le tems que nous nous ſommes vus à Paris, vous voilà maintenant Officier. Qui vous eut reconnu? quelle métamorphoſe!

CLITANDRE.

Je n'ai changé que d'habit, mon enfant, & j'ai toûjours eu de bonnes inclinations, comme tu ſçais.

MARTON.

Vous étiez un éveillé petit collet: je ne ſçais pas ce que vous êtes avec une épée.

MERLIN.

Oh, diable! il eſt devenu bien plus modeſte; le petit collet l'avoit gâté, il faiſoit comme les autres.

MARTON.

Vous êtes de notre nouvelle garniſon apparemment?

CLITANDRE.

Oui, mon enfant.

MARTON.

Hé, que venez-vous faire dans ce logis? eſt-ce à moi que vous rendez viſite?

CLITANDRE.

Il faut te parler naturellement, Marton. Le jour que nous primes poſſeſſion de la Ville, en paſſant, à la tête du Régiment, je te vis à la fenêtre avec une jeune perſonne.

MARTON.

Je n'avois garde de vous reconnoître.

CLITANDRE.

Elle me parut toute charmante, & depuis ce

moment je cherche l'occasion de te parler; heureux si quand cette Place est notre conquête, le cœur de ton adorable Maîtresse pouvoit devenir la mienne!

MARTON.

Comment diantre! Vous êtes aussi prompt à prendre de l'amour qu'à prendre des Villes, Monsieur.

CLITANDRE.

Ne t'effarouche point, Marton, ce n'est point à cause de notre connoissance seulement que je veux que tu t'intéresses pour moi; commence par prendre ces dix Louis, je te prie.

MARTON.

Ah! Monsieur...

CLITANDRE.

Prens, Marton.

MARTON.

Non, Monsieur, je ne suis point intéressée.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur, cela vaut davantage; nous sommes ici de nouveaux débarqués; il faut un peu payer sa bien venue; mettez trente pistoles; comme elle n'est pas intéressée, elle en prendra plutôt trente que dix.

CLITANDRE.

Merlin n'en sera pas dédit, voilà trente Louis, ma chere Marton, accepte-les, je t'en conjure.

MARTON.

En verité, Monsieur, ce n'est pas sans répugnance; mais si je faisois trop la fiere, vous me croiriez l'humeur Espagnole, je prens votre ar-

gent pour vous obéir. Vous faites ſi bien les choſes, vous autres François, qu'il n'y a pas moyen de s'en défendre.

MERLIN.

Elle n'eſt pas intéreſſée, aſſurément. Hé! à quoi bon tout ce myſtere, mon enfant, ne ſçait-on pas qu'il faut que chacun vive?

CLITANDRE.

Je n'en demeurerai pas là, ma chere Marton, & je prétens...

MARTON.

Vous en uſerez comme il vous plaira, Monſieur, vous êtes le maître.

MERLIN.

Qu'elle eſt complaiſante!

MARTON.

Que puis je faire pour votre ſervice, voyons? Quoique Flamande, j'ai les inclinations tout-à-fait Françoiſes; j'ai demeuré ſi long-tems à Paris, j'ai ſucé les mœurs du pays, je ſuis bonne Princeſſe; & je puis dire ſans vanité, que j'ai fait mon apprentiſſage chez une des plus habiles Coquettes qui fut au monde. Car, voyez-vous, Monſieur; quand on n'a point de bien, il faut ſe faire un talent; Paris paſſe pour être la ſource des Sciences, & c'eſt-là que j'ai puiſé le ſecret de manier adroitement une intrigue; c'eſt-là que j'ai appris à m'acquitter avec ſuccès des petites commiſſions que l'on me donne, & à me rendre capable de ſoutenir la confidence d'une fille de dix huit ans: auſſi peut-on dire à ma gloire, que je ſuis la perſonne de Flandres qui a le plus de réputation.

MERLIN.

On n'eſt pas malheureux, Monſieur, de retrouver ſes anciennes connoiſſances.

MARTON.

Çà, de quoi s'agit-il? voyons.

CLITANDRE.

Il s'agit de me bien mettre dans l'eſprit de ta belle Maîtreſſe, de purger ſon ame de cette prévention naturelle qu'ont toutes les perſonnes de ce pays-ci contre les manieres Françoiſes, & de la rendre enfin ſenſible à ma tendreſſe, Marton.

MARTON.

Ah! que vous me propoſez là une choſe difficile, Monſieur!

MERLIN.

Comment difficile? oh! rends donc l'argent.

CLITANDRE.

Ma chere Marton, ...

MARTON.

Ce qui m'embarraſſe, c'eſt qu'il y a ici un certain Eſpagnol, qui depuis deux ans eſt amoureux de ma Maîtreſſe.

MERLIN.

Cela eſt fort embarraſſant. Il ſera bien difficile à un François de faire déguerpir un Eſpagnol, n'eſt-ce pas?

MARTON.

Mais, pardeſſus tout cela nous avons une demi vieille de Tante des plus Coquettes dans le fond, & en apparence d'une ſévérité à faire enrager toute une Garniſon.

MERLIN.

Quoi! tu as fait ton apprentissage à Paris, & tu t'embarrasses d'une Tante?

CLITANDRE.

Ma pauvre Marton?

MARTON.

Voici ma Maîtresse & la vôtre.

CLITANDRE.

Elle est adorable, Marton!

MARTON.

Allez faire un tour de Jardin, je vais lui parler de vous; venez nous aborder dans quelques momens. Je crois que vos affaires n'iront pas tout-à-fait mal, puisque je m'en mêle.

MERLIN.

Les tiennes sont toutes faites, Marton; si tu réussis je t'épouserai.

MARTON.

J'ai bien affaire de toi, vraiment. Va, va, j'aime mieux trente Louis bien comptés que tous les Maris du monde.

SCENE II.

ANGELIQUE, MARTON.

ANGELIQUE.

MArton?

MARTON.

Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Que veut ce jeune homme à qui vous parliez, Marton?

MARTON.

Rien, Mademoiselle. Nous nous sommes reconnus, je l'ai vu autrefois à Paris. La peste, qu'il y faisoit bonne figure! C'est un Seigneur tout des plus riches, & avec cela fort honnête homme.

ANGELIQUE.

Je ne l'ai vu que de fort loin, mais cela m'a paru sur son visage.

MARTON.

Sa physionomie ne trompe point, il vient de me donner trente pistoles.

ANGELIQUE?

Trente pistoles, Marton! & dans quelle vue?

MARTON.

Dans la vue de me faire plaisir. Il voit que je suis une pauvre fille, dont la fortune & la patrie sont exposées aux insultes des gens de guerre, la compassion l'a touché pour moi vivement. Il m'a donné ces trente pistoles.

ANGELIQUE.

Cela est bien louable. Les François ont les manieres nobles, Marton.

MARTON.

Par ma foi, l'on en dira ce qu'on voudra, mais je ne sçaurois trahir mon cœur, cette Nation-là me plait plus qu'une autre, ce sont des gens de bon commerce. Mais votre D. Julien, depuis deux ans qu'il vous fait la cour, n'a pas eu l'honnê-

teté de me faire le moindre petit présent. Avec ces sortes d'animaux-là, quel plaisir a-t'on de servir une jolie personne?

ANGELIQUE.

C'est donc parce que vous êtes à moi, Marton, que ce jeune Officier...

MARTON.

Je ne vous dis pas cela. Je veux seulement vous faire comprendre que les François ont les manieres plus insinuantes que les Espagnols, c'est un fond de galanterie inépuisable, un abord civil & touchant; du respect sans bassesse, de la délicatesse dans la conversation; fiers au combat, & soumis près des Dames: ils semblent également faits & pour l'amour, & pour la guerre.

ANGELIQUE.

Les trente pistoles vous rendent éloquente. Vous faites leur panégyrique, Marton?

MARTON.

Hé! ne pensez-vous pas comme moi? que de façons! Vous étiez à votre fenêtre le jour que leurs Troupes entrerent dans la Ville. Presque tous leurs officiers vous parurent bienfaits; vous louiez la taille de celui-ci, l'air & la démarche de celui-là; & qu'il vous en souvienne, vous me dites le soir en confidence qu'il y en avoit un que vous aviez plus remarqué que les autres.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Marton, ne me trahis point, c'est celui qui te parloit tout à l'heure.

MARTON.

Seroit-il possible?

ANGELIQUE.

Il n'eſt que trop vrai pour moi, ma chere Marton.

MARTON.

Oh, par ma foi, j'en ſuis bien-aiſe.

ANGELIQUE.

Marton...

MARTON.

Puiſqu'il eſt ainſi, j'ai à vous dire, que, s'il vous plait, vous ne lui plaiſez pas moins; & ce n'eſt que pour vous le dire que je l'ai fait demeurer dans le Jardin.

ANGELIQUE.

Mais ſi l'on vient à ſçavoir que j'aime déjà un François, que dira-t'on dans toute la Ville?

MARTON.

On dira que vous êtes de bon goût. Que pourroit-on dire autre choſe? C'eſt à bonne intention une fois; & croyez-moi, vous êtes jeune, ne contraignez point votre cœur, ſi vous voulez faire un tendre uſage de vos beaux jours. Un François eſt juſtement ce qu'il vous faut pour cela, je vous en avertis

ANGELIQUE.

Mais, ma Tante?

MARTON.

Votre Tante: oh, nous ne prendrons point ſes avis là-deſſus. Elle n'eſt pas tellement Eſpagnole, qu'elle ne s'accommodat d'un François auſſi-bien qu'une autre, mais il n'y aura pas preſſe à lui en conter. Ecoutez votre nouvel Amant, le voici qui approche; quelqu'un lui aura dit que votre Tante eſt ſortie; il ſçait profiter de l'occaſion.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, MARTON, MERLIN.

CLITANDRE.

MAdame, c'eſt ici une de ces aventures qui déconcertent un Cavalier. J'ai trop de choſes à vous dire pour être en état de vous parler, & comment oſer vous apprendre dans une premiere converſation que mon cœur ſent pour vous, tout ce que vous êtes capable d'inſpirer ? Non, Madame, je crains trop de m'attirer votre colere: mais je prie inſtamment Marton d'être auprès de vous l'interprete de ma tendreſſe.

ANGELIQUE.

Monſieur, je ne ſuis pas tout-à-fait ſurpriſe du premier compliment que vous me faites. Je reconnois à vos manieres cette galanterie Françoiſe, dont j'avois entendu parler: vous croiriez faire un crime d'aborder une femme ſans lui parler d'amour; mais comme vous êtes nos vainqueurs, je dois craindre de vous irriter par ma réponſe. Marton voudra bien la faire pour moi.

MARTON.

Vous me faites donc l'un & l'autre votre Plénipotentiaire abſolue, & par ma foi, vous avez raiſon. Les grandes phraſes ſont embarraſſantes; oui, & l'on ne traite plus l'amour par compli-

ment, cela dureroit trop. Vous dites à Monſieur qu'il eſt votre vainqueur, par exemple, il vous répondroit bien s'il vouloit, que c'eſt lui qui ſe trouve le vaincu; là deſſus vous lui feriez connoître qu'il a pouſſé ſa victoire bien plus loin qu'il ne s'imagine. A cela il diroit quelque choſe, apparemment, ſur quoi vous ne vous tairiez pas ſans doute. A quoi tout cela vous meneroit-il? Abrégeons les choſes. Dites à Mademoiſelle que vous l'aimez: répondez à Monſieur que vous ne le haïſſez pas. Voilà, ſans tant de préambule, le réſultat qu'auroit la converſation, n'eſt-ce pas?

MERLIN.

Tudieu, que ces Flamandes ſont expéditives!

CLITANDRE.

La déſavouerez-vous de la réponſe qu'elle vous fait faire?

ANGELIQUE.

Vous fait-elle dire ce que vous penſez, & le penſerez-vous toûjours?

CLITANDRE.

Ah! je vous jure ..

ANGELIQUE.

Les François ont la réputation d'être inconſtans.

MERLIN.

Oh! Madame, nous ne ſommes pas François par cet endroit-là, nous autres.

CLITANDRE.

Ah! quand on eſt faite comme vous, peut-on penſer qu'il y ait des infideles au monde? Pour moi...

MARTON.

Hé bien, tenez, vous retombez dans la bagatelle. Alte-là, s'il vous plait, & venons au fait. Voici une affaire qu'il faut brusquer. Premierement, en amour comme en guerre, les François aiment les impromptus, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Mais, comment ferons-nous, Marton, pour faire consentir ma Tante à ce mariage? car sans elle...

MARTON.

Il faut trouver moyen de la tromper, & de vous débarrasser de votre Espagnol Et ce ne sont pas là de petites affaires, les Espagnols gardent mieux les femmes que les Villes.

MERLIN.

Oui, mais s'il y a des François pour prendre leurs Villes, il y a des Martons pour enlever leurs femmes.

MARTON.

Chacun a ses petits talens dans ce monde.

CLITANDRE.

Employe les tiens pour nous servir, ma chere Marton.

MARTON.

Oh! je n'épargnerai rien, je vous en assure. Il faut que la Tante vous donne la moitié de son bien, premierement.

ANGELIQUE.

Il ne faut point espérer cela, Marton.

MARTON.

Il faut qu'elle le fasse, vous dis-je, il n'y a

rien de plus juſte. Elle a déja quarante ans, ſuppoſons qu'elle aille juſqu'à quatre-vingt; comme elle a fait la moitié de ſa carriere, il ne lui faut plus que la moitié de ſon bien pour achever l'autre.

CLITANDRE.

Hé, ne plaiſante point, Marton, je t'en conjure.

MARTON.

Je ne plaiſante point, cela ſera, vous dis-je. Je lui donne quatre-vingt années à vivre, a-t'elle lieu de ſe plaindre?

MERLIN.

Il n'y a rien de plus honnête, aſſurément.

MARTON.

Mais toi, qui fais là le raiſonneur, es-tu bon à quelque choſe, parle?

MERLIN.

Si je ſuis bon à quelque choſe? tu n'as qu'à me mettre à l'épreuve, & tu verras ſi je ſuis bon à quelque choſe. Je m'appelle Merlin, afin que tu le ſçaches.

MARTON.

Quoi! tu es un de ces Merlins...

MERLIN.

Tu vois le chef de la famille, mon enfant; c'eſt moi qui ſuis le grand Merlin. Vas t'informer de moi à Paris, tu apprendras de belles choſes. Tout retentit en ce pays-là de mon ſçavoir faire. Faut-il épuiſer la bourſe d'un vieillard avare, pour fournir aux dépenſes d'un fils prodigue? c'eſt Merlin à qui l'on s'adreſſe. Deux jeunes

Amans veulent-ils parvenir au comble de la félicité? ils ont recours à Monsieur Merlin. Voit-on des Tantes surannées, attrapées par de jeunes Nieces? c'est Merlin qui a fait le coup. Enfin, mon enfant, je suis à Paris ce que tu es en Flandre, & à l'heure qu'il est, j'ai vingt garçons qui travaillent en mon absence.

CLITANDRE.

Oh, finissez cette conversation, de grace; & songez à trouver l'un & l'autre les plus prompts moyens de nous servir

MARTON.

C'est à quoi nous allons songer: mais comme la Tante peut revenir, & que si elle vous trouvoit ensemble, cela retarderoit l'exécution de vos projets, il faut commencer par vous séparer.

CLITANDRE.

Voilà un commencement bien cruel, Marton.

MARTON.

Vous en trouverez la fin plus agréable. Allez dans votre chambre. Et vous, allez vous mettre à l'ombre dans le petit bois du jardin; il ne faut pas vous éloigner, je prevois que l'affaire sera bientôt expédiée, & une intrigue menée par deux illustres comme nous, ne sçauroit pas long-tems durer.

CLITANDRE.

Quelque peu qu'elle dure, que les momens m'en vont être ennuyeux!

ANGELIQUE.

Si mon impatience pouvoit hâter le succès que vous souhaitez...

MARTON.

Hé, mort de ma vie, laiſſez-nous, nous n'avons point de tems à perdre.

SCENE IV.

MERLIN, MARTON.

MERLIN.

JE ſuis bien-heureux, Mademoiſelle Marton, d'être employé dans une affaire que vous prenez ſi fort à cœur.

MARTON.

Mon bonheur eſt grand, Monſieur Merlin, d'avoir à travailler ſous un perſonnage de votre mérite & de votre réputation.

MERLIN.

Si la choſe réuſſit, c'eſt à vos lumieres que l'on en ſera redevable, Mademoiſelle Marton.

MARTON.

Les miennes ont beſoin des vôtres, Monſieur Merlin.

MERLIN.

Nous travaillerons donc enſemble à frais communs, mon adorable, nous partagerons les ſoins & les peines, & par conſéquent... Au moins vous avez déja reçu trente piſtoles à bon compte.

MARTON.

Oh, je ſuis votre ſervante, j'ai reçu trente piſtoles, je les garde, c'eſt ſur nouveaux frais qu'on

nous employe: si cela ne vous accommode pas...

MERLIN.

Mais vous voyez bien...

MARTON.

Oh, je vois bien, je vois bien. Tiens, mon enfant, point de mésintelligence parmi les alliés, cela fait manquer les entreprises.

MERLIN.

Je crois, parbleu, qu'elle a raison. Tout coup vaille. Allons, mon Maître est galant homme; il fera les choses de bonne grace.

MARTON.

C'est le bien prendre.

MERLIN.

En tout cas, tu me dédommageras d'ailleurs, n'est-ce pas?

MARTON.

Songeons d'abord à nos desseins, on verra ce qu'on aura à faire.

MERLIN.

Sur cet espoir là, formons notre plan, & sçachons ce que nous avons à faire. Qu'est-ce que la Tante en question, premierement?

MARTON.

C'est une vieille fille, & de mauvaise humeur par conséquent.

MERLIN.

Il faut ôter les miroirs de sa chambre, c'est ce qui la fâche peut-être.

MARTON.

Point du tout, elle se trouve fort jolie, & elle ne se changeroit pas pour une autre.

MERLIN.

A-t'elle le goût François, ou Espagnol?

MARTON.

Elle est Espagnole par habitude, mais je la crois Françoise par raison.

MERLIN.

Par raison de politique, peut-être?

MARTON.

Par raison d'amour Elle veut être mariée, c'est là sa folie, & c'est ce qui fait qu'elle n'est point fâchée que la Ville ait changé de Maître. Les Espagnols réfléchissent trop pour elle, ils se donnoient le temps de la connoître, & à moins qu'on ne l'épouse sans reflexion, elle court risque de n'être jamais épousée Il n'y a qu'un étourdi de François qui puisse faire la chose.

MERLIN.

Oui, vous voulez brusquer les nôces, Madame notre Tante; oh, par ma foi, j'en suis fort aise.

MARTON.

Cela te donne-il quelqu'idée?

MERLIN.

Oh, laisse-moi faire, je veux attraper tout son bien, & la faire mourir fille, de plus.

MARTON.

Voilà de grands desseins, au moins.

MERLIN.

Ne te mets pas en peine Oui, justement... Un des habits de mon Maître... Un air de Marquis... L'affaire est dans le sac, j'en suis caution, moi.

MARTON.

A vue de pays je commence à deviner la chose. Tu vas devenir Marquis pour duper la Tante.

MERLIN.

Cela est admirable! comme les gens du métier pénétrent les choses! Venons à l'Espagnol. Quel homme est-ce?

MARTON.

Mais, que veux-tu que je te dise? c'est un Espagnol qui s'appelle Don Julien.

MERLIN.

Quelque Officier, apparemment?

MARTON.

Hé, vraiment oui, c'est un Officier de notre défunte garnison, justement.

MERLIN.

Hé, pourquoi n'est il pas dans le Château comme les autres?

MARTON.

Pourquoi? c'est qu'il n'aime pas tant la gloire que sa maitresse. Il pourroit être tué dans le Château; au pis aller, il ne sera que marié dans la Ville. Il craint plus la mort que le mariage, Merlin.

MERLIN.

C'est qu'il n'en connoît pas les suites, Marton; mais il ne sera ni tué, ni marié, j'en répons; je vais y mettre ordre. Prens seulement soin d'avertir mon maître de ce que tu devines: Pour moi, je me charge du dénouement, laisse-moi faire. Voici quelqu'un.

MARTON.

C'est notre Tante, il n'est pas trop à propos qu'elle te voie.

MERLIN.

Pourquoi non ; cela ne gâtera rien Au contraire cela fondera la chose, & elle me verra si peu qu'elle ne reconnoîtra pas tantôt mon visage.

SCENE V.

ARAMINTE, MARTON, MERLIN.

ARAMINTE.

Que vous veut ce garçon, Marton ?

MARTON.

Il ne me veut rien, Madame, c'est vous qu'il demande.

MERLIN.

Oui, Madame, je venois voir si vous étiez visible ; & puisque je vous vois, je comprens bien qu'oui ; je vais le dire à mon maître.

ARAMINTE.

Hé ! attens, attens, mon enfant. Qui est-il, ton maître ?

MERLIN.

On ne m'a pas chargé d'en dire davantage, Madame ; vous êtes visible, cela suffit, je vais rendre réponse.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

C'Eſt le valet de chambre de quelque Officier François, Marton?

MARTON.

Apparemment, Madame. Il ne me l'a pourtant pas dit, mais je l'ai bien jugé à ſes allures.

ARAMINTE.

En effet, ces gens-là ſont terriblement bruſques dans toutes leurs manieres.

MARTON.

Oui, ils ont un certain feu, une certaine vivacité... Il y a bien de la différence du flegme Eſpagnol & de leur étourderie, & nous nous appercevons bien du change, Madame.

ARAMINTE.

Les étourdis ne me déplaiſent pas, j'aime la vivacité, moi, Marton.

MARTON.

Les gens de réflexion ne ſont pas bons pour vous, vous avez raiſon.

ARAMINTE.

Je ne ſuis point trop fâchée que les François ſoient ici, Marton, nous aurons nouvelle compagnie.

MARTON.

Ma foi, Madame, je les trouve fort jolis gens, moi, quelque chose qu'on en dise; & j'ai remarqué qu'il n'y a que les maris de ce pays-ci qui en parlent mal.

ARAMINTE.

Ah! ma pauvre Marton.

MARTON.

Ah! ma pauvre Marton. Vous avez quelque chose à me dire?

ARAMINTE.

Je n'ai jamais eu rien de caché pour toi. Mais, Marton...

MARTON.

Quoi! Mais? Seriez-vous amoureuse de quelque François?

ARAMINTE.

Je ne suis amoureuse de personne en particulier.

MARTON.

Ah! j'entens, vous en voulez à toute la Nation, comment diantre!

ARAMINTE.

Je veux devenir Françoise, Marton. Si j'ai différé si long-tems à me marier, ce n'a pas été manque de mérite, j'ai toûjours eu bon nombre d'adorateurs, tu le sçais. Je ne me pique pourtant pas d'être belle; mais, sans vanité, j'ai quelques charmes qui ne sont pas indifférens, non de ces attraits enfantins, comme ma Niece, mais quelque chose d'heroïque & de majestueux. N'est-il pas vrai, Marton?

MARTON.

Tenez-vous un peu, que je vous voie en face. Ah! la belle physionomie de femme. Tenez, Madame, vous ressemblez à l'Empereur Trajan comme deux gouttes d'eau; vous avez tous les traits d'un grand personnage.

ARAMINTE.

Hé, dis-moi, crois-tu que cela soit capable de captiver une liberté Françoise?

MARTON.

Capable, Madame! ils aiment fort les beautés Romaines.

ARAMINTE.

Est-il possible?

MARTON.

Si vous vouliez seulement vous faire un petit filet de barbe, je répondrois de la chose. Attendez, montrez-moi votre main, j'aurai bien-tôt vu ce qui en arrivera.

ARAMINTE.

Est-ce que tu te connois à ces choses-là?

MARTON.

Si je m'y connois! j'ai été Bohémienne. Ah! que vous êtes menacée d'une belle fortune, Madame!

ARAMINTE.

Comment?

MARTON.

Vous serez Marquise, & Marquise Françoise, avant qu'il soit vingt-quatre heures.

ARAMINTE.

A quoi vois-tu cela, Marton?

MARTON.

A quoi je le vois? Il n'y a rien de plus facile à comprendre. Tenez, voyez-vous bien ces deux lignes qui croisent la ligne de vie? là, vers le milieu.

ARAMINTE.

Hé bien?

MAETON.

Cela s'appelle des lignes de dignités, Madame, & voilà ce qui vous fera Marquise, cela est sûr; quand vous ne le voudriez pas, il faudroit que cela fût.

ARAMINTE.

J'ai la physionomie de la main tout-à-fait heureuse, Marton, n'est-il pas vrai?

MARTON.

On ne peut pas plus.

ARAMINTE.

Mais vraiment, je ne te croyois pas si habile, Marton.

MARTON.

Vraiment, Madame, je n'ai quitté Paris que parce que j'étois trop habile. J'étois accablée de curieux & de curieuses; de filles qui venoient demander quand elles auroient des maris; de femmes qui vouloient sçavoir quand elles n'en auroient plus. Je commençois même à passer pour un peu sorciere. Ma réputation me faisoit des envieux. Je me suis dérobée à ma gloire & à la Renommée, & j'ai tout quitté de peur de trop faire parler de moi.

ARAMINTE.

Je n'avois jamais oui dire que tu eusses un si beau talent.

MARTON.

Je ne m'en sers que pour mes amis, l'on ne dit pas tout ce qu'on sçait. Voilà votre D. Julien, par exemple, à qui vous voulez donner votre Niece.

ARAMINTE.

Hé bien, D. Julien...

MARTON.

Vous croyez que je vous laisserai faire cette alliance-là, peut-être?

ARAMINTE.

Hé, pourquoi non? Que veux-tu donc dire?

MARTON.

D. Julien sera pendu! Madame.

ARAMINTE.

D. Julien pendu! es tu folle?

MARTON.

Il le sera, vous dis-je, car j'y ai regardé. C'est pourtant un fort honnête homme, il mourra innocent: mais pour pendu, il faut qu'il le soit, je l'ai condamné à cela, & de tous ceux que j'ai pendu en ma vie, il n'en a jamais réchappé un.

ARAMINTE.

Je ne le veux plus voir, Marton; je me garderai bien de lui donner ma Niece.

MARTON.

Ce sont vos affaires. Je vous dis consciencieusement les choses; mais ne lui en parlez point, Madame, il ne faut pas affliger ce pauvre homme.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Ce feroit un beau compliment à lui faire, je n'ai garde. Que veut ce petit laquais ?

SCENE VII.

ARAMINTE, MARTON, RICOCHET.

RICOCHET.

C'Eſt D. Julien qui vous demande, ma Marraine ?

ARAMINTE.

Le petit ſot, avec ſa Marraine. La viſite de cet homme m'embarraſſe depuis ce que tu m'en as-dit, Marton.

MARTON.

Oh, Madame, il ne faut pas s'effaroucher encore, il ne ſera pas pendu ſi-tôt: mais il le ſera.

SCENE VIII.

D. JULIEN, ARAMINTE, MARTON.

D. JULIEN.

VOus voyez, Madame, ce que peut l'amour ſur un cœur bien fait: c'eſt lui qui me retient ici quand tous les autres ſont dans le Château.

ARAMINTE.

Il eſt vrai que je ſuis ſurpriſe que vous n'y ayez pas paſſé avec votre Compagnie, Monſieur.

MARTON.

Avec ſa Compagnie, Madame? Il y a deux ans qu'il n'a que trois ſoldats qui lui ſervent quelquefois de laquais & de valets de chambre.

D. JULIEN.

Il eſt vrai que depuis que je ſuis dans le ſervice, j'ai perdu bien de mes gens, Madame.

MARTON.

Les uns ſont morts de faim, les autres de peur, & le reſte de maladie: n'eſt-ce pas, Monſieur?

ARAMINTE.

Taiſez-vous, Marton.

D. JULIEN.

Quand je fis ma Compagnie, je la fis complette. Elle a duré tant qu'elle a pu Mais parlons ſérieuſement, Madame, je ſuis tous les jours à la veille d'être tué ſur une breche.

MARTON.

Oh, vous êtes trop prudent pour cela.

D. JULIEN.

Avant que de m'y expoſer, je prétens, en épouſant votre Niece, lui aſſurer tous mes biens, Madame: Que deviendroient-ils, ſi je mourois garçon?

ARAMINTE.

Lui aſſurer tous vos biens, Monſieur?

D. JULIEN.

Oui, Madame, je ſuis puiſſament riche, il m'eſt dû vingt années de paye, & des millions de récompenſe.

MARTON.

La belle ressource pour une veuve!

ARAMINTE, *bas.*

Ah, le pauvre homme!

MARTON, *à part à Araminte.*

Il ne s'attend pas à être pendu.

ARAMINTE.

Hé, Monsieur, dans le dérangement des affaires où nous sommes, pouvez-vous songer à des noces? Allez vous renfermer dans le Château, Monsieur.

D. JULIEN.

Je n'aime pas à être enfermé, Madame, & e ne trouve pas qu'un homme de cœur doive e cacher derriere des murailles.

ARAMINTE.

Mais enfin, Monsieur...

D. JULIEN.

Mais, enfin chacun a son goût, Madame. Pour moi, je ne fais jamais rien d'inutile: si le Château est pris, il en faudroit sortir. Est-ce la peine d'y entrer?

ARAMINTE.

Vous méprisez furieusement la gloire, Monsieur.

D. JULIEN.

Je ne la méprise point, mais...

MARTON.

La gloire n'est pas bonne à voir de près; Monsieur a raison, elle est trop laide.

❁❁❁

SCENE IX.

ARAMINTE, D. JULIEN, MARTON, RICOCHET.

RICOCHET.

MAdemoiſelle Marton?

ARAMINTE.

Que veut encore ce petit animal là?

RICOCHET.

C'eſt Mademoiſelle Marton qu'on demande, ma Marraine?

ARAMINTE.

Allez voir ce que c'eſt, Marton.

MARTON.

Je m'en doute, à peu près, c'eſt notre homme.

SCENE X.

D. JULIEN, ARAMINTE.

D. JULIEN.

HÉ bien, Madame, conclurons-nous? Je ne puis demeurer ici long-tems encore. Ne faites pas perdre à votre Niece les avantages que je lui veux faire.

ARAMINTE.

D. Julien, je suis de vos amis, croirez-vous un conseil que je vais vous donner en conscience?

D. JULIEN.

Quel est-il ce conseil, Madame?

ARAMINTE.

Entrez dans le Château, s'il est possible, & tâchez de vous faire tuer. Je vous en conjure.

D. JULIEN.

Vous moquez-vous de moi, Madame?

ARAMINTE.

Non, je vous parle sérieusement, faites-vous tuer, le plutôt vaut le mieux.

D. JULIEN.

Je n'y comprens rien.

ARAMINTE.

Cela n'est pas de votre goût, peut-être?

D. JULIEN.

Non, par ma foi, Madame, je vous l'avoue.

ARAMINTE.

Quel aveuglement! ah, le pauvre homme!

D. JULIEN.

Mais que veux dire...

ARAMINTE.

Je voudrois que vous fussiez mort & qu'il m'en eut coûté grand'chose.

D. JULIEN.

Vous voulez me faire perdre l'esprit, ou vous le perdez vous-même, Madame.

ARAMINTE.

Je perds l'esprit, moi, Monsieur, je perds l'esprit? Allez, vous êtes un ingrat qui ne méritez

pas les bontés que l'on a pour vous, & dès-à-présent je romps tout commerce.

D. JULIEN.

Madame...

ARAMINTE.

Je vous abandonne à votre mauvaise destinée.

D. JULIEN.

Elle extravague. Voyons sa Niece.

ARAMINTE.

On lui conseille de se faire tuer de peur d'accident, & il me dit que je pers l'esprit. Je ne serai pas fâchée qu'il soit un peu pendu, il a le cerveau mal timbré.

SCENE XI.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

VIvat, Madame.

ARAMINTE.

Qu'est-ce qu'il y a, Marto ?

MARTON.

Voilà déja plus de la moitié de mes prédictions accomplies.

ARAMINTE.

Comment?

MARTON.

Préparez-vous, Madame, à recevoir un Marquis de conséquence, qui vient ici vous rendre visite.

ARAMINTE.

Eſt-ce un joli homme, Marton?

MARTON.

Si c'eſt un joli homme! c'eſt un Petit-Maître.

ARAMINTE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que des Petits-Maîtres?

MARTON.

Il y en a de pluſieurs eſpeces; mais ordinairement ce ſont de jeunes gens entêtés de leur qualité; badins, folâtres, enjoués, qui parlent beaucoup, & qui diſent peu, ſoupirans ſans tendreſſe, amoureux par converſation, magnifiques ſans bien, généreux en promeſſes, prodigues d'amitiés, inventeurs de modes, & des airs ſur tout.

ARAMINTE.

Hé, de quels airs, Marton?

MARTON.

Des airs à la mode. L'étourderie d'un Ecolier, la bruſque valeur d'un enfant de Paris, fracas d'équipage, tabatieres de quinze différens volumes, gros nœuds d'épée, perpétuel maniement de perruque, diſtractions continuelles, geſtes affectés, éclats de rire ſans ſujet, mots favoris placés à l'aventure, ſe piquant d'eſprit & de bon goût, & diſant quelquefois de bonnes choſes par hazard; grands épouſeurs ſur-tout. Voilà, Madame, ce que c'eſt que les Petits-Maîtres.

ARAMINTE.

Les jolis gens, Marton! il en va venir ici un, dis-tu?

MARTON.

Il eſt à la porte, Madame, dans ſon carroſſe.

ARAMINTE.

Suis-je aſſez bien pour le recevoir ?

MARTON.

Vous êtes, qu'on ne peut pas mieux.

ARAMINTE.

Aide-moi un peu à ranger mes attraits, Marton. Laquais, faites entrer ce Petit-Maître.

MARTON.

Le voici, Madame.

ARAMINTE.

Marton, je me meurs, qu'il a bonne mine!

SCENE XII.

ARAMINTE, MARTON, MERLIN en Marquis.

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, ſi je regrette les belles de Paris, puiſqu'on trouve en ce pays-ci des adorables comme vous. Comment morbleu, elle eſt toute charmante! Oh, parſangbleu, je veux faire ſouche en Flandres, Madame, cela eſt réſolu.

ARAMINTE.

Voilà un diſcours des plus obligeans, Monſieur; & vous vous exprimez en termes ſi forts & ſi énergiques, que je ſerois fort embarraſſée de vous répondre dans le même ſtyle.

MERLIN.

Dans le même ſtyle ! Oui, fort bien, dans le même ſtyle, que cela eſt bien dit ! La peſte m'étouffe, tout l'eſprit du monde n'eſt pas à Paris, on en trouve dans les Provinces.

ARAMINTE, *bas à Marton.*

Il eſt déja charmé de moi, Marton.

MERLIN.

Mais, que vois-je ! c'eſt elle-même, c'eſt Marton. Je ne l'ai pas d'abord reconnue. Tu as donc fait banqueroute à la France, Marton, à la France banqueroute ? Ah ! tu as déſerté, Marton, je te ferai une affaire.

MARTON.

Oh, Monſieur, on ne punit point les déſertrices.

MERLIN.

Cela ſe devroit, Marton. Une fille de ta force, quand elle déſerte, fait plus de tort au ſervice de l'amour, que vingt ſoldats au ſervice du Roi. Je te perdrois, Marton, ſi tu n'étois de mes amies.

MARTON.

Je vous ſuis bien obligée de m'épargner, Monſieur.

ARAMINTE.

Qu'il a d'eſprit, ma chere Marton.

MERLIN.

Mille pardons de la petite digreſſion, ma Princeſſe. Où en étions-nous ? Marton tu as là une Maîtreſſe incomparable. Elle eſt ſuperlativement aimable, Dieu me damne. Au moins, Madame,

je vous aime; Je me meurs, Madame; Je vous en avertis, Madame; Ne me laiſſez pas mourir, Madame, je vous prie.

ARAMINTE.

Qu'avez-vous, Monſieur?

MERLIN.

J'ai le cœur vivement attaqué, Madame. Je ſuis frappé, là, ſur mon honneur, Madame.

ARAMINTE.

Quoi! Monſieur...

MERLIN.

Il n'y a pas de milieu à cela, Madame: il faut que je meure, ou que je vous épouſe, Madame.

MARTON.

Voilà une maladie bien violente, Madame.

MERLIN.

Je prévois que j'en mourrai, Marton.

ARAMINTE.

Me voilà fort embarraſſée.

MERLIN.

Sauvez-moi la vie, Madame, ſauvez-moi la vie.

ARAMINTE.

Que les François ſont preſſans, Marton!

MARTON.

Ils ſont tous comme cela. Dès qu'ils voient une belle femme, ils creveroient plutôt que de ne la pas épouſer.

MERLIN.

Oui, ma Reine, ce ſont nos manieres; Marton eſt une fille qui ſçait l'uſage.

ARAMINTE.

Mais vraiment, cela eſt extraordinaire, Monſieur. Je n'ai pas l'honneur de vous connoître: vous venez ici pour la premiere fois, & vous voulez déja m'épouſer ?

MERLIN.

Demandez à Marton ſi ce n'eſt pas là l'uſage ? nous autres jeunes gens nous aimons les mariages de rencontre.

MARTON.

Et vous trouvez de bons hazards quelquefois.

MERLIN.

Ma Princeſſe, ma Reine ma Déeſſe, je vous parle en conſcience, je me meurs d'amour, ou le diable m'emporte.

ARAMINTE.

Mais cet amour eſt bien prompt, Monſieur ?

MERLIN.

Que voulez-vous que je vous diſe ? c'eſt un Impromptu de vos charmes, & un effet de ma deſtinée.

ARAMINTE.

S'il diſoit vrai, ma pauvre Marton !

MARTON.

Je crois qu'il eſt ſincere. Et ne vous l'ai-je pas dit, Madame, qu'il falloit abſolument que vous fuſſiez Marquiſe.

ARAMINTE.

Il faut qu'il y ait là-dedans de la fatalité; & mon cœur eſt dans une agitation qui n'eſt point du tout naturelle.

MERLIN.

Se pourroit-il, mon adorable !...

ARAMINTE.

Un peu de treve, Monſieur le Marquis, un peu de treve, je vous en conjure.

MARTON.

Ne tirez plus, Monſieur, ne tirez plus; le cœur de Madame bat la chamade.

MERLIN.

Ah! que je ſuis malheureux, Marton.

ARAMINTE.

Non, Monſieur le Marquis; non, ne vous plaignez point de votre deſtinée; je céde à la mienne, je vous épouſe, je me rens à vos empreſſemens; voilà qui eſt fini.

MARTON.

La Place capitule, Monſieur, dreſſons les articles.

MERLIN.

Il n'eſt pas ſous le Ciel un plus infortuné mortel, Madame.

MARTON.

A qui en avez vous?

ARAMINTE.

On ſe rend, Monſieur le Marquis, que voulez-vous de plus? on ſe rend, vous dis-je.

MERLIN.

Hé, ce n'eſt point aſſez, Madame, ce n'eſt point aſſez.

MARTON.

Comment donc, Monſieur, on capitule & vous n'êtes pas content? Eſt-ce que vous voudriez nous prendre d'aſſaut, de par tous les diantres?

MERLIN.

Ce n'eſt pas cela, Marton; mais j'ai un cadet qui voudra être compris dans la capitulation.

MARTON.

Vous avez un Frere qui eſt auſſi amoureux de Madame?

ARAMINTE.

Mais je ne pourrai jamais vous épouſer deux, comment faudra-t'il faire?

MERLIN.

Vous ne comprenez pas la choſe, ma Princeſſe, le vieux fou d'oncle avec ſon Teſtament...

MARTON.

Que parlez-vous d'oncle, de Teſtament, que voulez-vous dire?

ARAMINTE.

Expliquez-vous, Monſieur le Marquis.

MERLIN.

C'eſt le Teſtament d'un oncle, mon adorable, qui fait obſtacle à mon bonheur.

ARAMINTE.

Comment?

MERLIN.

Le maudit oncle! C'étoit un Seigneur tout des plus riches, qui en mourant s'eſt aviſé, pour nos péchés, de nous faire ſes héritiers mon frere & moi.

ARAMINTE.

Mais je ne vois pas, Monſieur le Marquis, que ce Teſtament ait rien de commun avec notre mariage.

MERLIN.

Ah! il renferme une condition bien terrible, ce vilain Teſtament.

MARTON.

Quelle condition, quoi ?

MERLIN.

Il ordonne que les héritiers se marieront tous deux en même jour, si non celui qui sera le plus pressé, il le déshérite.

ARAMINTE.

Mais, voilà une clause bien extraordinaire ?

MERLIN.

Ah ! Madame, feu Monsieur mon oncle étoit l'oncle le plus bizarre & le plus hétéroclite qu'on ait jamais vu.

ARAMINTE.

Hé, ne pourroit on point faire casser son Testament, Monsieur le Marquis ?

MERLIN.

Le faire casser, mon incomparable ! c'est le Testament le plus dur & le moins cassable qu'il y ait en France.

ARAMINTE.

Ah ! Marton, que je suis malheureuse !

MARTON.

Attendez, ne vous affligez point ; il me passe dans la tête de petites idées qui pourroient bien nous tirer d'embarras. Oui.

ARAMINTE.

Qu'imagines-tu, ma pauvre Marton ?

MERLIN.

Laissons-là faire, ma Princesse ! c'est une fille impàyable, & qui a des idées tout-à-fait justes.

MARTON.

Oui, fort bien, justement, le Contrat d'Angé-

lique & de D. Julien est tout dressé depuis quinze jours, il n'y a eu que l'Impromptu du siege qui a empêché de le signer.

ARAMINTE.

Hé bien, Marton ?

MARTON.

Il n'y a pas d'autre moyen, Madame ; vous avez une Niece qu'il faut donner au cadet, vous épouserez l'aîné, vous ; & la condition du Testament sera suivie.

MERLIN.

Vous avez une Niece, ma charmante ?

ARAMINTE.

Oui, Monsieur.

MERLIN.

Hé, morbleu! que ne parlez-vous donc ? Voilà une affaire consommée: il semble que cela soit fait exprès, mon cadet aime les Nieces à la folie.

ARAMINTE.

Mais il n'est peut-être pas en ce pays-ci ?

MERLIN.

Il est allé faire un tour dans mon carrosse, il va venir me reprendre.

ARAMINTE.

Quand il viendra, qu'on le fasse entrer, Marton.

MARTON.

Et je vais tout d'un tems chercher votre Notaire, Madame, afin d'expédier les choses.

MERLIN.

Qu'elle a les allures Françoises, votre Marton! les affaires ne languissent point avec elle.

ARAMINTE.

Voilà ma Niece, Monsieur le Marquis.

SCENE XIII.

ARAMINTE, MERLIN, ANGELIQUE, D. JULIEN.

MERLIN.

TUdieu, mon cadet, quel friand morceau; mais voilà un Cavalier qui la ſuit, ſi je ne me trompe.

ARAMINTE.

Ah! Monſieur le Marquis, c'eſt un Eſpagnol dont je voudrois bien être débarraſſée.

MERLIN.

Je vous en déferai, Madame, ne vous mettez pas en peine.

D JULIEN.

Mais rendez-moi une réponſe poſitive, Mademoiſelle, je ſerai content.

ARAMINTE.

Ah, que vous prenez mal les momens, Monſieur, pour hâter un mariage que l'on a ſi longtems différé.

D. JULIEN.

C'eſt parce qu'on l'a tant différé, que je preſſe pour le conclure, Mademoiſelle.

MERLIN.

Vous me paroiſſez un importun perſonnage; Seigneur Eſpagnol.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE *bas.*

C'est Merlin déguisé, je pense?

D. JULIEN.

Vous me semblez bien téméraire, Seigneur François, de parler à D. Julien comme vous faites.

MERLIN.

Sçavez-vous bien, Seigneur D. Julien, puisque D. Julien y a, qu'il y a ici des fenêtres.

D. JULIEN.

Je n'entens pas ce langage-là, Seigneur François.

MERLIN.

Vous ne comprenez pas ce que cela veut dire? Si vous ne sortez tout-à-l'heure par la porte, je vous jetterai par la breche. M'entendez-vous mieux?

D. JULIEN.

Ha, ah, ah, ah.

MERLIN.

Mon petit ami, Monsieur Julien...

D. JULIEN.

Ha, ah, ah, ah, mon petit ami, la fierté vous sied mal, Seigneur François, c'est pourtant l'apanage de notre nation, que la fierté.

MERLIN.

Par la morbleu, c'est trop de patience: il faut casser la tête à cet animal-là, Madame.

D. JULIEN, *s'enfuyant.*

Miséricorde!

MERLIN.

Ah, ah, ah, ah.

ARAMINTE.

Vous portez des pistolets, Monsieur le Marquis?

MERLIN.

Non, Madame, ce n'est qu'une lunette d'approche, avec quoi j'ai fait mourir de peur vingt Espagnols en ma vie. Il ne faut pas d'autres armes avec ces gens-là.

SCENE XIV.

ARAMINTE, ANGELIQUE, MERLIN, MARTON.

MARTON.

Voilà Monsieur votre Frere qui arrive. Votre Notaire va venir, Madame. *(bas à Angélique.)* L'affaire est en bon train, Mademoiselle.

MERLIN.

A propos, ma Reine, votre Niece est-elle riche? Dans notre famille, les aînés ne sont qu'amoureux, mais les cadets sont intéressés comme tous les diables.

ARAMINTE.

Cela ne fera point d'obstacle à votre bonheur, & je donnerai la moitié de tous mes biens à ma Niece.

MERLIN.

Ah! que vous avez l'ame belle, Madame. Je me donne au diable, vous méritiez de naître en pleine Cour de France, Oh, il faut que dans vo-

tre famille il y ait eu quelque échappé de François; vous êtes de bonne race, sur ma parole, mon adorable.

ARAMINTE.

Sérieusement, Monsieur le Marquis, remarquez-vous dans mes manieres...

MERLIN.

Voici mon cadet, ma Princesse.

SCENE XV.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, MERLIN, MARTON.

MERLIN.

Approchez, mon frere cadet, approchez, & remerciez-moi bien fort, vous êtes plus heureux que sage; tenez, voilà une fortune que je vous ai ménagée. Le cœur vous en dit-il, voyez? il n'est point ici question de bagatelle; il s'agit d'épouser, au moins.

CLITANDRE.

Vous êtes mon aîné, Monsieur, j'ai toûjours fait aveuglément ce que vous avez souhaité; mais rien ne m'a jamais tant fait de plaisir que ce que vous m'ordonnez aujourd'hui de faire.

MERLIN.

Ils sont bien appris, nos cadets: vos Nieces sont-elles aussi bien instruites, Madame?

ARAMINTE.

Parlez, ma niece, ce jeune Seigneur vous conviendra-t'il, répondez ?

ANGELIQUE.

Quand vous me commandez, Madame, je ne ſçais jamais qu'obéir : mais aujourd'hui, je vous avoue, j'obéira ſans répugnance.

MERLIN.

Voilà des enfans bien nés. Ah! qu'ils feront un heureux ménage! ils ont une complaiſance aveugle. Procédons aux Contrats, ma Reine.

ARAMINTE.

Voici Monſieur Griffon, mon Notaire.

SCENE XVI.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, M. GRIFFON, MERLIN, MARTON.

M. CRIFFON.

SUr ce que Mademoiſelle Marton m'a dit de votre part, Madame, je ſuis au plus vîte accouru pour vous rendre mes petits ſervices.

MERLIN.

Il s'agit de faire deux Contrats de mariage, Monſieur Griffon.

M. GRIFFON.

Il y en a déja un tout fait, Monſieur : celui de D. Julien peut ſervir. Mademoiſelle Marton m'a dit de changer ſeulement le nom, & de mettre celui de Monſieur Clitandre, cela eſt fait.

MERLIN.

Qu'elle eſt vive, Madame, cette Marton!

ARAMINTE.

Il y faut ajoûter, Monſieur Griffon, que je donne à ma Niece la moitié de mon bien en faveur de ce mariage.

M. GRIFFON.

Cela ne ſera pas bien difficile, Madame.

ANGELIQUE.

Ma chere Tante, que je vous ai d'obligation!

MARTON.

Je vous avois bien dit, moi, que vous aviez une bonne Tante.

MERLIN.

Monſieur Griffon, les François ſont de grands épouſeurs, vous voyez comme la pratique donne déja.

M. GRIFFON.

Monſieur, ce ne ſont pas les Notaires à qui ils ſont le plus gagner en ce pays-ci.

MERLIN.

Il faut bien que tout le monde vive, Monſieur Griffon.

M. GRIFFON.

Voilà qui eſt fait, il n'y a qu'à ſigner.

ARAMINTE.

Donnez vîte, Monſieur Griffon, dépêchons. Allons tôt, ma niece: hâtez-vous, Monſieur.

CLITANDRE.

Je ſigne aveuglément, mon frere: Mais...

MERLIN.

Hé, ſigne promptement, cadet, ſigne.

SCENE XVII.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, M. GRIFFON, MERLIN, MARTON, RICOCHET, LA VERDURE.

ARAMINTE.

QUe veut encore ce petit coquin-là? il ne fait qu'aller & venir.

RICOCHET.

C'eſt un grand pendard qui demande ce Monſieur-là, ma marraine.

MERLIN.

Comment diantre, c'eſt un de mes Sergens. Qu'eſt-ce qu'il y a, Monſieur de la Verdure? que diable venez-vous faire ici, quand vous me ſçavez en bonne fortune; vous avez bonne grace de me venir détourner.

LA VERDURE.

Pargué, mon Colonel, je vous demande bien pardon, mais nan va bailler une attaque, le Régiment eſt commandé pour ça, eſt-ce que vous voudriais qu'il y allat ſans vous?

MERLIN.

Mon Régiment eſt commandé?

LA VERDURE.

Oui, palſangué, il l'eſt.

MERLIN.

Ah tête! ah mort! ah ſang! mon Régiment

eſt commandé, & je m'amuſe à la bagatelle; adieu, Madame, je n'arriverai pas aſſez tôt.

ARAMINTE.

Quoi, Monſieur le Marquis, vous me quittez?

MERLIN.

Je ſuis François, Madame, & la gloire m'appelle.

ARAMINTE.

Et vous préférez la gloire à l'amour, Monſieur le Marquis?

MERLIN.

L'amour aura ſon tour; je vais revenir, Madame, dans le moment même.

SCENE XVIII.

ARAMINTE, ANGELIQUE, LA VERDURE MARTON.

MARTON.

VOilà un Marquis qui aime bien la gloire: comme il court après!

ARAMINTE.

Je le ſuivrai par-tout, Marton, ne me quitte pas.

LA VERDURE.

Vous? Morgué, où eſt-ce que vous voulez aller? Alte-là, s'il vous plait, les perſonnes de la Ville à l'aſſaut du Châtiau, teſtigué queu menage?

ANGELIQUE.

Cela ne feroit pas dans la bienféance, il a raifon, ma Tante.

ARAMINTE.

Le petit ingrat qui me quitte pour la gloire : tout autre qu'un François ne feroit pas une action comme celle-là, Marton.

MARTON.

Ne vous alarmez point, vous allez le voir revenir triomphant, Madame.

LA VERDURE.

Lui, morgué, vous ne le reverrez point, il a beau dire.

ARAMINTE.

Je ne le reverrai point ?

LA VERDURE.

S'il en revient, la pefte m'étouffe, il *fera* tué, fur ma parole, je m'en vas l'entarrer, ferviteur.

SCENE XIX.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, LA VERDURE, MARTON.

ARAMINTE.

IL fera tué, Marton!

ANGELIQUE.

Ma chere Tante !

ARAMINTE.

Vous êtes bien contente, vous, ma Niece, ou

ne vous abandonne point pour courir après la gloire.

CLITANDRE.

Je ne ſuis pas commandé, Madame, mon Régiment eſt de la Garniſon.

SCENE XX. & Derniere.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, MERLIN en Soldat. MARTON.

MERLIN.

GRande, grande nouvelle que je vous apporte, Monſieur.

CLITANDRE.

Qu'y a-t'il, ~~Monſieur Jolicœur?~~

MERLIN.

Le Château capitule, Monſieur.

CLITANDRE.

Le Château capitule!

MERLIN.

Monſieur le Marquis votre Frere m'envoie vous le dire.

ARAMINTE.

Il n'ira donc point à l'aſſaut: je reſpire, Marton.

MERLIN.

Non, Madame, il n'ira point à l'aſſaut; le voilà qui part pour l'Allemagne.

ARAMINTE.

Comment?

CLITANDRE.

Mon Frere va en Allemagne?

MERLIN.

Oui, Monsieur, la gloire l'y appelle.

ARAMINTE.

Oh, pour le coup, elle a beau l'appeller, il ne partira point qu'il ne m'ait épousée.

MERLIN.

Il ne peut vous épouser qu'à son retour. Il m'a dit de faire tenir le Contrat tout prêt. Il vous épousera en repassant, Madame.

ARAMINTE.

Il ne m'épousera qu'en repassant? je suis trahie, & j'en mourrai.

CLITANDRE.

Suivons-la pour la consoler.

MERLIN.

Hé bien, Marton.

MARTON.

Tu n'expedies pas mal une intrigue.

MERLIN.

Nous faisons tout en Impromptu, nous autres. M'aimes-tu? dis.

MARTON.

Si je t'aime! & le moyen de s'en défendre?

MERLIN.

Encore autre Impromptu, je t'épouse, & vivent les François, Marton. Il n'y a ni Villes, ni Femmes qui leur résistent.

Fin du Sixieme & Dernier Volume.

TABLE GÉNÉRALE
DES PIECES CONTENUES
Dans cette Collection.

LE MARCHAND DE SMYRNE, Comédie par Mr. de Champfort.
LA PUPILLE, Comédie par Mr. Fagan.
LE TUTEUR, Comédie par Mr. Dancourt.
LE GALANT JARDINIER, Comédie par Mr. Dancourt.

Tome IV.

LE RENDEZ-VOUS OU L'AMOUR SUPPOSÉ, Comédie par Mr. Fagan.
LES ORIGINAUX, Comédie par Mr. Fagan.
L'AMOUR DIABLE, Comédie par Mr le Grand.
L'AMOUR VENGÉ, Comédie par Mr. de la Font.
LE FAT PUNI, Comédie par Mr. de Pont de-vele.
LE CONSENTEMENT FORCÉ, Comédie par Mr. Guyot de Merville.

Tome V.

LES TROIS FRERES RIVAUX, Comédie par Mr. de la Font.
LES VACANCES, Comédie par Mr Dancourt.
LE BARBIER DE SEVILLE, Comédie par Mr. de Beaumarchais.
LES VENDANGES, Comédie par Mr. Dancourt.

Tome VI.

LA FETE DE VILLAGE, Comédie par Mr. Dancourt.
LES COURTISANES OU L'ÉCOLE DES MŒURS, Comédie par Mr. . . .
LA LACRYMANIE OU MANIE DES DRAMES, Comédie par Mr. . . .
LA BROUETTE DU VINAIGRIER, Drame par Mr. Mercier.
L'IMPROMPTU DE GARNISON, Comédie par Mr. Dancourt.






BI